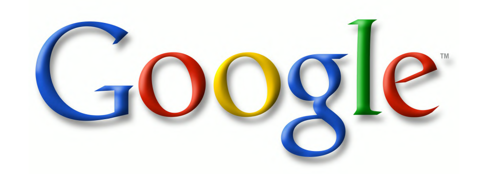









TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
M. DE CRÉBILLON, FILS.

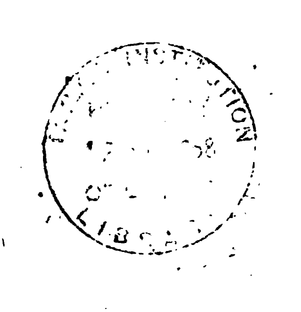


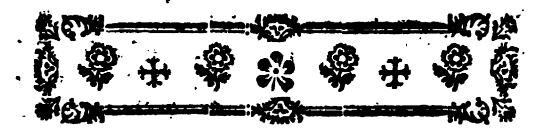
TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXVII.





PRÉFACE DE TANZAÏ.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine de ce Livre.

Cet ouvrage est, sans contredit, un des plus précieux monuments de l'antiquité ; & les Chinois en font un si grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au célebre Confucius. En effet, pour la sagesse des préceptes, la bonté de la morale, la beauté de l'invention, la singularité des événements, & l'ordre qui y est répandu, ils n'ont pu se dispenser de l'en croire l'auteur, ou du moins de souhaiter qu'il le fût. Ce livre, cependant, est de Kiloho-éé, personnage illustre, antérieur

*à Confucius, de plus de dix siecles, premier Mandarin de la loi, revêtu des emplois les plus grands, & connu à la Chine par un grand nombre d'ouvrages historiques, politiques & moraux. Un savant Chinois * qui a fait, il y a quatre cents ans, l'histoire littéraire de sa patrie, avec une exactitude admirable, a prouvé, par des raisons invincibles, que Kioloho-éé étoit seul l'auteur de ce livre. Ce qu'il en a donné n'est qu'un fragment d'une histoire plus longue, un essai, pour ainsi dire, de celle de tout un peuple. Les raisons pour lesquelles il a abandonné son projet, ne nous sont pas connues. Quelque honneur que Kiloho-éé ait attendu de ce commencement, qui ne forme que l'histoire particuliere d'un prince, il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne langue Japonoise, sur un manuscrit très-vieux; & l'auteur Japonois l'avoit lui-même traduit de la langue des Chéchianiens, peuple qui dès ce temps-là ne subsistoit plus.*

Le Japonois, dans un endroit, assure que sa nation tenoit à honneur de descendre des Chéchianiens : mais il semble n'être pas de cet avis, parce que de son temps même, il ne restoit aucune preuve de cette descendance, & qu'il

* Cham-hi-hon-chu-ka-hul-chi. Hist. litt. de la Chine. Pekin, 1306, p. 155, prem. vol.

croit, en auteur judicieux, qu'une chose aussi importante ne peut être trop bien constatée. Il entre même sur cet article dans une dissertation que Kiloho-éé n'a point traduite, parce qu'elle n'éclaircissoit rien. Il seroit plus difficile aujourd'hui de savoir ce qui en est. Sous le bon plaisir du lecteur, on passera donc à des faits d'une discussion plus aisée.



CHAPITRE II.

Comment ce trésor a passé en France.

UN Hollandois, homme d'esprit, se trouvant à Nankin, il y a près de cent ans, fut obligé, par ses affaires, d'y demeurer assez de temps pour pouvoir apprendre passablement le Chinois. Dans le temps que pour s'y former davantage, il cherchoit à faire une traduction, ce livre lui tomba entre les mains, il l'admira, l'entreprit, & parvint, après un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois, mais très-imparfaitement, selon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au public, il repassa en Europe, & laissa son ouvrage au savant Jean-Gaspard Crocevius-Putridus, de

Leipsic ; son ami intime , & connu dans la littérature par la dispute qu'il a eue avec Emmanuël Morgatus , sur une chose importante. Il s'agissoit de savoir si les meutes de la chaste Diane étoient composées de chiens & de chiennes , ou seulement de l'un ou de l'autre sexe de ces animaux. Après des contestations très-vives , la palme demeura à Putridus , qui prouva , par des raisons tirées de la pudeur de la déesse , & par les témoignages des plus grands hommes de l'antiquité , qu'elle n'avoit jamais eu que des chiennes. Le Hollandois arriva dans le temps que Putridus étoit complimenté par tous les doctes d'Allemagne , sur l'important service qu'il venoit de rendre à la république des lettres ; il le pria de commencer sa traduction Chinoise. Crocovius la traduisit en Latin , l'enrichit de notes & de commentaires , & il étoit près de la donner au public en trois volumes in-folio , lorsqu'une mort prématurée enleva ce savant homme. Balthazar Onérosus , & Melchior Insipidus , ses neveux , héritiers des biens & de la science profonde de leur oncle , augmenterent encore son livre , le commencerent , éclaircirent ses notes , en ajouterent de nouvelles , comparerent les leçons , restituerent les passages , & le faisoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq volumes in-folio , lorsque

la peste les emporta. Leurs enfants, moins érudits, & hors d'état peut-être de subvenir aux frais d'une édition de cette importance, vendirent l'ouvrage de leurs peres à un noble Vénitien qui se trouva pour lors à Nuremberg. Ce seigneur, nommé Annibal, Julio, Scipione, Buz-è-via, de gli Tasanari, de retour à Venise, le traduisit en sa langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très-imparfaitement le Latin, il laissa à part l'érudition : aidé par un frere Servite, & tous deux s'aidant d'un dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en langue Vénitienne. Si son excellent Buz-è-via avoit pu profiter des remarques savantes dont les Allemands avoient orné cet ouvrage, la France l'auroit plus complet, & mille choses qui ont besoin d'éclaircissements, n'en resteroient pas privées. On ne se flatte pas d'avoir bien réussi à cette derniere traduction. Le Vénitien est un jargon difficile à entendre ; & le traducteur François avoue que dans le Toscan même il y a bien des termes qui l'arrêtent. Ce qui ne paroitra pas extraordinaire, quand on saura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois, sous un François de ses amis qui n'avoit été à Rome que six semaines.

CHAPITRE III.

Inconvénients auxquels il a fallu remédier. Éloge du dernier traducteur.

ON peut aiſément inférer des différentes mains par leſquelles ce livre a paſſé, qu'il doit lui reſter peu de ſes graces nationales; & je ne ſais, à tout prendre, s'il en ſera moins bon. Les livres orientaux ſont toujours remplis de fatras, & de fables abſurdes; les religions des peuples de l'orient ne ſont fondées que ſur des contes qu'ils mettent par-tout, & qui ſeroient auſſi ridicules pour nous, qu'ils ſont vénérables pour eux. Ces religieuſes folies donnent à leurs écrits un air bizarre, qui a pu plaire dans ſa nouveauté, mais qui eſt trop rebattu aujourd'hui, pour que le lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs dieux à qui ils font jouer toutes ſortes de perſonnages, ils mettent en œuvre les génies & les Dives; *on les trouve dans leurs plus ſérieuſes hiſtoires, & ſi quelqu'un de leurs héros eſt dans quelque grand danger, c'eſt une Dive qui l'y a plongé, c'eſt une Ginne qui l'en retire. Ces êtres imaginaires*

ſondent & dénouent les trois quarts de leurs livres ; & quoiqu'ils donnent ſouvent lieu à des événements ſinguliers, on s'ennuie de ne voir jamais ſur la ſcene que ces mêmes acteurs, & cela marque une ſtérilité d'imagination qui impatience. D'ailleurs leur façon de narrer eſt remplie de métaphores, & de certains tours, que la ſimplicité de notre langue ne permet de rendre ni avec exactitude, ni avec agrément. La traduction d'un livre oriental en François, eſt donc un ouvrage plus difficile qu'on ne penſe. Quoique celui-ci ait été traduit du Vénitien, on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le ſeigneur Annibal a tout confondu ; & il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger les faits, comme on peut croire que Kiloho-éé l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous, j'ai ſubſtitué celui de fée, dont nous faiſons communément uſage. Où j'ai pu retrancher les noms barbares, je l'ai fait. La Ginne Hic-nec-ſic-la-ki-ha-tipophetaſ formoit un nom tout-à-fait inſupportable à prononcer, je l'ai changé ; en un mot, je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet ouvrage parfait, & je ne doute point qu'il ne le ſoit. Je l'ai embelli, en quantité d'endroits, de réflexions également neuves & judicieuſes.

Il est écrit avec un soin, une netteté, & une précision merveilleuse; & je suis persuadé que Kiloho-éé est infiniment inférieur à cette traduction, quoique faite d'après une langue que je n'entends presque pas.

Pour le fond, il peut être extravagant, mais c'est vraisemblablement la faute de l'original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois, la régularité & ce goût qui brillent dans nos auteurs François, qui toujours compassés, sont presque toujours fort raisonnables, & froids encore plus souvent. Fondés en cela sur je ne sais quel précepte d'Horace, que de bon cœur je mettrois ici, si je m'en souvenois parfaitement; mais cet Horace prétend que la raison soit égayée, & n'ordonne pas qu'on ennuie ses lecteurs à force de sagesse. Je suis, au fond, très-persuadé que ceux de nos auteurs que nous trouvons si arrangés, voudroient pouvoir l'être moins, & pécher un peu plus contre les regles. Leurs ouvrages en seroient moins décents, mais plus agréables, & mieux lus.





L'ÉCUMOIRE, OU TANZAÏ ET NÉADARNÉ, HISTOIRE JAPONOISE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est que le prince Hiaouf-Zélés-Tanzaï.

DANS la grande Chéchianée, pays aujourd'hui perdu par l'ignorance des géographes, régnoit autrefois un roi, nommé Cphaf ou Céphaès, nom qui signifioit dans

la langue du pays, aussi ignorée à présent que la langue Punique, bonheur du peuple. Nom auguste que le hasard & la flatterie lui avoient peut-être donné. Ce prince ne se voyoit pour succéder à sa vaste puissance qu'un seul fils, pour lequel les Chéchianiens avoient un respect extraordinaire, & qui, dès ses plus tendres années, faisoit, sans qu'ils sussent bien pourquoi, leurs plus cheres espérances. En ce temps-là les fées gouvernoient l'univers.

On n'ignore pas que ces intelligences, consultant plus le caprice que la raison, en devoient assez mal régler la conduite. Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes; & quiconque peut faire tout ce qui lui plaît, ne détermine pas toujours ses volontés sur la justice. C'est ce qui arrivoit aux fées: elles étoient en grand nombre, connoissoient peu entr'elles la subordination: leur sexe, les intérêts qui l'animent, peu importants quelquefois, mais toujours vifs; la jalousie du commandement, celle de la beauté, l'envie de faire parler d'elles, la fantaisie qui, pour des Déités femelles, est un mobile considérable, faisoient naître entre ces puissances les guerres les plus sanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçu, en venant au monde, par la grande fée Barbacela, protectrice déclarée de sa maison, depuis un temps immémorial. Elle donna au jeune prince, à cause de sa grande beauté, le nom de Hiaouf-Zèlés-Tanzaï, (rival du soleil),

& le doua en même temps de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il ſavoit tout ſans avoir rien appris : chez les perſonnes d'un haut rang, ce n'eſt pas choſe rare qu'elles croient tout ſavoir ; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là, & ſes talents étoient effectifs. Il poſſédoit à un point égal la poéſie, la peinture & la muſique ; le lyrique, l'épique, le dramatique ne lui coûtoient pas plus l'un que l'autre ; il ne réuſſiſſoit pas moins dans le badin & le puérile ; & le madrigal, l'épigramme, l'élégie, l'idylle, l'éclogue, l'anagramme, & les bouts-rimés lui étoient auſſi familiers que le reſte. Cependant, comme il n'eſt pas de génie univerſel, il ne put jamais parvenir à faire des acroſtiches. Quoique ſon goût le plus déterminé fût pour la poéſie, il ne négligeoit pas les autres arts ; tous les curieux de Chéchian avoient de ſes tableaux dans leurs cabinets, & tous les *ex voto* du grand temple n'étoient peints que par lui. On repréſentoit à Chéchian des opéra dont il avoit fait lui-même la muſique & les paroles. On ne ſauroit nier qu'il n'eût le meilleur goût du monde, & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la vielle ſur tous les autres inſtruments. Il avoit une ſi vive paſſion pour elle, que Céphaès, qui adoptoit aveuglément tous les caprices du prince, avoit fait ſuſpendre dans les tours des temples de Chéchian, au lieu des timbales qui appelloient auparavant les

peuples à la priere, des vielles d'une grosseur énorme. Des princes du sang avoient été chargés du soin d'en jouer dans les occasions nécessaires; & pour cela, ils étoient décorés du titre suprême de grands vielleurs de l'état: cette charge devint une des plus grandes du royaume, & le plus ancien des vielleurs étoit déclaré connétable. Le roi, pour donner à cette dignité un plus grand lustre, honora ceux qui en étoient pourvus, de la culotte de peau d'ours garnie de marons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre, mais qui, selon les préjugés de ce peuple, étoit la marque de la plus particuliere distinction. Tanzaï répondoit aux bontés de son pere, avec cet attachement que donne une excellente éducation; aimé des peuples qu'il devoit un jour gouverner, l'objet des attentions de la grande fée Barbacela, l'admiration de toute la terre, rien ne paroissoit manquer à son bonheur. Cependant il étoit né avec un cœur tendre, & il ne lui étoit pas permis d'aimer.

La fée, sur je ne sais quels accidents dont le prince étoit menacé, s'il aimoit, ou s'il se marioit avant que sa vingtieme année fût accomplie, lui avoit expressément défendu l'un & l'autre, jusqu'au temps où le destin le laissoit maître de lui-même: ces ordres étoient précis, & il étoit aussi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir, qu'il lui étoit difficile de s'y soumettre. Comment, dans une cour où tout respiroit le plaisir, où les

femmes joignoient à leurs agréments ce que la coquetterie a de plus séduisant, où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les desirs & de les satisfaire, un prince jeune, aimable & sensible, pouvoit-il garder long-temps son indifférence ? C'étoit en vain qu'il auroit pu s'en flatter. Aussi Tanzaï, sentant combien pour quelqu'un à qui la vertu est recommandée, la cour est un séjour très-pernicieux, & accablé par-tout ou de regards tendres, ou de déclarations pressantes, résolut enfin d'en sortir, de se retirer dans un palais qu'il avoit sur les bords de la mer, & d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût. Cette résolution surprit extrêmement : on ignoroit les raisons de cette retraite ; & les femmes, qui en furent choquées, répandirent des bruits fort désavantageux à Tanzaï, qui ne les sût pas, ou qui ne s'en embarrassa guere. Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette solitude, & il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya. Loin de ce sexe charmant qui l'occupoit déjà tout entier, rien ne l'amusoit, les ressources de son esprit lui devinrent inutiles : moins il connoissoit le plaisir d'aimer, plus il s'en formoit une image flatteuse. Cette union si tendre de deux cœurs que souvent il avoit peinte dans ses ouvrages, ces transports, cette volupté si vive de l'amour, devinrent enfin le seul bien dont il voulut jouir. Son ennui ne faisant qu'augmenter, il prit le parti de dire à la fée qu'il vouloit, &

retourner à Chéchian, & se marier, quelque chose que le destin pût en dire. Barbacela n'oublia rien pour le détourner de cette idée, mais malgré ses remontrances, il fixa le jour de son départ. La fée, sans l'abandonner à son sort, le plaignit, & résolut de se servir de toute sa puissance, pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver, ou pour les soulager du moins. Les lecteurs assez patients pour continuer cette histoire, verront dans la suite, combien servirent au prince les précautions de la fée.

CHAPITRE II.

Retour du prince. Assemblée du conseil. Proposition de mariage. Arrivée des princesses; leurs agaceries; comme quoi reçues.

LE retour du prince donna lieu à de nouvelles conjectures, & fut pour les politiques de Chéchian une ressource inépuisable de raisonnements & de chimères. Le peuple, qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux actions de son souverain, que quand elle lui est le plus cachée, s'épuisa en considérations, & ne devina pas plus les motifs du retour, que ceux de l'absence. Les femmes furent moins embarrassées, & il n'y en eut pas une qui ne crût que Tanzaï, brûlé

d'un feu secret que sa fierté avoit en vain combattu, ne revenoit que pour rendre à son vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuser. Mais à propos de quoi cette réserve? Dans un rang aussi élevé, doit-on dissimuler ses desirs, & les princes sont-ils faits pour un amour timide? Leurs idées n'étoient cependant pas sans fondement. Le prince étoit dévot: les personnes de cette espece peuvent être tentées, mais elles voilent leurs mouvements plus qu'elles ne les combattent, & ne s'opposent à leur chûte qu'autant qu'elle ne peut point être ignorée. Combien ne doit-on pas de prudes à la crainte de l'éclat! Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Zélès, sa gouvernante croyoit ses droits les mieux fondés, & ne doutoit pas qu'au moins par reconnoissance, si ce n'étoit par inclination, il ne lui donnât ses premiers soupirs, ou ses premieres fantaisies. Les coquettes les plus expérimentées de la cour se disputerent aussi sa conquête, & étalerent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux femmes, en mines & en façons. L'indifférence du prince n'en fut pas ébranlée: il vouloit une beauté modeste, simple, qui ne tînt rien de l'art, & qu'il pût, sans l'offenser, voir devant sa toilette. Il proposa même cette épreuve: elle embarrassa les prétendantes, quelque bonne opinion qu'elles eussent de leurs charmes; & elles aimerent mieux renoncer au cœur de Tanzaï, que de se montrer à ses yeux telles

que les laissoient les veilles de la cour, & les fatigues de leur état.

Le roi cependant songeoit sérieusement à marier son fils; & comme c'étoit une affaire importante, il voulut en conférer avec son conseil. Les ministres étrangers proposerent chacun la fille de leur maître; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette alliance: mais Céphaès ne jugeant pas que son fils pût épouser douze princesses, se trouva irrésolu sur le choix. Les rois dont on lui offroit les filles, étoient extrêmement puissants, il étoit dangereux de les mécontenter, & l'on n'en pouvoit contenter qu'un; jamais matiere plus sérieuse n'avoit exercé la sagesse du conseil. Celle du prince, supérieure à tout, lui suggéra alors un parti convenable au bien du royaume, & à la majesté des rois voisins: il proposa que chacun de ces princes envoyât à Chéchian la princesse qu'on lui destinoit pour épouse; qu'elles restassent toutes à la cour treize semaines; qu'il en emploieroit douze tour-à-tour auprès d'elles, ou pour mieux juger de leur mérite, ou pour leur laisser la liberté de décider sur le sien; que la treizieme semaine, après avoir pesé mûrement la beauté de leurs personnes, ou la douceur de leurs caracteres, il déclareroit son choix: qu'en agissant de cette façon, aucun des souverains dont il étoit question, ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur alliance, puisque les seuls agréments le détermineroient. Le conseil applau-

dit à la résolution du prince ; les ministres en firent part à leurs maîtres, qui y souscrivirent. On travailla à loger dans le palais les beautés qui alloient l'occuper ; & bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus superbes signalerent le plaisir qu'on avoit de les voir : on représenta divers opéra du prince, qui furent tous admirés par complaisance, ou par justice. Tanzaï, au premier coup-d'œil, trouvant les princesses également aimables, auroit bien voulu les épouser toutes ; mais le respect des loix le retint, & il se contenta de leur faire, tant en prose qu'en vers, les plus jolis compliments du monde. Si les princesses lui avoient plu, aucune de ses graces ne leur étoit échappée ; il plut à toutes, & cette conformité de sentiments augmenta l'aversion qu'elles se sentoient déjà les unes pour les autres. On sait assez de quoi les femmes sont capables, quand elles ont envie de s'enlever un amant : mais comme on n'a jamais vu un homme seul être l'objet des vœux & des adorations de douze femmes, on dira simplement qu'il y avoit douze fois plus de haine & de médisance entr'elles qu'on n'en voit d'ordinaire : par conséquent, douze fois plus de minauderies qui tournoient toutes au profit du prince, que ce manege ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche, ou de regarder ; les autres, pour enchérir, devenoient louches, se fai-

soient remonter la bouche aux yeux, ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste : car sachant que Tanzaï se piquoit de toutes sortes d'arts, elles étoient toutes poëtes, peintres, musiciennes, &c. & l'on ne sauroit imaginer combien cette émulation produisoit de sottes choses en tout genre. Tanzaï, craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient cru injuste, voulut que le sort décidât entr'elles de leur rang, & dispensa son temps de façon, que dans la journée il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine. Il assistoit à sa toilette, lui donnoit la main par-tout, mangeoit avec elle ; mais le soir, aux spectacles, ou au cercle, il voyoit toutes les autres ; & c'étoit alors que ces rivales l'examinoient, lui trouvoient un air contraint & ennuyé, & jugeoient à sa physionomie que la princesse en place étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures, & les manieres de Tanzaï, quoique son cœur se fût déjà déterminé, étant les mêmes pour toutes, devoit les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.



CHAPITRE III.

Amour du prince. Sagesse inouie de Néadarné.

ONZE semaines s'étoient déjà passées, & la princesse qui échut à Tanzaï pour la derniere, étoit celle pour qui, mais en secret, son cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eût usé, son amour étoit su de la princesse; celui qu'elle se sentoit elle-même l'avoit éclairée sur les sentiments de Tanzaï, & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse, avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzaï n'auroit pu faire un plus beau choix. Le soin que toutes les princesses prenoient de l'imiter, la jalousie qu'elles avoient contre elle, prouvoit assez son mérite: il l'avoit lui-même remarqué dès le premier jour; mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendît que le sort l'approchât d'elle. Enfin, cet instant heureux venoit d'arriver. Pressés tous deux de s'expliquer ce qu'ils sentoient, de savoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouir pour la premiere fois du bonheur suprême de s'aimer sans contrainte, ils ne purent dissimuler leur joie.

Néadarné (c'est ainsi que s'appelloit la

princesse) justifioit les desirs de Tanzaï. C'étoit une brune qui possédoit, avec les agréments particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les blondes. Ses yeux noirs étoient extrêmement vifs ; mais depuis qu'elle avoit vu le prince, une tendre langueur en paroissoit modérer l'éclat. Sa bouche, qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choses les plus brillantes, ou les plus sensées, étoit agréablement coupée, & ornée des plus belles dents du monde. Sa taille haute, droite & majestueuse, étoit en même temps noble & libre. Ses jambes & ses mains, tournées par les graces, donnoient sur tout le reste les préjugés les plus avantageux. Toutes ses actions, tous ses discours avoient une grace inexprimable ; elle n'avoit recours, pour plaire, soit pour sa figure, soit pour son esprit, ni à cette pétulance affectée, qui est toujours aux dépens de la raison & de la bienséance, ni à ces mots entortillés, & à ce fade jargon qui devroient être par-tout aussi méprisés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fût émue à cet objet !

Tanzaï ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa princesse, que pressé par les mouvements de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné aussi inquiete que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui

celui que Tanzaï faisoit en chantant amoureusement des impromptu qu'il composoit sur sa passion. Elle se leva précipitamment : mais craignant que la décence ne fût blessée si elle paroissoit à la fenêtre, & ne voulant pas, d'un autre côté, qu'elle lui fît perdre l'occasion de parler au prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzaï jugea qu'elle étoit éveillée, & se présenta pour entrer. Néadarné qui ne l'avoit vu auprès de ses rivales commencer la journée que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien de ce commencement. Le prince l'aborda avec ce trouble & cet égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime avec transport. Les femmes de la princesse s'étoient retirées. Comment s'y seroit-elle opposée ? la loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide : long-temps ses yeux seuls parlerent de son amour, & la princesse les entendit mieux qu'elle n'auroit entendu ces discours impertinents & doux, que la sottise des hommes & la coquetterie des femmes ont depuis imaginés. Ce silence devoit pourtant cesser : on admire quelque temps, mais enfin on parle de ce qu'on admire ; & ce que la princesse montroit d'appas aux yeux de Tanzaï, lui offroit une source intarissable de plaisir & de louanges. Il se détermina. Puis-je espérer, lui dit-il en bégayant, & avec une contenance mal-assurée, que vous ne vous méprendrez pas à mes soins, & que

vous aurez assez de bonté pour y répondre? Ah Seigneur! lui répondit-elle, s'ils sont sinceres, que ne devez-vous pas en attendre? S'ils le sont, ma Princesse! ah que ce doute nous est injurieux! En achevant ces paroles, il s'étoit jeté aux genoux de Néadarné, qui contente de son amant, l'écoutoit avec cette complaisance que donne l'envie d'être persuadée. Eh bien! je vous crois, cher Prince, lui dit-elle tendrement; & comment, avec l'amour dont je brûle pour vous, ne vous croirois-je pas? Recevez, ajouta-t-elle, en lui tendant la main, les assurances de ma passion, parlez-moi sans cesse de la vôtre; quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement! Tanzaï, accablé de l'excès de ses plaisirs, baisoit la main de sa princesse. Avec quel transport ne lui parla-t-il pas de la premiere impression que sa vue avoit faite sur lui, du dégoût qu'il avoit conçu pour ses rivales, de la peine qu'il avoit eue à se contraindre, de son impatience! combien de serments d'aimer toujours! que d'amour éclatoit dans ses yeux! Que la princesse qui attachoit sur eux ses regards avides, y lisoit & y puisoit de tendresse! Tous deux troublés, tous deux enivrés de délices, ne sentoient plus que leurs desirs.

Tanzaï animé par tant de beautés, sûr d'être aimé, voulut profiter du désordre où il voyoit Néadarné. Il commença par un soupir qu'il acheva sur les levres, où l'amour lui-même le porta; elle auroit assurément

voulu s'en défendre, mais il est douteux qu'en pareille occasion on ait toutes les forces qu'on pourroit avoir. Un amant à qui l'on craint de déplaire, & qui n'a pas la même peur, est plus fort par votre foiblesse, que vous n'êtes foible par sa force. Quoi qu'il en puisse être, le prince exigea qu'elle lui confirmât le baiser qu'il avoit pris; la vertu ne le vouloit pas, mais l'amour l'ordonnoit; & il semble que l'une n'ait été imaginée que pour être sans cesse sacrifiée à l'autre. Plus on a, plus on veut avoir; un desir satisfait en fait naître un autre dans le cœur d'un amant: sur ce qu'on lui permet, il voit ce qu'on peut encore lui permettre.

La princesse étoit dans un de ces déshabillés si négligés, que par la faute d'une épingle qui vient à sauter, on expose plus de choses qu'on n'en défendoit auparavant: une tunique qui s'ouvrit fit voir au prince une gorge d'une forme si admirable, & d'une blancheur si éclatante, qu'il ne put assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect. Néadarné avoit si long-temps combattu pour un simple baiser, qu'il jugea que la moindre permission qu'il lui demanderoit sur ce nouvel objet qu'il découvrit, lui seroit sévérement refusée. Résolu donc de ne devoir ce nouveau plaisir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche: ensuite la princesse & lui ne disant mot, ne se regardant plus, ne revinrent de leur saisissement que pour recommencer à s'y remettre. Qu'auroit-elle

fait ? elle avoit de la vertu; mais dans une situation aussi embarrassante, tout ce que peut une femme vertueuse est moins de mettre un frein aux transports d'un amant, que de se souvenir qu'elle doit le faire.

La réflexion est alors d'une foible ressource, s'il est vrai encore qu'elle puisse naître dans le sein du plaisir. Vient-elle après, de quoi a-t-elle sauvé ? La princesse se trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la premiere fois qu'elle l'éprouvoit, & que faute d'expérience elle ne pouvoit le combattre. La violence des desirs du prince commençoit cependant à l'effrayer, & elle le repoussa doucement; mais étoit-il en état de rien comprendre ? Dans ce mouvement, sa jarretiere, peut-être mal attachée, tomba. Tanzaï, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le savoir-vivre, s'offrit respectueusement à la placer. Le lui refuser, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conséquence, & lui donner plus d'envie de la ravir : elle y consentit donc, n'ayant pas le temps de mieux faire. Lui, qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque dame que ce fût, ne sachant où communément on les plaçoit, & d'ailleurs troublé au point, quand il l'auroit su, de ne s'en pas souvenir, mit si mal-adroitement celle de la princesse, que pour le coup un cri lui échappa. Ses femmes venant à sa voix, le prince fut contraint de se retirer. On demanda à la princesse ce qui l'avoit obligée de crier.

Le moyen de le dire? les princesses font ce qu'elles veulent. Elle ne répondit rien, & l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos cependant de prendre des mesures contre les emportements de Tanzaï : elle ordonna à ses femmes, en soupirant, de ne la plus laisser seule avec lui, quelque chose que la loi qu'il avoit imposée en souffrît; & résolut, par vertu, de prendre contre Tanzaï toutes les précautions que beaucoup d'autres femmes, après une semblable aventure, ne prennent contre leurs amants que par coquetterie.

CHAPITRE IV.

Choix de Tanzaï. Présent de l'Ecumoire.

CEUX qui ne connoissent que la nature & ses mouvements, croiront que si le prince fut fâché de se retirer, la princesse ne le fut pas moins de le voir sortir; peut-être même penseront-ils qu'elle se reprocha d'avoir crié assez haut pour qu'on l'entendît de son antichambre. Ceux qui portent les réflexions plus loin, diront que sa vertu couroit trop de risques dans cette occasion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du prince, & pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez tôt. Tel est le malheur des héros dont

en transmet l'histoire à la postérité. Le lecteur les juge bien moins sur ce qu'ils auroient dû faire dans le cas où ils paroissent à ses yeux, que sur ce qu'il pense qu'ils auroient pu faire: il se met de sang-froid à leur place, & dépouillé des passions qui les animoient, les absout ou les condamne, suivant le succès de leurs entreprises; & n'examine point si les circonstances leur permettoient le temps de délibérer, ou si leurs mouvements leur laissoient seulement celui d'entrevoir la réflexion. Entre les personnes qui lisent, il en est peu qui discutent les faits avec jugement; & la plus grande partie de celles qui en sont capables, s'en acquittent souvent avec injustice. On ne manquera donc pas ici de raisonner, bien ou mal, sur Népdarné. Quoi qu'on en dise, qu'elle ait crié trop tôt ou trop tard, il est sûr qu'elle a crié; & que bien des femmes, en pareille occasion, s'en tiennent à la menace, ou ne l'effectuent que plus tard & plus bas que la princesse.

Elle n'étoit pas encore bien revenue de la frayeur que la vivacité du prince lui avoit causée, lorsqu'il revint lui annoncer qu'il sortoit du conseil, où il avoit déclaré son choix. Enfin, divine Princesse, lui dit-il, vous allez être à moi: mon amour est trop violent pour s'assujettir aux loix qu'une prudence timide, & aujourd'hui hors de saison, m'avoit fait croire nécessaires. On renvoie dès aujourd'hui les princesses qui prétendoient à ma main. J'abrege les chagrins de

cette cruelle semaine qui devoit me déterminer : je n'ai plus à voir d'objets que vous me rendez odieux ; tout se prépare pour mon bonheur, & rien désormais ne peut plus le reculer, puisque vous consentez à le faire. Ah! Tanzaï ; s'écria-t-elle, pourquoi ne parlez-vous que de votre félicité ? Oubliez-vous que vous faites la mienne ? Le roi, qui en ce moment entra chez Néadarné, interrompit la conversation. Il venoit marquer à la princesse combien le choix que son fils avoit fait d'elle, lui étoit agréable. Ils réglerent entr'eux le jour des noces du prince, & on le fixa au commencement de la semaine suivante.

Le prince auroit bien voulu qu'il eût été moins éloigné ; mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe, qu'il falloit attendre ce temps-là pour que tout fût prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au peuple que Tanzaï prenoit pour épouse Néadarné, fille du grand roi de Coapuchullm. Cette alliance lui fut d'autant plus agréable, que ce roi étoit en effet très-puissant, que ses états touchoient à la Chéchianée, & que Néadarné en étant l'unique héritiere, ils s'unissoient après la mort de ce prince, sous Tanzaï, dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au prince, & l'on attribua à sa profonde politique, ce qui n'étoit qu'un effet du hasard & de l'amour. Ce que le peuple avoit pris si-bien, ne le fut pas de même par les prin-

cesses : leur chagrin fut excessif, & il n'y en eut pas une qui n'en eût, pendant huit jours, la migraine, & les yeux battus. Quelques auteurs de ce temps-là avancent même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces princesses, & leur amour pour Tanzaï, allerent si loin, qu'il n'y en eut pas une qui ne lui fît proposer sous-main un accommodement. Epris comme il étoit de Néadarné, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu y entendre : peut-être même ce fait n'est-il pas vrai : ce qui est constant, c'est que sa sensibilité pour leur désespoir, ne lui fit pas changer de résolution. Au milieu de tant de joie, des réflexions tristes sur les menaces de Barbacela, se firent sentir à Tanzaï. Il considéra que, sans la consulter, il avoit non-seulement choisi, mais même annoncé son mariage à tout le monde avant de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punît, en cessant de le protéger, du peu d'égard qu'il avoit eu pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorsqu'on vint l'avertir que la fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le roi. Je ne vous fais point de reproches sur le choix que vous avez fait, lui dit-elle, il est conforme à mes intentions : mais je souhaiterois que vous n'allassiez pas plus loin, & que vous attendissiez auprès de Néadarné, que vous pussiez la posséder sans risque. Le destin ne vous menace d'événements fâcheux, qu'en cas que vous vous engagiez à l'hymen avant

votre vingtieme année accomplie, & vous pourriez...... Je ſais, être céleſte, interrompit Tanzaï, ce que votre prudence & votre bonté vont me conſeiller, mais je ne puis attendre. Si je ne poſſede pas bientôt Néadarné, je meurs. Quelque affreux que puiſſent être les coups que le deſtin me réſerve, ils me le ſeront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le deſtin eſt fâché que je me marie avant vingt ans, & je ne ſaurois croire qu'un événement qui lui importe auſſi peu que celui-là, le détermine à me perſécuter. Mon fils, répondit la fée, ma ſcience peut bien aller juſqu'à prévoir les ordres du deſtin, mais la cauſe m'en eſt toujours inconnue. Vous devez cependant penſer qu'il a ſes raiſons, & obéir ſans les chercher, c'étoit ce que j'attendois de vous, ſans l'eſpérer. Vos malheurs ne ſeront que trop réels; il eſt cependant encore, malgré votre mariage, un moyen de les éviter : le voici.

La fée, à ces mots, tira de deſſous ſa robe une écumoire d'or de trois pieds de long, & dont le manche rond étoit de trois pouces de diametre : le manche étoit percé, & le trou n'étoit que comme il le falloit, pour qu'une chaîne de pierreries le traverſât. Quel eſt ce bijou ? demanda le prince. C'eſt, reprit la fée, ce que mon amitié vous réſerve ; & voici l'uſage que vous en devez faire.

Le jour de vos noces, vous trouverez au-

près du temple une petite vieille : saisissez-vous en, & quelque résistance qu'elle vous fasse, de quelque priere qu'elle use, enfoncez-lui, sans pitié, le manche de cette écumoire dans la bouche. Mais, altesse Ethérée, dit le prince, où trouverai-je une bouche à qui ce manche puisse convenir ? Cette inquiétude n'est pas faite pour vous, reprit la fée : aussi ne vous dis-je pas que la vieille ne souffre pas à soutenir cette opération. Ce n'est pas tout. Dans l'instant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette vieille, vous irez le porter au grand-prêtre, à qui vous ferez la même chose. Le grand-prêtre ? s'écria le roi ; il n'y consentira jamais : avaler le manche d'une écumoire ! Je ne sais, reprit le prince, ce qu'il fera ; mais à sa place aucune puissance ne m'y forceroit. C'est cependant ce qu'il faut tâcher qu'il fasse, dit la fée, non par la violence, mais par la persuasion & les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle seroit pourtant plus sûre, reprit Tanzaï, que tout ce que vous dites. Mais supposons qu'il y consente, à quoi cela me servira-t-il ? A détourner, répondit la fée, les malheurs qui vous menacent. Et supposons à présent qu'il n'y consente pas ? reprit encore Tanzaï. En ce cas, dit la fée, il faudroit ne pas achever votre mariage, ou vous soumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeste. Oh ! en ce cas-là aussi, reprit-il, le grand-prêtre avalera l'écumoire. Je vous ai dit, répondit-elle,

qu'il ne faut point que ce soit par violence. Mais, de bonne-foi, dit Tanzaï, croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille proposition, puisse l'accepter ? Ce manche est d'une grosseur si monstrueuse, qu'il n'y a point de bouche si énorme où il ne trouvât encore à fendre. Mais il m'est défendu, ajouta-t-il, d'user de violence, j'y puis employer l'adresse. Soit, dit la fée ; mais souvenez-vous de ce que je vous recommande ; tenez la chose secrete ; attachez l'écumoire à votre boutonniere, & soyez sûr que c'est la seule chose qui puisse vous tirer d'embarras. Assurément, reprit le prince, si le destin me prépare des maux rares, il faut avouer qu'il m'ordonne des remedes bien singuliers. Souvenez-vous encore dit la fée, s'il vous arrive des choses désagréables, de ne pas m'implorer, & que je ne pourrai rien pour vous. La fée, en achevant ces paroles, disparut, & laissa Céphaès & Tanzaï, l'un dans l'étonnement de l'écumoire, & l'autre dans la résolution de s'en servir, de quelque maniere que ce pût être.



CHAPITRE V.

Dépit de Roussa Blaffarda ; sur quoi fondé Quelle est la consolation qu'on lui promet, & qui.

LA nouvelle du mariage de Tanzaï fut reçue par les princesses, en public, avec dédain ; en secret, avec douleur. Quand ce coup n'auroit mortifié que leur vanité, il leur auroit toujours été cruel ; l'amour qui s'en étoit mêlé, le rendoit insoutenable, & avoit laissé, dans leur cœur, des mouvements que le dépit n'effaçoit pas. Le séduisant prince de la Chéchianée venoit avec tous ses appas se retracer à leur imagination. L'une relisoit des vers qu'il avoit faits pour elle ; l'autre se rappelloit une conversation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du sentiment ; celle-ci se souvenoit d'un soupir, celle-là d'un regard ; celle qui n'avoit à se souvenir de rien, ne laissoit pas de se souvenir de quelque chose. Toutes en général s'étoient crues préférées ; & toutes mouroient de chagrin, tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux, que d'une autre injure plus récente encore, & sans doute bien piquante pour elles, puisqu'elles n'osoient pas s'en plaindre

Entre celles qui se distinguoient par leur fureur, étoit l'altiere Roussa Blaffarda, souveraine de l'isle Métissao. C'étoit la moins belle, & la plus fiere de ces princesses; elle avoit en présomption tout ce qui lui manquoit en agréments. Un air dédaigneux répandu sur son visage, en rendoit les charmes inutiles. Elle se croyoit de l'esprit, & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas, il étoit si dur & si dénué de graces, qu'on ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la sécheresse de ses expressions, & de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit; elle ne faisoit pas un geste qui ne déplût, pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit à la vérité d'une blancheur éclatante, mais cette beauté étoit payée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Aussi avoit-elle un souverain mépris pour les brunes, & trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reste elle étoit cruelle, vindicative, scélérate & perfide. Telle que l'histoire nous la donne, elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit. On n'a jamais bien su sur quoi elle se l'étoit imaginé; il y a apparence que sa vanité, plutôt que les soins du prince, lui avoient fait naître cette idée; mais elle s'y étoit si-bien accoutumée, qu'elle regarda son amour pour Néadarné, comme une infidélité qu'il lui faisoit. Ce qui la désespéroit le plus, étoit d'avoir assez compté sur ses charmes, pour avoir refusé le secours d'une vieille fée sa

nourrice & son conseil, qui étoit venue à Chéchian avec elle, & qui lui avoit promis de fixer pour elle les vœux de Tanzaï. L'ambitieuse princesse, déchue de ses espérances, fut obligée d'avoir recours à elle. Vous entendez, lui dit-elle, en frémissant de rage, vous entendez les cris de joie de ce peuple, & je ne suis pas vengée! le perfide Tanzaï, & mon odieuse rivale, triomphent; ma douleur sans doute augmente leurs plaisirs. Ah! verrez-vous avec tranquillité une fête qui, tous deux, nous déshonore? Mon injure n'est-elle pas la vôtre? Depuis quand nos intérêts sont-ils séparés? On m'outrage! que dis-je? on me porte un coup mortel, & mes yeux n'ont pas encore vu couler le sang de l'ingrat qui me trahit! Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des supplices! Toute la nature n'est pas armée pour ma vengeance! Vous! qui d'un seul mot confondez les éléments: vous! que j'ai vu, pour de moindres forfaits, prête à replonger le monde dans le chaos: Parlez, qui vous retient? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la terre, cessera-t-il seulement pour moi? L'ingrat n'a pu m'aimer, & il respire! Ah, ma mere! vous ne m'aimez plus: ma douleur vous auroit touchée, animée de la même fureur que moi. Le perfide, ma rivale, ce peuple que je hais, seroient vainement cachés dans l'univers. Ah, ma mere! m'abandonnez-vous?

Que votre douleur est injuste, ma fille!

répondit la fée. Croyez-vous, si je le pouvois, que je ne vous eusse pas vengée au delà même de vos desirs ? Mais un pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traître Tanzaï. Barbacela, devant qui tout tremble, & qui me fait moi-même obéir, protege ce couple odieux, que votre haine voudroit accabler. Invisible auprès d'eux, elle les sauveroit de mes coups, & rien ne pourroit me soustraire à sa vengeance. Mais si je ne puis rien contre leur vie, je puis du moins empoisonner le bonheur dont ils croient jouir, & vous épargner le funeste spectacle de leurs plaisirs. Je vous aurois fait préférer à votre rivale, si vous l'aviez voulu ; mais puisque ce mal ne peut pas se réparer, soyez sûre que je les punirai de vos peines, & que ne pouvant vous rendre heureuse, je les rendrai du moins aussi à plaindre que vous. Le jour fatal de leurs nôces approche, vous apprendrez bientôt quel sera le genre de leurs peines. Roussa, contente des assurances que la fée lui donnoit de la venger, sentit son cœur cruel moins agité, & résolue de dissimuler son ressentiment, attendit avec impatience une journée qui devenoit moins affreuse pour elle, depuis qu'elle se flattoit d'y voir éclater sa vengeance.

CHAPITRE VI.

Jour des noces. Toilette de Néadarné.

IL étoit enfin arrivé, ce jour marqué pour tant de joie; la plus brillante aurore venoit de l'annoncer; un ciel pur & serein sembloit témoigner aux Chéchianiens que leur divinité s'intéressoit aux plaisirs de leur prince. Le singe consacré, auguste protecteur du pays, avoit fait trois fois la culebute sur son piédestal: à la vérité, il l'avoit faite du pied gauche; mais loin de prendre garde à ce pronostic, tout fâcheux qu'il étoit par lui-même, on crut que c'étoit par inadvertence que le grand singe, qui avoit toujours eu des bontés particulieres pour le prince, avoit fait sa culebute de travers. Ce qui le faisoit penser aux sacrificateurs les plus superstitieux, n'étoit pas sans fondement. Le soleil paroissoit sans aucun nuage; depuis huit jours, quoiqu'alors dans une saison orageuse, le tonnerre ne s'étoit point fait entendre; le mois dans lequel se faisoit cette alliance desirée, étoit le plus heureux de l'année: & le roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme: ce qui, selon une vieille prédiction, ne devoit arriver que lorsque son fils feroit un mariage fortuné.

Déjà les grandes vielles enchantoient le peuple par leur harmonie, les rues ornées de feuillages & de fleurs, les habitants vêtus d'habits superbes, la milice sous les armes, commençoient à donner aux spectateurs une idée pompeuse des fêtes de ce jour; le temple retentissoit des vœux que les sacrificateurs y formoient pour leurs souverains. Tout étoit prêt enfin, lorsque Tanzaï, transporté d'amour & de joie, alla éveiller la princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver, une modeste rougeur peignit son visage; elle voulut lui faire un compliment, mais l'amour faisant expirer sa voix sur ses levres, elle ne put dire que; ah, Prince! ah, cher Prince! Tanzaï aussi déconcerté qu'elle, ne put lui rien répondre. L'étiquette des rois de Chéchianée étoit que le jour de leurs noces ils habilloient seuls la reine future: mais il leur étoit en même temps défendu, de la part du grand singe, de s'abandonner aux desirs que leur pouvoient causer les agréments qu'ils découvroient. La princesse, qu'on avoit instruite des coutumes du pays, vit sans s'étonner ses femmes sortir de son appartement.

Tanzaï ne fut pas plutôt seul avec elle, qu'il profita, malgré la modestie de la princesse, de la commodité de l'étiquette. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de tirer de son lit cette beauté dont il étoit idolâtre: elle disputa long-temps, & en personne bien née, les prétentions du

prince. Malgré les précautions qu'elle avoit prises pour dérober à son amant des charmes qu'elle devoit le soir même lui abandonner; elle ne put empêcher qu'il ne la vît dans ce désordre où se met nécessairement quelqu'un qui se retourne souvent dans son lit.

Quel objet pour Tanzaï! & que les ordres du singe alloient être mal exécutés, si la religieuse Néadarné n'eût arrêté ses emportements! Les gens qui ont aimé, assurent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'usage, que de n'en pas voir du tout. Si cela est vrai, le prince se trouvoit dans une situation gênante. Néadarné, qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretiere, éludoit l'étiquette tant qu'elle pouvoit, & ne se fut pas plutôt apperçue que les yeux de Tanzaï cherchoient autre chose que les siens, qu'elle répara promptement ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler avoit laissé à découvert. Il seroit fâcheux pour elle qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de sa part dans cette occurrence: dans ces temps-là, peut-être, on connoissoit moins qu'aujourd'hui en amour, l'art de faire naître des desirs qu'on ne vouloit pas satisfaire. Les femmes même ont bien pu ne le mettre en pratique que par nécessité; & les amants d'autrefois pouvoient n'avoir pas besoin d'un manege qui manque encore bien souvent sur ceux d'à présent. Au reste, il est prouvé

que Néadamé étoit assez vivement aimée du prince, pour n'avoir pas à se servir avec lui de cette coquetterie. Il poussa un cri affreux, lorsqu'il vit la cruelle modestie de Néadarné lui enlever d'un seul coup tant de plaisirs. Ah, barbare ! s'écria-t-il. Hélas ! Prince, répondit-elle, & le singe ? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'auriez-vous pas oublié ? Et c'est parce que je vous aime, dit-elle, que ses menaces me sont toujours présentes.

Tanzaï, en soupirant, la pressa alors d'entrer au bain ; mais ils contesterent encore sur la façon dont elle y devoit être. L'opiniâtreté du prince fut obligée de céder à la vertu de Néadarné. Il s'agissoit cependant d'une tunique de bain que pendant long-temps il n'avoit pas cru nécessaire, & qu'il voulut mettre lui-même, quand il fut convaincu de sa nécessité. La princesse y consentit, per-persuadée que cela se pouvoit faire avec décence ; & en effet, il n'y a rien à craindre, quand ce n'est pas un amant qu'on charge de cette fonction. Néadarné avoit cru en être quitte pour cette complaisance ; mais quand le prince eut apporté la tunique, une autre contestation s'éleva encore. Il vouloit... Que ne vouloit-il pas ! toutes choses qui alarmoient la pudeur de la princesse, & auxquelles assurément elle n'auroit pas consenti, si elle avoit eu le temps de disputer. Il put donc jouir de la vue de presque tous les charmes de la princesse ; & ne pouvant ni se contenir tout-à-fait, ni s'abandonner

absolument à son désordre, il se contenta de l'accabler de ces caresses, que l'amour ne fait jamais avec plus de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais lentement, & ne pouvant se lasser de l'admirer & de la tenir. A peine y fut-elle, qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, ne l'étoit point assez. On ne sauroit compter toutes les propositions qu'il lui fit, tous les écarts où il tomba; enfin jamais bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant, mal baignée; mais convaincue qu'elle étoit éperdument aimée. Le prince enfin, après bien des peines, parvint à la mettre en état de sortir du palais. Elle n'avoit jamais été coëffée plus irréguliérement que ce jour-là, mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main; & on sait assez que quand il se trouve à une toilette, l'arrangement n'est pas de son ressort, ou qu'il n'est pas bien violent, quand il n'est pas bien mal-adroit.



CHAPITRE VII.

Suite du jour des noces. Essai de l'écumoire. Colere & refus de Saugrénutio.

LE bruit des trompettes & des clairons annonça au peuple qu'il alloit voir ses maîtres. Néadarné conduite par le prince parut enfin. Ce qui venoit de se passer à cette toilette si pénible, lui avoit laissé une rougeur qui augmentoit sa beauté & les desirs de Tanzaï. Le roi monta avec eux dans le même char. Le prince étoit ce jour-là magnifiquement vêtu ; & sa superbe écumoire, passée en baudrier, attachée en haut par une chaîne de pierreries, & soutenue par une agrafe de même espece, relevoit infiniment sa bonne mine.

Néadarné, ainsi que tout le monde, avoit toujours été surprise du cas qu'il faisoit de cet instrument, & personne n'en sachant la propriété, l'avoit attribué à ces fantaisies qui prennent quelquefois aux princes, qu'ils ne se soucient pas de justifier, & dont on n'ose demander compte. Il n'y avoit pas un courtisan à qui cette écumoire n'eût paru ridicule, & qui n'eût voulu cependant en avoir de pareille ; & sans le prince, qui les défendit, bientôt on n'auroit vu que cela

à la cour. Néadarné, résolue enfin de percer un mystere qui inquiétoit depuis long-temps sa curiosité, crut avoir trouvé le moment favorable pour se satisfaire. Source de ma joie, dit-elle au prince, en le regardant tendrement, ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette écumoire? Princesse, lui répondit-il gravement, c'est ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette écumoire, reprit-elle, que peut-elle avoir de commun avec nous? Vous en allez être instruite, répondit-il, & vos yeux seront peut-être témoins des événements les plus singuliers. En achevant ces paroles, ils arriverent au temple. Le grand-prêtre, à la tête de tous les sacrificateurs, les y attendoit. Cet homme, qu'il est important de connoître, moins attaché au culte de sa divinité qu'à ses intérêts personnels, n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit, qu'à force d'intrigues & de souplesse. Peu estimé, mais craint, il se servoit souvent d'un pouvoir que la religion rendoit absolu, pour combattre les volontés du roi même. Il étoit encore jeune, & d'une figure agréable, qui lui avoit peut-être plus servi à la cour que toutes ses cabales. Mauvais théologien, mais séduisant auprès des femmes, remplissant mal les devoirs de son état, pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'imposoit avec elles, il avoit, selon le bruit public, passé de l'appartement d'une princesse au pontificat de Chéchian. Curieux dans ses habits jusqu'à la plus

excessive propreté ; précieux dans ses discours, composé dans ses manieres, somptueux en équipages, délicat dans son luxe, aimant la table, asservi à toutes les passions, courtisan adroit, prêtre impérieux, bon chansonnier, conteur plaisant, on avoit de lui cent bonnes épigrammes, quant aux homélies, il les laissoit à son secretaire. Il étoit vain, & aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes, & se piquoit par dessus tout, d'avoir la bouche & les dents d'une beauté singuliere. Tel étoit le personnage qui attendoit le prince.

La premiere chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre, fut de chercher s'il ne découvriroit pas la vieille dont Barbacela lui avoit parlé. Il l'apperçut enfin qui, cachée derriere les gardes, faisoit son possible pour lui échapper, il courut à elle. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut la nourrice de Roussa ! Il ne l'en retint pas moins ; mais, croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire : c'est avec un regret sensible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits : vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, si vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc ? demanda la vieille. Au fond, c'est une bagatelle, reprit le prince : vous voyez le manche de cette écumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. A moi !

barbare ! s'écria-t-elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut ; & puiſque vous répondez ſi mal à mes bontés, nous allons voir. Qu'on la ſaiſiſſe, ajouta-t-il. Alors la vieille, entre les mains des gardes, fut forcée de céder aux volontés du prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eût moins à craindre qu'une autre, le manche étoit d'une groſſeur ſi prodigieuſe qu'elle ne put le regarder ſans effroi. Tanzaï s'approcha, & malgré la colere de la vieille, s'apprêta à lui faire ſubir ce nouveau genre de ſupplice. Quelque dextérité qu'il employât à cette opération, quelque énorme que fût la bouche à qui il avoit affaire, il ne pût ſi-bien s'y prendre qu'il ne caſſât à la vieille les deux ſeules dents qui lui fuſſent reſtées. La moitié des aſſiſtants rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pourquoi le prince ſe portoit à cette violence. Le grand-prêtre, ſur-tout, étoit ſurpris qu'il ſe paſſât à la porte du temple une choſe qui lui paroiſſoit indécente ; il en murmuroit tout haut ; mais il fut bien plus ſcandaliſé quand Zélès ayant retiré le manche, courut avec promptitude le lui porter : allons, lui dit-il, que votre révérence ſe dépêche, tout dépend de ſa diligence. Quoi ? dit Saugrénutio. Je dis, répliqua le prince, que votre révérence doit lécher ce manche.

Lécher ce manche ! dit le prêtre : moi ! un pontife ! vous n'ayez pas eſpéré, ſans doute, que j'accepterois cette propoſition.

Je

Je vous assure que si, reprit Tanzaï; & j'ai assez compté sur vous pour croire que vous ne désobéiriez pas quand vous sauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémonie; j'attendois de vous plus de complaisance. Mais parbleu, Monseigneur, reprit Saugrénutio, votre altesse n'y songe pas; outre l'honneur que je crois intéressé à ne pas obéir, il faudroit, & n'avoir point vu la bouche d'où sort ce manche, & n'en avoir point à conserver, pour se soumettre à ce que vous exigez. D'ailleurs, si malgré la largeur de la bouche de cette vieille, le manche n'a pu y entrer sans lui casser les dents, que ne me feroit-il pas à moi qui les ai toutes? En un mot, je n'en ferai rien. Vous le ferez, répondit le prince en colere; mon salut y est attaché, ajouta-t-il, en secouant sa terrible écumoire, & je ne prétends pas que votre sotte répugnance me le coûte. Jour-de-Dieu! s'écria Saugrénutio, si votre altesse m'approche, je lui perdrai le respect.

Tanzaï, pour punir ces insolentes paroles, voulut lui donner du manche sur les oreilles: mais Saugrénutio s'étant jeté au milieu des sacrificateurs, sembloit l'attendre de pied ferme. Le peuple, toujours superstitieux, prenoit parti pour le prêtre; la cour, toujours flatteuse, se rangeoit auprès du prince, tout annonçoit la guerre: lorsque Tanzaï, adressant la parole au peuple, lui raconta

de point en point l'origine de l'écumoire, l'ordre qu'il avoit reçu de Barbacela de l'employer sur le grand-prêtre, comme il l'avoit fait sur la vieille, & le besoin où il se trouvoit d'obéir pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le prince eut parlé, Saugrénutio demanda audience. Il dit qu'il étoit sans exemple qu'on eût forcé un grand-prêtre, un homme vénérable par son état, à commettre une indécence de cette nature : que fidele aux devoirs de cet état même, il auroit obéi sans murmurer, si ce manche en avoit fait une partie, ou qu'il eût seulement lu quelque part, qu'aucun grand-prêtre, soit dedans, soit dehors la Chéchianée, eût léché le manche d'une écumoire, & sur-tout dans la situation où il s'étoit offert à ses yeux : mais, que dis-je ? léché ! ajouta-t-il : plût au ciel ! ô Chéchianiens ! qu'on ne voulût pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : ce qu'il en a coûté à cette vieille, annonce ce qu'il m'en coûteroit, les dents & l'honneur. Ventrebleu, Chéchianiens ! je jure quand j'y pense : le prince assure que cela lui est nécessaire ; mais faut-il qu'il achete son salut de ma perte ? Non, Messieurs, je n'y consentirai jamais ; & s'il prétend m'en parler encore, dès à présent, je le charge de la malédiction du grand singe, & je n'acheve pas son mariage.

A cette fatale menace le prince pâlit; Néadarné pleura, le roi frémit, le peuple s'étonna, Saugrénutio se calma.

Tanzaï, pressé par son amour, oublia les menaces de la fée, ne vit que l'horreur de n'être point uni à sa princesse, & jura au grand-prêtre qu'il n'attenteroit rien contre lui. Saugrénutio alors fit ouvrir les portes du temple, & la joie & la paix succéderent à la douleur & au trouble qui venoient de les agiter. Néadarné qui mouroit de peur que son mariage ne fût reculé, descendit de son char; & Saugrénutio, rouge encore de colere, les conduisit devant le grand singe, en présence de qui Tanzaï & la princesse devoient former ces nœuds charmants qui les unissoient pour jamais l'un à l'autre.



CHAPITRE VIII.

Vengeance de Concombre. Retour au palais: ce qu'on y apprend.

LE mariage alloit se célébrer, lorsqu'on vint avertir le prince que la vieille qu'il venoit de maltraiter, demandoit en grace, & comme un dédommagement, d'entrer dans le temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité, qu'il vouloit lui faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé.

Saugrénutio, après avoir dévotement encensé le singe, commença l'hymne principale, & sans y penser ouvrit si fort la bouche, que Tanzaï, toujours occupé de son objet, crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occasion pour lui enfoncer l'écumoire. Dans l'enthousiasme où étoit le grand-prêtre, il y auroit réussi, si dans le moment qu'elle étoit presque sur ses levres, la vieille n'avoit éternué avec tant de force, que Saugrénutio sortant de son extase, vit le mauvais tour que le prince vouloit lui jouer. Il pensa rompre l'assemblée : mais croyant le prince assez puni de voir son dessein sans effet, il résolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc, tout haut & sans altération apparente, les paroles sacrées. La vieille, pendant ce temps, avoit proféré à voix basse quelques mots barbares. Saugrénutio eut à peine fini, que s'élançant légérement en l'air, elle cracha au visage du prince & de Néadarné. Souviens-toi, dit-elle à Tanzaï, de ton écumoire, & gémis à jamais de la vengeance de la fée Concombre. A ces mots elle se perdit aux yeux des spectateurs. Tous s'épouvanterent de ce prodige ; Néadarné pensa s'en évanouir : mais le prince soutint, en assez mauvais physicien, que la vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien que de commun : que quant à ce quelle avoit dit de la vengeance, il n'y avoit pas à s'en effrayer, puisque ni la prin-

cesse ni lui n'en portoient pas encore des marques.

On feignit d'être persuadé : mais le roi lui-même étoit consterné, moins encore des menaces de Concombre, que de ce que le grand singe n'avoit cessé de se mordre la queue & de se gratter la fesse gauche pendant tout le temps qu'on avoit été à l'autel.

On sortit du temple. Le premier soin du prince fut d'envoyer à l'appartement de Roussa pour savoir si la vieille n'y seroit pas retournée : il apprit que d'abord qu'elle avoit disparu dans le temple, on l'avoit vue arriver chez Roussa dans un char traîné par deux limaçons; que cet équipage, qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante, s'étant abattu sur le logement de cette princesse, la vieille l'avoit enlevée, & qu'elles avoient disparu toutes deux.

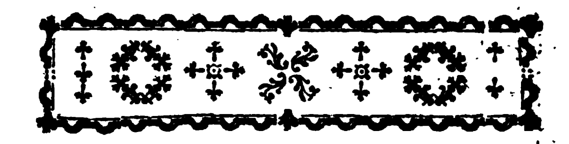
Cette fuite chagrina le roi, qui s'étoit flatté de retenir la magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jeté sur les deux époux. Il dissimula cependant ce qu'il en pensoit, craignant que de si tristes conjectures n'achevassent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzaï, tout rempli de son amour, partageoit peu les inquiétudes de son pere. Il regardoit sans cesse sa chere Néadarné, avec ces transports pressants que donne l'impatience d'être heureux. La princesse, dans un modeste silence, l'écoutoit avec distraction,

& paroissoit s'occuper de choses importantes. Mais, Princesse, lui demanda-t-il enfin, quelles sont les idées qui vous rendent si rêveuse ? Je ne sais, reprit-elle, si je devrois vous les dire. Seroit-il vrai, répliqua-t-il, que, comme je le crains, vous ne vous fussiez donnée à moi qu'avec répugnance ? A ! s'écria-t-il, en lui baisant tendrement la main, rassurez-moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours. Hélas ! quand vous cessez de m'en assurer, je cesse de le croire. Découvrez-moi du moins ce qu'à présent vous pensez. Il seroit, reprit-elle, difficile de vous en instruire. Je desire, ajouta-t-elle en rougissant, plus que je ne pense. Ma pudeur inquiete de vos mouvements veut se révolter contre eux, & pour finir ce combat, je voudrois que les dieux accourcissent cette journée. Vous parlez, & j'admire. Je vous regarde, & je soupire. Vous me touchez, & mon cœur se trouble. Ce baiser que vous venez d'imprimer sur ma main, a pénétré jusqu'à mon ame. Quand la violence de vos desirs vous fait approcher votre bouche de la mienne, mon cœur tout entier y vole, un doux frémissement s'empare de mes sens, & les confond. Ah ! Prince ; ah ! seul délice de ma vie, s'il est de plus grandes voluptés, comment les soutient-on sans mourir ? S'il en est ! Reine de mon ame ! s'écria-t-il, ne le devinez-vous pas à vos desirs ? ne le trouvez-vous pas dans les miens ? Il est difficile de savoir comment cette

conversation auroit fini, si l'on n'étoit venu avertir que le festin étoit prêt. Tanzaï, qui auroit mieux aimé entendre sonner minuit que le dîner, s'y rendit cependant avec quelque sorte d'espérance de convertir le grand-prêtre. Il devoit se trouver au repas, & quoique dans les conjectures présentes il se crût mal à la cour, il pensa, en habile politique, qu'il lui convenoit de dissimuler ses ressentiments. Le prince qui avoit résolu de le gagner par la douceur, s'il étoit possible, le rencontrant dans le salon, lui demanda amicalement, si par son opiniâtreté il vouloit causer le malheur de sa vie. Prince, lui répondit Saugrénutio, je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : outre l'indécence dont cela seroit, le manche de cette écumoire est d'une grosseur qui ne me permettra jamais d'obéir. Voilà donc, repartit le prince, voilà les effets de ce zele que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi! Sujet perfide!... Point d'injures, repartit le prêtre, il n'en sera ni plus ni moins. Mon respect pour vous est profond, mon attachement sincere, mes intentions pures ; mais je n'ai pas juré d'être la victime des unes ni des autres ; & quand j'ai promis d'obéir, il ne s'agissoit point d'écumoire. Vous obéirez pourtant, traître que vous êtes! s'écria Tanzaï, enflammé de colere. Vous obéirez, ajouta-t-il, en le saisissant par le bras. Corbieu! Monseigneur, je n'en ferai rien, s'écria Saugrénutio, & la violence sera ici aussi inutile que la priere.

Malgré les efforts de Saugrénutio, le prince qui étoit vigoureux, lui avoit déjà porté ce manche fatal près de la boubhe, lorsque le roi accourant au bruit, remontra à son fils que la fée lui avoit défendu d'user de violence, & que celle qu'il faisoit au grand-prêtre le rendroit odieux, sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en pri à Saugrénutio, que le roi fût venu ; le prince le laissa, & lui jura de n'y plus penser. Saugrénutio rassuré se mit à table, bénit les plats, & la joie commença à naître dans tous les cœurs. Tanzaï, qui n'avoit point perdu son dessein de vue, sûr de l'exécuter si Saugrénutio vouloit boire au point, ainsi qu'il lui arrivoit souvent, de s'endormir à table, avoit soin de lui faire verser plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pu prendre. Cette précaution lui fut inutile. Saugrénutio mangea, chanta, but, parla, & ne s'enivra pas. Le festin finit enfin ; le reste du jour s'écoula dans les plaisirs dont les noces des princes sont accompagnées. Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzaï ! combien de fois ne souhaita-t-il pas qu'ils finissent ! Que la comédie, quoiqu'elle fût de lui, lui parut longue ! Que ce fut avec regret qu'il se vit contraint d'assister au souper ! Néadarné, qu'il regardoit sans cesse, partageoit son impatience. Le roi, étourdiment, proposa à son fils d'aller au bal : mais Tanzaï, que tout chagrinoit, prit la princesse par la main, donna le bon soir à Céphaès, & se retira dans son appartement.



L'ÉCUMOIRE, OU TANZAÏ ET NÉADARNÉ, HISTOIRE JAPONOISE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE IX.

Nuit des noces.

SINGE lumineux ! pere de la nature ! œil vivifiant du monde ! soleil ! retarde un peu ton retour, & que, s'il se peut encore, tes rayons di ins éclairent les plaisirs de notre prince ! Après cette exclamation de l'auteur Chéchianien, que j'ai peut-être copiée mal-

à propos, il répete, ainsi que le lecteur l'a pu voir dans le précédent chapitre, que le prince emmena Néadarné. Il la déshabilla, à ce que dit l'histoire, plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin. La princesse, interdite & confuse, n'osoit presque le regarder. Les transports de Tanzaï l'étonnoient. Quelquefois elle vouloit les contraindre; mais le devoir s'opposoit à sa résistance; & l'amour plus fort, & plus doux encore, aidoit à sa facilité, & nuisoit à sa pudeur. Tanzaï parvint enfin à la mettre sur la couche nuptiale. Bientôt il vola auprès d'elle, il dévora des yeux toutes les beautés que l'hymen lui soumettoit. Ce qu'il voyoit, il le baisoit; ce qu'il avoit baisé, il le revoyoit encore, ses mains inquietes s'égaroient partout. Néadarné sentit bientôt succéder à sa pudeur un sentiment inconnu qui remplit toute son ame: elle soupira, & cédant à la douce émotion que Tanzaï faisoit naître, le baiser le plus tendre déclara enfin ses transports. Déjà les paroles les plus flatteuses voloient, le bruit des soupirs se répétoit dans la chambre; déjà Tanzaï se croyoit au comble de ses voeux, lorsqu'avec les mêmes desirs il ne se sentit plus la même puissance. En vain, étonné d'un accident si peu prévu, il serra la princesse dans ses bras; en vain, dans les plus tendres caresses, il chercha un remede à son malheur; tout irritoit son ardeur, mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la princesse. Surpris & con-

fus de l'état où il se trouvoit, il se retira d'auprès de Néadarné, comptant que cet anéantissement se dissiperoit, & qu'elle aideroit elle-même à le détruire.

Mais quel fut son étonnement, quand implorant le secours d'une main si chere, il vit que ce seroit inutilement qu'il voudroit l'employer! Il ne s'offroit plus à ses yeux d'objet sur qui pussent tomber les bontés de sa princesse. Il connut enfin la conséquence de sa perte, & moins elle étoit ordinaire, plus il la jugea irréparable. O singe! ô juste singe! s'écria-t-il; ô ma Princesse! ô jour exécrable! ô abominable prêtre! Quel est donc ce désespoir, dit la princesse? qui le cause? n'y puis-je prendre part? Ah! dit Tanzaï, mon malheur ne vous regarde que trop; je serois trop heureux qu'il n'intéressât que moi. C'est trop long-temps me le cacher, reprit-elle. Voyez donc, dit le prince, & jugez vous-même, si mes plaintes ne sont pas fondées sur le plus inoui & le plus cruel des accidents. La princesse alors le considérant avec attention, ne laissa point, quoiqu'elle ne sût pas, à ce qu'elle disoit, en quel état il devoit être, d'être fort surprise de celui où elle le voyoit. Oh, mon Prince! dit-elle en l'embrassant tendrement. Epargnez-moi, lui dit-il, des caresses qui redoublent mon infortune, ou plutôt, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras, venez; vous seule pouvez me rendre ma premiere forme. Ah! si je ne la retrouve pas avec vous, je suis perdu.

à jamais! En achevant ces paroles, il la remit sur la couche nuptiale, & sentant subsister ses desirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit, dans cette agitation, des appas qui le faisoient soupirer de rage. Enfin, outré de fureur & de lassitude, il prit le parti de se recoucher auprès d'elle, autant embarrassé de ce qu'il seroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.



CHAPITRE X.

Suite de la nuit des noces. Tour que joue l'écumoire à Tanzaï.

Enfin, dit Néadarné au prince, ne me découvrirez-vous jamais la cause de tout ce que je vois? ne me direz-vous pas quel est ce changement de forme qui vous coûte tant de regrets? Au nom de vous-même, cher Prince, contentez ma curiosité. Je vais vous satisfaire, dit Tanzaï. Sans le vouloir, vous ajoutez à mes malheurs, & le désespoir de les essuyer avec vous, me les rend encore moins supportables; vous que j'adore; vous, l'objet de mes plus tendres vœux; vous enfin, dont les attraits devoient me répondre

d'un ſort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais, lui dit Néadarné, ce malheur n'eſt-il arrivé qu'à vous ? Il eſt arrivé, reprit-il, qu'en pareille occaſion d'autres que moi ont éprouvé une langueur qui détruiſoit leurs plaiſirs : mais cet anéantiſſement, cauſé d'ordinaire par trop d'amour, ne dure pas, il eſt du moins ſuſceptible de ſecours, il ſe répare par l'amour même ; & votre compaſſion ne peut rien ici ; votre tendreſſe, la mienne, tout m'eſt inutile. Apprenez quelle eſt mon infortune.

Alors il lui raconta briévement les menaces de Barbacela, le don de l'écumoire, l'uſage qu'il en devoit faire, & la fureur où il étoit contre Saugrénutio, qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit.

Jamais, ajouta-t-il, je ne me ſerois douté qu'une journée auſſi glorieuſe pour moi fût le commencement de mes malheurs, & ſe terminât d'une façon ſi cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, eſt le plus honteux pour moi depuis que je reſpire. Sans me vanter, (peut-être ſe vantoit-il,) je ſuis de tous les hommes, celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doué d'une façon ſi ſurprenante, que ce qui m'étonne le plus, eſt que ce préſent, devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait diſparu ſans que j'en aie rien ſenti............................

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent. Eh quoi ! lui dit Néadarné en l'embrassant, pensez-vous que cet accident diminue l'amour que j'ai pour vous ? Non prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le ciel. Vos desirs satisfaits, vous m'auriez peut-être moins aimée ; sans doute, c'est un moyen qu'il m'offre pour vous conserver toujours. Il m'auroit été plus doux de satisfaire votre passion : mais l'aurois-je pu sans risquer de la voir s'éteindre ? & quoi de plus flatteur pour moi que de vous voir aimer toujours ? Est-il pour des cœurs délicats une plus grande satisfaction ? Que sont, sans l'amour, ces plaisirs que vous regrettez tant ? Non, cher Prince, il n'en est pas qui vaille celui que je prends à vous dire que je vous aime. D'ailleurs, qu'avons-nous perdu ? ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver, que j'éprouve même encore auprès de vous, ne dépendent point de ce que vous n'avez plus. N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser ? vous-même, ne me rendez-vous pas mes caresses ? Ne vous exagerez-vous pas votre perte ? Ah, Néadarné ! s'écria douloureusement le prince, que vous tiendriez un langage bien différent, si vous connoissiez de réputation seulement, ce dont je déplore la perte ! Soit, reprit-elle, je veux que vous soyez justement affligé, je veux tout y perdre ; mais notre union n'en sera pas altérée.

Je le crois, répondit-il : mais pensez-vous

qu'elle eût perdu de sa vivacité, si je fusse resté ce que j'étois ? Prince, lui dit-elle encore, au milieu de cet embarras, les dieux m'inspirent une pensée salutaire. La fée, en vous donnant l'écumoire, a sans doute eu ses raisons : un présent de cette nature seroit trop ridicule, si elle ne lui avoit pas attaché une vertu particuliere. Ce qui vous arrive, est l'effet de la colere de l'infernale Concombre. Je suis sûre que l'écumoire, convenablement appliquée, détruiroit l'enchantement.

Puissent les dieux, s'écria Tanzaï, vous payer de ce conseil ! que vous êtes heureuse d'avoir dans une si grande calamité l'esprit aussi présent ! Il courut alors avec empressement détacher l'écumoire, & se frottant de toute sa force, il demanda à la princesse, si rien ne s'offroit à ses regards. Dans l'instant qu'elle lui répondoit non, le prince voulant continuer le frottement, trouva l'écumoire immobile ; elle s'étoit incrustée dans sa peau, & nuls efforts ne purent l'en arracher. De sorte qu'après des douleurs excessives, il fut contraint de la laisser, fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit, supposé qu'elle lui restât. Le jour vint enfin. Néadarné, accablée de fatigue, se laissa aller au sommeil, en exhortant le prince à en faire autant. Ses aventures l'occupoient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil, & il employa le reste de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus, étoit la façon dont il pourroit porter cette écumoire sans

devenir la risée de toute la cour. Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment, mais toutes ses forces réunies ne purent jamais la faire pancher. Si à force il l'approchoit de lui, elle lui couvroit entiérement le visage ; ce qui lui étoit d'une incommodité insupportable. En se perdant dans ces désagréables idées, il s'endormit. La douleur & l'accablement lui procurerent un sommeil si long, que Néadarné éveillée avant lui, eut tout le temps de contempler le funeste présent de Barbacela. Tanzaï, après avoir essayé différentes postures, s'étoit enfin couché sur le dos, & peu s'en falloit que dans cette situation l'écumoire ne touchât à l'impériale. Elle étoit abymée dans les idées que cette vue lui donnoit, & doutoit en elle-même si ce que le prince avoit perdu, valoit, quoiqu'il en dît, ce qu'il venoit d'acquérir.





CHAPITRE XI.

Evénements peu intéressants. Conseil rassemblé ; à quoi il sert.

IL y avoit déjà long-temps que le prince dormoit, lorsque le roi, inquiet du succès de cette nuit, entra dans l'appartement, suivi de son capitaine des gardes, & de la plus grande partie de la cour. Il se mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le prince, & s'applaudissant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il badina assez fortement sur la nuit qu'avoit dû passer la princesse. Les courtisans stupéfaits de l'énormité de la chose, firent entr'eux des plaisanteries plus convenables sur ce que devoit être Néadarné après une paraille épreuve. Tous enfin ne pouvoient concevoir comment le prince avoit pu cacher si long-temps la majesté de ce qu'ils voyoient. Le roi, revenu de sa premiere joie, ne trouvant pas naturel que son fils fût dans cette situation, alloit l'éveiller pour s'instruire plus à fond de la chose, lorsque Néadarné dérangea le pavillon, & fit voir, au grand étonnement de tout le monde, l'écumoire jusqu'à sa racine. Singe cruel ! que vois-je ! s'écria Céphaès. Le prince, réveillé à cette exclamation, fut désespéré d'avoir toute la

cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la terre : mais, se servant habilement de son esprit dans une si fâcheuse occasion, il dit à son pere que depuis une heure, Néadarné badinant avec lui sur l'écumoire, l'avoit défié de la faire tenir dans l'équilibre où on la voyoit ; & que sur le champ il l'avoit convaincue que la chose étoit possible ; & que s'étant après laissé aller au sommeil, l'équilibre, sans qu'il sût comment, avoit subsisté. Les courtisans firent semblant de donner dans cette raison, tout impertinente qu'elle étoit, & chacun se retira pour laisser à la princesse le temps de sortir du lit. Le prince seul avec son pere, lui découvrit tous les maux qu'il avoit soufferts, & finit par la peine où il étoit de porter l'écumoire sans que personne s'en apperçût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, proposa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres, & convint enfin que le cas étoit embarrassant. Tanzaï pensa que l'écumoire pouvoit se limer : mais ni lime, ni tout ce qu'on put employer, ne l'entama. Le roi ne sachant plus qu'imaginer, dit qu'il alloit au conseil, & laissa les deux époux ensemble. Le conseil assemblé, le roi lui exposa ce qui étoit arrivé au prince. Cette nouvelle ne surprit personne. L'équilibre n'avoit pas aussi bien pris, que le prince l'avoit cru ; & le peuple, pour le coup, avoit réduit la chose au simple : non qu'il sût absolument ce dont il étoit question, mais un bruit sourd couroit

dans la ville. On disoit que le prince avoit une écumoire attachée où Néadarné avoit dû croire trouver moins, & mieux. D'autres, mais on ne se le disoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en écumoire, qu'on l'avoit vu se promener sur la terrasse de son appartement, & qu'un officier du palais lui avoit long-temps parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que fût cette rumeur, elle avoit cependant pris force dans l'esprit du peuple, qui, sot pour le moins autant que crédule, n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui est le moins vraisemblable. Le conseil, après avoir instruit le roi de tous ces bruits, donna ses idées sur l'accident de Tanzaï. L'un dit qu'il falloit inventer un habillement qui cachât cette difformité; l'autre, qu'il falloit plier l'écumoire; un troisieme dit qu'il falloit même la limer; & l'avis de Saugrénutio fut, qu'il falloit consulter le singe, eh morbleu! s'écria alors le roi, je savois tout cela par cœur; tâchez de me dire quelque chose que je n'aie point pensé. La prévoyance de votre majesté est si grande que... maugrebleu du conseil, dit le roi en colere, je n'en ai vu de ma vie un si butor! Mais que faire dans cette extrêmité? Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. La colere du roi étoit montée au plus haut point, lorsqu'un des conseillers, jadis habile chirurgien, dit qu'il enléveroit l'écumoire à la pointe du ciseau

Qu'en faisant d'abord une incision autour, & creusant après par delà le *scrotum*, il étoit sûr de son affaire. Que le prince, à la vérité, pourroit n'en pas revenir; mais que cela seroit toujours une parfaitement belle opération. La premiere idée du roi fut d'envoyer au supplice cet impertinent, & il alloit prendre là dessus l'avis du conseil, qui l'auroit fait pendre par complaisance, lorsque Saugrénutio insistant fortement sur le singe, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le prince en état, que de le faire expliquer sur sa destinée. Le conseil ne sachant que dire, opina comme lui, & se sépara. Le roi retourna auprès de son fils, & Saugrénutio alla au temple préparer son singe à rendre l'oracle.



CHAPITRE XII.

Oracle du singe. Départ du prince.

Les malheurs du prince vengeoient trop bien Saugrénutio, pour qu'il y prît une part bien sincere. Maître de dicter les oracles que le singe rendoit, ou de les interpréter du moins à sa fantaisie, il résolut de se servir de l'occasion qui lui étoit offerte. Cette résolution n'étoit rien moins que charitable; mais Saugrénutio étoit offensé à la face de

tout un peuple, on lui avoit fait un affront cruel; & pour en tirer vengeance avec moins de remords, il avoit mis le singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui poursuivoit le prince, c'étoit la divinité même qui devoit s'armer: cette divinité, qui tranquille, & respectée dans son temple, s'inquiétoit peu dans le fond des chagrins qu'on faisoit essuyer à son prêtre. Saugrénutio étoit déjà entré dans le sanctuaire, fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'oracle, lorsque la fée Concombre lui apparut. Je partage, lui dit-elle, ton ressentiment: nous avons tous deux la même injure à venger. Sors d'inquiétude, je dicterai moi-même l'oracle. Sois sûr de ma protection, je te vengerai, te dis-je. Saugrénutio, tout dévot qu'il étoit, remercia affectueusement Concombre, & il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur, lorsque le roi entra. Il se mit alors à encenser le singe, & quand il lui demanda tout haut ce que le prince devoit faire, Concombre, invisible à tous les yeux, prononça très-intelligiblement, par l'organe du singe, ces paroles:

Qu'il aille: qu'il parcoure:
Qu'il couche: qu'il revienne.

Le roi fit de vains efforts pour dévoiler cette énigme, & moins instruit qu'auparavant, courut la porter au prince, qui toujours occupé de son désenchantement, fatiguoit

en vain Néadarné. Que veut dire cet oracle ? dit Tanzaï, après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop, s'écria la tendre Néadarné : plût aux dieux cruels qu'il fût aussi obscur pour moi, que pour vous ! Et de quoi vous alarmez-vous, Princesse ? reprit Tanzaï. D'abord, dit-elle, l'oracle veut que vous me quittiez, & ce n'est pas le seul malheur que ma tendresse me fasse craindre. Vous devez coucher en chemin..... Ah ! dans l'état où je suis, s'écria le Prince, devez-vous avoir cette inquiétude ? Vous pleurez, lorsque le destin m'offre un moyen de terminer nos malheurs ; vous craignez que je ne vous manque de foi ? pensez-vous, quand on me destineroit la déesse même de la beauté, que je puisse vous oublier ; que ce fût l'amour qui me conduisît dans ses bras ; que votre image ne m'y fût pas toujours présente ; que sans cette charmante idée je puisse venir à bout de ma guérison ? Néadarné pleuroit, & ne répondoit rien. Le Prince, quoique touché de ses pleurs, donna ses ordres pour son départ ; & après les plus tendres embrassements, des assurances d'une fidélité entiere & du retour le plus prompt, il sortit du palais seul & à cheval, non sans avoir été fort embarrassé de son écumoire, qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de son coursier. Il pria encore son pere, avant de partir, de faire assembler les états & les sacrificateurs, pour condamner Saugrénutio à l'écumoire, en cas qu'il en fût débarrassé.

CHAPITRE XIII.

Aventure miraculeuse de la fée au Chauderon.

LE prince avoit déjà parcouru trois ou quatre royaumes, fort inquiet du temps & du lieu où se termineroit sa course, lorsque passant dans une forêt fort sombre, il vit une bonne femme occupée à faire bouillir dans un chauderon, des herbes qui jetoient une écume extrêment épaisse, & qui l'incommodoit d'autant plus, qu'elle n'avoit rien pour la chasser. Le prince fut touché de la peine qu'elle se donnoit : vous me paroissez, lui dit-il, vous fatiguer beaucoup. Seigneur, répondit-elle, je ne suis embarrassée que parce que je n'ai point d'écumoire. Nous ne nous ressemblons pas dans nos peines, reprit-il; car si je suis embarrassé, c'est parce que j'en ai une. Ah! généreux inconnu! s'écria la vieille, voudriez-vous me la livrer? il n'y a rien que je n'en donnasse. Je ne serois pas fâché, repartit le prince, de vous rendre ce service; mais elle me tient de façon, que je doute que je pusse m'en défaire. Cependant je puis écumer cette chaudiere, puisqu'il vous importe si fort qu'elle le soit. Il descendit alors de son cheval, après avoir prié la bonne femme de s'écarter, soit qu'il

ne voulût pas lui montrer où tenoit l'écumoire, soit qu'il fût naturellement modeste.

La vieille s'écarta donc, & le prince se mit à écumer de toutes ses forces, en conduisant l'instrument avec ses mains. Mais à peine l'eût-il fait une minute, que l'écumoire se détacha. Tanzaï, à cette vue, poussa un cri de surprise & de joie; & la vieille s'étant rapprochée, il alloit lui conter son histoire, lorsque l'interrompant: Prince, lui dit-elle, je vous connois; je savois que vous deviez passer en ces lieux, & que nous nous y rendrions un service réciproque. Je suis une fée, & pour donner à ces herbes la vertu qui leur est nécessaire, j'avois besoin de l'écumoire enchantée dont Barbaçela vous a fait présent. Je ne vous ai pas été inutile: j'espere vous aider encore; vous allez dans l'isle des cousins.... Vous me tirez d'une grande peine; je vous avouerai que je marchois sans savoir où j'allois. Et comment arriverai-je dans cette isle? Il m'est défendu de vous en instruire, reprit-elle. Autre embarras! répondit-il; pensez-vous que je fisse mal de m'en retourner? Franchement, tout ceci commence à m'ennuyer. Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire?.... L'oracle du singe ne vous en instruit-il pas assez? Vous allez en bonne fortune. En bonne fortune dans l'isle des cousins! s'écria-t-il; & dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la beauté qui y habite? Sans vous en inquiéter plus, songez, dit-elle en riant,

à

à ne pas manquer de courage. Vous me donnez, répondit-il, mauvaise opinion de ma conquête, & toute femme avec qui l'on a besoin de courage, n'est pas celle qui l'excite le plus. Mais quels sont donc ces importans services que vous me rendez ? Vous m'avez, à la vérité, débarrassé de mon écumoire, mais je n'en suis pas pour cela plus avancé : que voulez-vous qu'on fasse de moi dans l'état où je suis ? Pour peu que vous prissiez intérêt à la dame qui me fait voyager depuis si long-temps, vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'est impossible, repartit la fée ; la dame qui vous aime, a seule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque. Cependant, comme la timidité pourroit nuire à votre guérison, & qu'il est impotant qu'elle n'ait rien à vous reprocher, je vais vous donner un flacon de cette eau : vous verrez que c'est avec raison que nous l'appellons l'eau de santé. Avant de vous mettre au lit, la nuit de votre désenchantement, ne manquez pas de boire tout ce que je vais vous en donner. En ce cas, reprit le prince, vous pourriez étendre plus loin votre générosité : ce n'est pas que je croie avoir ordinairement grand besoin de cette eau de santé, mais en cas que cela arrivât, je ne serois pas fâché d'en avoir une plus ample provision. Je vous entends, & vous exauce, reprit la fée : à votre retour à Chéchian, vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu,

le premier cousin scellé & bridé qui s'offrira à vos regards, vous conduira où vous devez aller.

Alors elle disparut, & le prince, après avoir serré son flacon, & rattaché son écumoire, remonta sur son coursier, moins occupé de sa guérison prochaine, que de la façon dont elle lui seroit procurée.



CHAPITRE XIV.

Arrivée du prince dans l'isle des Cousins.

A PEINE Tanzaï avoit-il fait quelques lieues, qu'il rencontra le cousin qui devoit le voiturer. Il étoit trois fois gros comme son cheval, il pensa mourir de peur à l'aspect de cette énorme bête; cependant il se remit, & descendant promptement, il s'abandonna avec toute l'intrépidité d'un héros à la bonne-foi de l'animal, qui ne le sentit pas plutôt sur lui, qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint, que le prince n'étoit pas encore au bout de son voyage. Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas, lorsque le cousin s'abattit dans une isle, où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir sourd. Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'isle des cousins, & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant, il se laissa mener par son conducteur jusqu'à un palais superbe.

Beaucoup de cousins richement vêtus vinrent le recevoir à la porte, beaucoup d'autres jouoient de toutes sortes d'instrumens. On sait que les cousins ont naturellement la voix harmonieuse: ceux d'entr'eux qui savoient la musique, se mirent à chanter les louanges du prince, & formerent le plus singulier concert qu'on puisse jamais entendre. Tanzaï, déjà rassuré par cette obligeante réception, fut conduit dans des appartemens superbes, où des chouettes, mises très-galamment, vinrent lui faire la révérence. Une d'elles, après les premieres cérémonies, lui demanda, avec une voix touchante, s'il ne vouloit pas entrer au bain? Etourdi de la nouveauté de l'aventure, il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les chouettes s'avancerent alors pour le déshabiller. Mesdames, leur dit-il, il me paroît peu séant que vous vouliez vous donner ce soin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre sans doute, reprit la camériere, mais nous savons que vous ne pouvez pas alarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles, & n'ayant rien de bon à y répondre, se mit au bain, se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut-être apporté s'il eût eu de quoi en prendre. Voilà, Seigneur, lui dit la railleuse chouette, une bien louable modestie; mais elle ne me surprend pas de vous: de tous les hommes, vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi, dit Tanzaï en colere,

cette rareté que vous vantez tant, cesseroit moins pour vous que pour qui que ce pût être. Prince, répliqua-t-elle, cette réponse est peu polie. Eh! corbieu! dit-il, depuis deux heures vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez, n'ajoutez rien à ma mauvaise humeur, je ne suis point accoutumé à respecter des hiboux. La chouette enfin craignant d'aigrir trop le prince, se tut, & Tanzaï sortit du bain, parfumé comme un homme que l'on réserve aux plus douces aventures. A présent, dit-il à la chouette, contentez, de grace, ma curiosité. A qui dois-je ici des soins? A qui appartient ce palais? Que veulent dire ces singularités? Des chouettes parlantes, des cousins armés, que me veut-on? Qui êtes-vous? Pourquoi vous-même êtes-vous si extraordinairement parée? Suis-je, répondit l'oiseau, la premiere chouette que vous ayez vue avec des ajustements? Mais sans vous inquiéter de tout ceci, formez-vous les plus douces idées, & par une réception aussi brillante, jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agréments de celle qui vous aime, vont de pair avec sa puissance. Imaginez ce que les cieux ont formé de plus beau, & vous serez loin encore des appas qu'on veut bien vous soumettre. Je ne vous dis rien de plus, vous jugerez du reste par vos yeux. La beauté qui vous est destinée, paroîtra cette nuit à vos regards; elle seule peut vous remettre dans un état qui vous étoit bien cher appa-

remment, puiſque vous ſupportez avec tant d'impatience qu'on badine avec vous ſur ſa perte.

Tanzaï, à qui les diſcours de la fée au chauderon n'avoient pas promis un bonheur ſi parfait, ſentit ſes inquiétudes s'adoucir par les plaiſirs que lui annonçoit la chouette; il crut enfin qu'une divinité brillante lui accordoit l'honneur de ſa couche; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une déeſſe s'abaiſſoit moins en deſcendant juſqu'à un prince, que quantité de femmes titrées à qui l'amour & l'extravagance font faire tous les jours des pas plus choquants. Cette nuit qu'il alloit paſſer lui paroiſſoit ſi charmante, qu'il en oublioit preſque celle où la tendre Néadarné, lui prodiguant tous ſes charmes, l'avoit trouvé ſi incapable d'en profiter. Il ſe flattoit même que ſa princeſſe, qui étoit ce que les dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient ſe trouver en proie à ſes deſirs: ſon amour pour elle en diminua, & s'il ſe ſentit quelques tranſports, ils furent tous pour la déeſſe. Aveuglement ordinaire des amants! qui ſacrifient ſouvent à l'idée qu'ils ſe forment d'une conquête nouvelle, la maîtreſſe dont ils connoiſſent le plus le cœur & les charmes.

La chouette voyant rêver Tanzaï: Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une aventure auſſi flatteuſe vous fait naître: mais prenez un air plus gai, votre maîtreſſe hait mortuellement les gens taci-

turnes, & je sais plus de mille amants qui, par ce défaut, ont perdu ses bonnes graces. Mille amants! s'écria Tanzaï, c'est une façon de parler. Non assurément, reprit la chouette, je n'exagere pas; deux mille vous ont précédé, deux mille & plus vous suivront; & ce grand nombre d'adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la déesse. Et sa bonté, ajouta-t-il. A ce que je vois, reprit la chouette, vous aimez les conquêtes neuves; je vous conseille cependant de n'être pas si délicat dans le monde, vous courriez risque d'y demeurer oisif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner, & du soin qu'on prend pour quelqu'un qui, puisqu'il faut parler franchement, pourroit bien ne le pas justifier.... Je vous ai déjà dit, Mademoiselle, que votre air d'aigreur, & vos mauvaises plaisanteries me déplaisoient; finissez, ou je vous quitte.

Il y a apparence que la chouette, qui faisoit la précieuse & le bel-esprit, ne s'en seroit pas tenue-là, si le cousin, maître d'hôtel, ne fût venu annoncer qu'on avoit servi. Le prince se mit seul à table; on imaginera facilement le goût & la magnificence du repas: l'amour l'avoit ordonné. Tanzaï, qui n'avoit jamais appliqué sa morale à corriger sa gourmandise, mangea beaucoup, causa de temps en temps avec la chouette, quoique dans le fond elle lui déplût. Le festin finit enfin, & le prince le termina par

son état de santé. La chouette se mit à rire désagréablement. Prince, lui dit-elle, vous avez besoin de précaution, & cette liqueur est sans doute un préservatif contre vos accidents ordinaires. Quoi qu'il en soit, reprit-il, & quelle que fût sa vertu, elle échoueroit sans doute contre une physionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle, reprit la chouette, mais vous aurez peut-être en votre vie des occasions où vous souhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vue, répondit Tanzaï, ou vous avez un ridicule amour-propre.



CHAPITRE XV.

Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.

On vint en cet instant dire au prince que sa déité seroit bientôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle; la curiosité, un sentiment encore plus vif, le troublerent, & il se laissa déshabiller par les chouettes, sans proférer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre, elles le conduisirent dans un appartement superbe, où les parfums qui brûloient dans des cassolettes d'or, embaumoient l'air, & faisoient respirer les odeurs les plus voluptueuses. Plein d'inquiétude & de desirs, après avoir

traversé cinq ou six grandes pieces, il parvint enfin dans la chambre où la déesse étoit couchée. Un lit brodé des pierres les plus précieuses, soutenu par des colonnes de rubis, renfermoit cet objet miraculeux. Le Prince, quoiqu'ébloui, & arrêté d'abord par un spectacle si brillant, ne laissa pas de chercher des yeux ce chef-d'œuvre si vanté. Il voyoit de loin quelque chose qui se remuoit dans le lit; mais c'étoit une figure si informe, qu'il ne douta pas que ce qu'il voyoit ne fût la guenon de la divinité. Il approcha, & la chouette se retira, après lui avoir donné le bon soir. Tanzaï consumé de desirs, mais retenu par sa timidité, restoit à la place où la chouette l'avoit laissé. Venez, Prince, lui dit-on, & ne perdez aucun de ces moments précieux que l'amour vous donne. Il obéit, & se jeta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut, on se retourna; & sa surprise ne fut pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans, les dentelles, il reconnut la fée Concombre. C'étoit elle en effet qui, pour le recevoir décemment, avoit orné ses oreilles de chouette des plus belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond marronné, garni par-tout de fleurs & d'aigrettes; & quoiqu'elle fût coëffée en arriere, elle avoit mis par dessus cette parure, pour se donner un air plus touchant, une petite coëffe blanche mouchetée de couleur de rose, avec un désespoir de même couleur, galamment noué

ſous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule, étoit une ſorte de viſage où l'on diſtinguoit des yeux éraillés, rouges & éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme, & couvert de verrues, alloit ſe perdre tendrement dans une bouche lâche & enfoncée, qui laiſſoit pendre des levres violettes, & préſentoit aux yeux une mâchoire dégarnie qui, par laps de temps, avoit même perdu ſon coloris naturel. Ses joues pendantes repoſoient mollement ſur ſon oreiller. Une quantité innombrable de mouches & d'aſſaſſins de différentes eſpeces, couvroit une peau noire & tachetée, dont les rides & la lividité perçoient au travers de la pommade huileuſe qui les déguiſoit. Un eſclavage de diamants & de perles, à gros glands, lui deſcendoit ſur la gorge. Ses tetons, aſſez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi, ſortoient d'un corſet garni de dentelles friſées, & qui étoit noué en trois endroits avec de la nompareille couleur de roſe.

Tanzaï interdit à cet aſpect auroit fui, ſi la frayeur qu'elle lui inſpiroit, lui en avoit laiſſé la force. Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur inſupportable, qui, malgré les parfums dont la fée s'étoit fait oindre, rempliſſoit toute la chambre. Ciel! diſoit-il en lui-même, voilà donc l'objet qu'on me deſtine? ô Néadarné! c'eſt donc ce que la nature a formé de plus hideux qui vous a balancée, que dis-je? qui vous a anéantie

dans mon cœur ! Juſte ſinge, quelle bonne fortune ! Si le Prince avoit voyagé, il auroit ſu que celles dont nos petits-maîtres ſont ſi fiers, reſſemblent ſouvent à la ſienne.

Il n'étoit revenu ni de ſon dégoût, ni de ſa terreur, lorſqu'une voix rauque & caſſée, ſortant de cet effroyable ſquelette, lui adreſſa ces douces paroles. Vous voyez, Prince, ce que je fais pour vous, & quel eſt l'excès de ma bonté. Vous n'auriez pas dû croire, après l'affront ſanglant que vous m'avez fait, après la vengeance dont il a été ſuivi, que mes reſſentiments ſe terminaſſent à vous admettre dans mon lit. La même main qui a cauſé vos larmes, ſe préſente pour les eſſuyer. Vous vous ſeriez expoſé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez, & c'eſt dans le ſein des plaiſirs que vous allez reprendre votre premiere forme. Je ne ſais ſi trop d'amour-propre m'abuſe, & m'exagere votre bonheur ; ſi les tranſports de tous les mortels qui m'ont vue, ne me font pas trop préſumer de mes charmes ; mais je dois croire qu'il n'y a pas de prince au monde qui ne ſouhaitât, qui ne voulût même payer de ſa vie, le ſort que je vais vous faire. Je ne vous preſſe point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience ; j'y découvre avec la joie la plus ſenſible, que vous ne pouvez plus ſupporter la violence de vos deſirs. Abandonnez-vous-y, cher Prince ; les miens vous répondront de votre félicité. Venez, dan-

pudeur ne peut soutenir plus long-temps ce spectacle ; hâtez-vous de la confondre. Ah! dans des moments si doux, l'empire de la vertu devroit-il encore se faire sentir ? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer.

Tanzaï demeuré immobile, n'entendit pas la moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, & il seroit sans doute resté abîmé dans cette léthargie, s'il ne se fût senti sur la main une griffe crochue que la fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler : mais considérant que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver, seroit d'être pour toujours dans l'état où il étoit, il abandonna cette idée, quelque séduisante qu'elle fût. Il ne savoit enfin à quoi se déterminer, lorsque la fée lui enfonçant tendrement ses ongles dans la peau : quoi, Prince, lui dit-elle, vous êtes interdit ? Je pardonne à l'amour l'anéantissement où je vous vois, mais il auroit déjà dû céder, à l'impétuosité de vos feux, & à ma tendresse. C'est donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajouta-t-elle ; & si les charmes que je t'ai laissé voir, ne sont pas assez puissants pour te rendre à toi-même, essayons si ce qui m'en reste, peut te rappeller à la vie. Alors, jetant avec fureur le peu de drap qui recéloit ses beautés encore non apperçues, & roulant les yeux avec violence. Vois, barbare, dit-elle en soupirant, vois tout ce que

mon amour t'abandonne. Miséricorde! s'écria le Prince; ah, grands dieux! où suis-je? Sortant alors brusquement du lit, il se débarrassa des griffes qui le retenoient, & cherchoit à sortir, lorsque ce que le lecteur verra dans le chapitre qui suit, l'arrêta.

CHAPITRE XVI.

Illusion. Bonheur du prince évanoui. A quel prix on le lui rend.

Tanzaï, transporté de rage, alloit sortir de l'appartement, lorsqu'une voix douce, & qu'il crut reconnoître, l'appella. Ciel! quelle fut sa surprise, lorsqu'en se retournant du côté du lit, il vit Néadarné plus charmante que jamais! O ma princesse! s'écria-t-il en courant vers elle. Arrête, ingrat, lui dit Néadarné, homme sans courage! tu ne mérites plus mes bontés. Tu savois que notre bonheur dépendoit de cette épreuve, & tu n'as pas eu la force de la supporter. Ces apparences difformes me cachoient; c'est moi qui, par la protection de Barbacela, sous la forme d'une fée, t'ai débarrassé de ta fatale écumoire; c'est moi encore qui, pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offriroit à tes yeux, t'ai fait prendre de l'eau de santé. Malheureux! ajouta-t-elle,

en versant quelques larmes, tu as trahi mes soins & mes bontés, & tu vas pour toujours rester dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma princesse! s'écria Tanzaï, qui vous auroit devinée? Il fit alors de nouveaux efforts pour l'embrasser: mais la princesse & l'appartement disparurent à ses yeux, & il se sentit transporté dans la chambre où on l'avoit reçu à son arrivée. Son désespoir augmenta en y retrouvant la fâcheuse chouette qui, assise dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi! lui dit-elle d'un ton gai, sitôt de retour! une nuit passe avec vous comme une minute. Si vous ne les faites jamais plus longues, on peut sans scandale vous en accorder; je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands dieux! s'écrioit douloureusement le prince, de quels malheurs empoisonnez-vous ma vie? Ah! dit la chouette, je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident, ou pour mieux dire, le même subsiste; cela est malheureux pour vous; car quel usage voulez-vous qu'on fasse de votre personne? Savez-vous bien, vous qui parlez si mal-à-propos, dit le prince avec fureur, que je vous tords le cou, si vous osez encore proférer une parole? Puis, revenant à lui-même, je vous demande pardon, mademoiselle, ajouta-t-il, de ce que je viens de vous dire: mais tant d'événements me confondent, me mettent hors de moi-même, que je ne sais ni où je suis, ni si je suis encore. Permettez-moi de vous ra-

conter mon infortune. Vous avez, dit-il, en finissant son récit, beaucoup de crédit en ce palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-je pas me trouver dans cette occasion que mon imprudence m'a fait perdre ? mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me proposez-là est difficile, reprit la chouette : je vais cependant essayer si mon crédit peut vous être utile. Attendez ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle sortie, que Tanzaï se mit à rêver. Qui l'auroit deviné, se disoit-il, que ma princesse eût pu m'être offerte sous cette exécrable forme ? Hélas ! j'avois déjà senti l'effet de l'eau de santé, déjà je me reconnoissois, j'allois réparer ma gloire & mes infortunes. Mais qui l'aspect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible souvenir me glace encore. A peine ma princesse m'a-t-elle fui, que retombant dans mon néant, je me suis vu aussi loin de moi-même que je l'étois. Malheureuse condition des rois, d'être soumis, malgré leur pouvoir, aux injustices des fées ! Y a-t-il rien de si bizarre que ce qui m'arrive ? Ma destinée dépend d'une vile écumoire ! Ah ! si jamais mon histoire est écrite, qui pourra y ajouter foi ? Ou si elle trouve de la crédulité, quel sujet d'entretien pour les siecles à venir !

Sans la chouette qui vint interrompre ses réflexions, il les auroit peut-être poussées plus loin. Eh bien ! divin oiseau, lui dit-il,

mon malheur est-il sans remede ? Je tremble que vos soins n'aient été inutiles. Vous êtes plus heureux que vous ne pensez, lui dit-elle en souriant ; on vous pardonne, ce n'est pas sans peine, mais enfin, vous pouvez encore tenter l'aventure, le champ vous est ouvert. Je vais donc, reprit-il, revoir Néadarné ? Ah dieux ! prince, reprit-elle, ce sera en effet Néadarné, mais toujours sous la même forme de Concombre. Vous frissonnez ? Consultez-vous, votre premier refus vous coûte déjà assez, prenez garde au second. Si d'abord vous aviez surmonté votre répugnance, & que la fée prétendue vous eût reçu dans ses bras, à peine y auriez-vous été que la princesse auroit pris sa place. Actuellement cela est devenu plus difficile ; il faut que vous souteniez treize fois l'épreuve prescrite, avant que de voir la métamorphose. Hem ! que dites-vous, dit Tanzaï ; que parlez-vous de treize fois ? Vous m'entendez, dit la chouette, treize fois, cela se comprend. Allez, on n'y pense pas, reprit Tanzaï ; ce seroit tout ce que je pourrois faire, si la princesse étoit de moitié. Prévenu que ce sera Néadarné, la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur. Vous me rendez-là de plaisants services ; faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne se peut, dit la chouette, c'est le dernier mot ; mon zele ne doit pas vous être équivoque, je ne gagne rien à ce marché-là. Treize fois ! s'écria encore le prince. Com-

ment, dit-elle, vous vous effrayez de ce dont l'homme du monde le plus décrédité s'acquitteroit sans peine ? En effet, reprit Tanzaï, je voudrois bien pour ce que vous faites pour moi, que vous le sussiez par expérience. Encore un coup, reprit-elle, déterminez-vous, c'est une honte que si peu de chose vous arrête; j'avois dans le fond meilleure opinion de votre valeur. Ecoutez, dit le prince, vous savez qu'il y a quantité de choses que les circonstances seules rendent pénibles, & vous avouerez avec moi que la figure de Concombre n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, conduisez-moi, & que le ciel m'assiste. La chouette le prenant par la main, le mena dans l'appartement des délices, plus troublé & plus désagréablement occupé que la premiere fois.



CHAPITRE XVII.

Nuit délicieuse de Tanzaï.

DE quelque courage que le prince se fût armé, il frissonna en revoyant Concombre. Prince, lui dit-elle, recouchez-vous, & venez mériter votre grace ou combler vos malheurs. Treve de harangue, répartit-il brusquement, le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous; & le

seul de mes desirs, d'en sortir le plutôt que je pourrai. Ainsi, point de compliment ; il vous sieroit mal de m'en faire, après l'état où vous me réduisez. Mais quelle fureur vous tient, de vouloir que je passe une nuit avec vous ? La répugnance que je vous montre, ne devroit-elle pas vous en guérir ? S'il est vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi, ne devroit-il pas vous suffire, pour le bannir, que je réponde mal à vos sentiments ? Et si vous ne cherchez qu'à vous venger de l'écumoire, est-ce à moi que vous devez votre courroux ?

Prince, reprit Concombre, vous parlez le mieux du monde, & vos discours me persuaderoient, s'il pouvoit vous être de quelque utilité que je fusse convaincue de ce que vous me dites. Ce n'est ni l'envie que j'ai de vous punir, ni un mouvement d'amour, qui vous met aujourd'hui dans mes bras : l'ordre du destin seul me fait subir une épreuve encore plus humiliante pour moi, qu'elle n'est pénible pour vous. Croyez-vous que ma modestie ne souffre pas de voir si près de moi un homme qui n'y est point appellé par mon choix ? Pensez-vous qu'on s'abandonne sans regret aux transports de quelqu'un qui nous est indifférent ? Est-il rien de plus cruel pour une femme sensible, & née avec de la vertu, que d'essuyer des caresses que son cœur n'avoue pas ? Quant à ces transports & ces caresses dont vous parlez, puisqu'elles vous font tant de peine ;

je puis, dit Tanzaï, vous les épargner; je ne suis pas assez impoli pour vous ravir des faveurs aussi précieuses que les vôtres. Oh non! dit la fée, je suis soumise aux volontés du destin, & ma résignation m'aidera. Vous étiez tout à l'heure, reprit Tanzaï, plus emportée & moins dévote. Mais, quoi qu'il en soit, on m'a promis Néadarné, & je ne commence point que je ne la voie. On vous l'a promise à la vérité, reprit Concombre, mais vous savez à quel prix. Allons donc, dit le prince, qui malgré lui se sentoit renaître; mais il faut aimer éperdument, pour se soumettre à ce qu'il m'arrive.

Alors se bouchant le nez, & fermant les yeux, il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit du devoir prescrit. La fée, pour le lui rendre plus facile, soupiroit tendrement, & s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré son indifférence, tous ces noms emportés que l'amour inspire. Elle faisoit succéder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abattement. On assure même que pour lui prouver plus de sensibilité, elle jura plus d'une fois. Tanzaï, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de suite (chose surprenante, & qui n'est pas celle de cette histoire qui peut choquer le moins) la moitié de son martyre, & l'eau de santé, agissant miraculeusement, le mettoit en état de s'acquitter du reste avec autant de promptitude, lorsque la fée le pria de suspendre ses travaux, & de la laisser respirer.

Le prince l'ayant satisfaite : voyez-vous, Prince, lui dit-elle, je ne suis pas de ces femmes sans délicatesse, qui n'estiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une conversation tendre que le sentiment anime, que ces voluptés honteuses que les amants ordinaires recherchent sans cesse. Combien dites-vous qu'il vous reste à faire de cette nuit ? Sept, reprit-il brusquement. Ce que je vous demande-là, répartit-elle, n'est pas que je m'en soucie. Si j'en étois crue, vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reste sept ? je crois que vous vous trompez. Il se peut bien, reprit-il, je compterois au moins sur neuf d'acquittés. Ce n'est pas ainsi, dit-elle, que je compte ; j'étois moins égarée que vous, & je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu, cela n'est pas vrai ! dit Tanzaï en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas des disputes là dessus ; mais vous êtes le plus étonnant de tous les hommes, & j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement vous valussiez d'aucune façon ce que vous valez aujourd'hui. Vous savez mieux que personne, reprit Tanzaï, pourquoi je vaux tant ; & le présent qu'on m'a fait de l'eau de santé, est une précaution que vous avez prise pour vous-même. Mais, en conscience, ne devriez-vous pas me remettre le reste ? Cela ne se peut, reprit-elle. En ce cas, dit-il, je m'en tiendrai

où je suis, je ne vous crains plus. Nous verrons, reprit Concombre en le touchant. Ah barbare! s'écria le prince qui se sentit décroître, il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez, & votre main pour opérer ce que je sens, n'avoit pas besoin de magie. Le discours est tendre, dit Concombre, & c'est le moyen d'obtenir grace. Si vous n'êtes point généreuse par rapport à moi, soyez-le du moins, dit Tanzaï, par rapport à vous-même. Je suis, reprit-elle, moins méchante que vous ne croyez, & vous verrez que je puis de cette main que vous méprisez tant.... Eh de grace! s'écria Tanzaï, ne me touchez point. Malgré sa peur la fée lui tint parole; & lui, qui mourroit d'envie de finir avec elle, recommença sa corvée.

Il étoit enfin arrivé au douzieme inclusivement, sans qu'il vît Néadarné, & il en témoigna sa surprise à Concombre. C'est apparemment, dit-elle, que son recouvrement est attaché au nombre mystérieux de treize. Je vois assez, reprit-il, qu'on ne l'a pas mise à bon marché; mais finissons. Le prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Néadarné, mais ne la voyant point paroître: que veut donc dire ceci? demanda-t-il. Pourquoi ne vois-je pas Néadarné? M'auroit-on trompé? Hélas! Prince, dit la fée, vous vous êtes trompé vous-même, vous avez mal calculé. Oh corbleu! dit Tanzaï, il ne faut pas être un Barême

pour savoir compter jusqu'à treize, ils y sont bien. Mais le moyen ! reprit-elle, vous voyez bien que cela ne se peut pas ; vous auriez Néadarné en votre pouvoir, si ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même, cher prince, prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu, dit-il, c'est qu'il n'y en a point. Enfin, reprit-elle, par votre obstination, vous ne verrez point Néadarné ; & par un esprit de ménage mal-entendu, vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel ! s'écria-t-il, me laissez-vous en proie à l'injustice ? Et faut-il.... Mais hélas ! peut-être avez-vous raison : je ne vois point Néadarné, & son absence suffit pour me convaincre. Voyons donc si je puis m'en tirer.

Tanzaï, excédé de fatigue, eut toutes les peines du monde à terminer sa pénitence. Il ne fut pas à cette fois plus heureux qu'aux autres, & reconnoissant combien inhumainement on l'avoit trompé, il se jeta avec fureur sur Concombre, dans le temps qu'elle alloit lui reprocher une seconde erreur de calcul. La fée, en se débattant avec force, se retira des mains de Tanzaï, après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau, & lui avoir laissé le corps tout couvert d'égratignures ; puis, s'élevant au plafond : ne compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je serai ta persécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver, ne sont ni les derniers, ni les plus cruels

de ta vie. Je t'ai à la vérité rendu ce que tu desirois avec tant d'ardeur ; mais prends garde qu'il ne te soit inutile, & souviens-toi long-temps de ton infernale écumoire. Ah ! perfide, s'écria Tanzaï, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore ? En cet instant, la fée & le palais disparurent à ses yeux ; & lui, aussi honteux que fatigué de sa bonne fortune, trouva ses habits, son écumoire & son cheval, dans cette même forêt où il avoit rencontré la fée au chaudron. Il s'habilla promptement, formant dans sa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre & de la chouette ; & reprit le chemin de Chéchian, très-disposé à garder à Néadarné la fidélité la plus exacte, puisque les plaisirs dérobés lui réussissoient si mal.

CHAPITRE XVIII.

Le moins amusants du livre.

PENDANT que le prince opéroit ces étonnantes merveilles, on n'étoit pas plus tranquille à Chéchian, qu'il ne l'avoit été dans le palais de Concombre. L'affaire de Saugrénutio y faisoit grand bruit. Les sacrificateurs & les états étoient convoqués. Le roi sensible aux déplaisirs de son fils, & croyant qu'ils ne seroient terminés que quand Sau-

grénutio auroit léché l'écumoire, n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné jusqu'au patriarche, qui, autant pour plaire à Céphaès, que pour blesser le grand-prêtre avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au roi d'entrer dans toutes ses vues. Saugrénutio n'ignoroit pas que du côté de la noblesse, il n'auroit aucune ressource. Cet ordre de l'état, attaché à la personne du souverain par des raisons de politique & d'intérêt, n'auroit pas voulu sans doute agir contre ses maximes dans une occasion où il auroit choqué, & sans fruit particulier, la majesté du prince. Les sacrificateurs, qui n'attendoient leurs dignités que de leur servitude auprès du patriarche, n'avoient garde de lui manquer, dans une occasion où leur complaisance pour lui pouvoit leur être utile. Le peuple ignorant & superstitieux, accoutumé à regarder les décrets du patriarche comme des décrets des dieux mêmes, auroit craint d'attirer leur colere sur lui, en prenant le parti de Saugrénutio dans une occurrence où la religion ne lui paroissoit pas assez intéressée.

Quel moyen restoit-il donc au grand-prêtre d'éviter le destin qui le menaçoit? haï de la noblesse, avec laquelle sa hauteur lui avoit souvent fait avoir des discussions; détesté des sacrificateurs, jaloux du rang qu'il occupoit; méprisé du peuple qui étoit scandalisé de l'entendre jurer, & de lui voir faire des chansons. Mais le moyen aussi

d'obéir ? La honte de lécher l'écumoire, la douleur qu'elle lui causeroit, le triomphe du roi, toutes ces considérations l'agitoient tour-à-tour ; & quoiqu'il demeurât ferme dans la résolution de désobéir, il ne voyoit pas comment il pourroit résister à tant de forces réunies contre lui.

Il étoit encore à ne savoir quel parti prendre, lorsque le patriarche arriva à la cour, précédé d'un décret terrible, par lequel il étoit prescrit à Saugrénutio de lécher l'écumoire : il finissoit par une courte & fraternelle exhortation de se soumettre, & de ne pas laisser armer contre lui la justice divine & humaine. Saugrénutio atterré par ce décret, alloit fuir, lorsqu'une imprudence du parti contraire lui redonna courage. Le patriarche mécontent, soit qu'il en eût sujet ou non, des sacrificateurs de Chéchian, les menaça de les joindre à leur chef, & de leur faire aussi lécher l'écumoire. Comme ce patriarche étoit un homme violent & absolu dans ses volontés, les sacrificateurs craignirent pour eux-mêmes, & le péril commun les réunit à Saugrénutio. Il y eut donc chez lui une assemblée secrete, où il fut conclu qu'on chercheroit à se faire des partisans. Ces séditieux penserent avec sagesse, qu'il falloit, pour s'attacher le peuple, lui faire croire que l'écumoire devenoit une affaire générale, & que personne dans le royaume, sans en excepter le roi, ne seroit exempt de la lécher. Ces bruits firent l'effet que ceux

qui

qui les répandoient en avoient attendu : ils trouverent de la crédulité, formerent de la crainte, & parvinrent enfin jusqu'au roi.

Céphaès en fut alarmé : il connoissoit le caractere entreprenant du patriarche : cent fois il avoit eu à se plaindre de son audace, cent fois aussi il avoit voulu l'en punir. Il lui paroissoit cruel de laisser à portée de blesser la majesté du trône, une puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les patriarches devoir leur place aux rois, & sans cesse leur manquer : mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit cru d'ailleurs qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui, accoutumant les sujets à obéir, les rendoit plus dociles à ses volontés, & plus fideles à leurs serments. Un peuple sans religion est bientôt sans obéissance. S'il ne connoît point de dieux, s'il ne craint pas, les loix humaines ne sont plus rien devant lui, il devient son législateur ; son caprice seul fait sa regle ; il n'éleve que pour abattre. Incessamment révolté contre son propre ouvrage, son génie en proie aux nouveautés, le fait courir sans cesse de projets en projets : sans crainte pour l'avenir, ou il anéantit absolument le souvenir des dieux, ou il envisage de si loin leur colere, qu'à peine pense-t-il qu'elle soit à craindre. Un peuple qui se conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard de ses rois, les regarde comme un présent

de la divinité, & n'imagine pas qu'il lui soit réservé de les juger, ou de discuter seulement la nature de leur autorité, & d'y donner des limites. Mais aussi, plus superstitieux que religieux, moins vertueux que timide, plus crédule qu'éclairé, une idée mal-entendue de la religion le mene loin : plus frappé du culte extérieur, que de l'existence de la divinité ; plus soumis à ses ministres qu'à elle-même, il les croit lésés où on leur fait justice ; & le roi, victime des préjugés des sujets, n'ose sortir d'esclavage, dans la crainte d'exciter des troubles où sa personne & sa dignité seroient également compromises.

Céphaès, convaincu de la vérité de ces principes, avoit cherché peu à peu à limiter le trop grand pouvoir du patriarche, & à le borner aux fonctions purement spirituelles. Pour ôter à la capitale un sujet de remuer, il avoit éloigné le patriarche de la cour, afin que perdant de vue cette idole, elle en fût moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'est pas de la sagesse du souverain d'écarter de sa personne un sujet qui partage, en quelque façon, son autorité. Le patriarche, dans le séjour qui lui étoit assigné, brilloit seul : à Chéchian, il étoit obscurci par la lumiere du trône ; & les sujets, en le voyant contraint de rendre hommage au roi, sentoient à quel point il lui étoit subordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il

pouvoit avoir envie de former; un seul regard du maître les pouvoit dissiper: au lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des peuples, & accréditoit ses cabales par la longueur du temps qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès ne douta point, vu les tracasseries qu'il avoit faites au patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger. Cependant il lui paroissoit bien extraordinaire qu'on voulût aller jusqu'à lui faire lécher l'écumoire. La fée Barbacela n'avoit appellé que le grand-prêtre à cet honneur; mais cette fée ne paroissoit point. Son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interpréter & l'étendre; enfin, il avoit peur. Il résolut cependant, en cas que l'on prît pour prétexte l'honneur de la religion, de rejeter sur le patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, & de l'obliger à lécher l'écumoire le premier. On peut croire que lorsqu'il revit le patriarche, il ne lui fit pas bonne mine. Le patriarche, de son côté, bouda contre le roi; & le premier fruit de l'artifice de Saugrénutio fut de jeter entr'eux les semences d'une division qui ne lui pouvoit être qu'utile.



CHAPITRE XIX.

Bagatelles trop sérieusement traitées.

LE grand-prêtre s'apperçut aisément de l'état de trouble où l'on étoit à la cour. Eh bien, vertu-bieu ! dit-il à ses alliés, eh bien, corbieu ! nous les tenons. C'est demain l'ouverture de l'assemblée, mais ne nous démentons pas. Le peuple est pour nous ; les femmes, à qui j'ai fait une description monstrueuse de l'écumoire, jurent qu'elles n'obéiront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage ; ce n'est jamais que les foibles que l'on insulte. D'ailleurs, que craignons-nous ? Le prince n'est pas de retour, l'écumoire qui voyage avec lui, ne lui sera peut-être jamais ôtée : qui sait même si jamais on les reverra ? Nos ennemis désunis entr'eux ne peuvent plus nous porter de coups certains : occupés à se garder l'un & l'autre, leur défiance mutuelle fait notre salut. Allons, Messieurs, buvons, ajouta-t-il, & que le ciel nous protege : peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inspirera quelques pensées salutaires. A ces mots, les sacrificateurs se mirent saintement à table. Comme Saugrénutio ne prenoit jamais que là les résolutions, on y fut

long-temps. Par bienséance cependant, on en sortit vers le matin ; & chacun des conviés, les yeux baissés & la marche incertaine, retourna chez soi, après avoir promis au grand-prêtre de bien seconder ses intentions.

Telle étoit la disposition des esprits, lorsque l'on ouvrit l'assemblée. Saugrénutio y parut avec une contenance assurée. Le patriarche commença par un discours ampoulé, & qui pour avoir été préparé dès long-temps, n'en valoit pas mieux. Mon frere, dit-il affectueusement à Saugrénutio, quand le ciel parle, il est inutile de se rendre sourd à sa voix. Votre résistance à ses volontés vous rendra coupable, & nous forcera d'employer contre vous l'autorité qu'il nous a donnée. La perte de votre dignité est la moindre de celles auxquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs cette voix céleste nous portera contre un ministre rébelle à ses devoirs ? Plaise pourtant, s'écria-t-il, plaise au suprême singe qui reçoit tous les jours votre encens, d'illuminer votre cœur ! Puisse-t-il toucher votre ame endurcie, & retarder sa vengeance ! Désarmé par les ardentes prieres que nous faisons tous pour votre conservation, qu'il daigne vous porter à donner un exemple nécessaire d'une entiere soumission à ses ordres ! Allons, dit-il d'un air de douleur, rapportons le fait, & instruisons promprement le procès.

Alors l'orateur se leva, & raconta avec

l'exactitude la plus scrupuleuse, au hasard d'être long, l'histoire de l'écumoire, & l'ordre de la fée Barbacela, de la faire lécher au grand-prêtre, fut plus exagéré qu'oublié. Pendant ce récit qui fut long, Saugrénutio & ses adhérants se confirmerent dans la résolution de désobéir. A peine fut-il fini, que le patriarche se leva, & parla bas au roi, comme pour aller aux opinions. Franchement, lui dit Céphaès, croyez-vous qu'il obéisse? Oui, répondit le patriarche, & il ne sera pas le seul. Le roi s'imagina alors que le patriarche l'avoit regardé, & que c'étoit pour lui qu'il parloit. Comment, dit-il en colere, il ne sera pas le seul! Il n'y a cependant que lui qui le doive ici: prétendriez-vous que je léchasse l'écumoire, moi? Fi donc, reprit le patriarche. Mais pourtant, ajouta-t-il, cela n'en seroit pas plus mal; & si vous le faisiez, vos sujets n'auroient plus rien à dire. Mais, répondit le roi, mes sujets n'ont que faire à tout ceci: je vous ai déjà dit que la chose ne regardoit que Saugrénutio. Votre majesté le croit, répondit le patriarche; mais telle est la nature de l'écumoire, qu'elle devient un mystere, & un objet de vénération; elle n'est plus une affaire particuliere. Oh! tant qu'il vous plaira, reprit Céphaès; mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'est ce que nous verrons plus à loisir, dit le patriarche; cependant, Sire, vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors se tournant du côté de Saugrénutio,

il lui conseilla d'obéir; Monseigneur, dit Saugrénutio; je n'en ferai rien. Puis donc, dit le patriarche, d'un air contrit, puisque ce rébelle veut toujours l'être, nous le déclarons déchu de ses dignités : ordonné à lui de remettre entre les mains du roi la culotte de peau d'ours, & entre les nôtres, le manteau de peau de canard, & l'aigrette de papier marbré, dont avant sa perversion notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux sacrificateurs, profitez de cet exemple, & par une prompte obéissance envers l'écumoire, prévenez la rigueur de nos jugements. Alors mille bruits confus s'éleverent; mais le roi & le patriarche sortirent de l'assemblée, après avoir ordonné qu'on dressât un acte authentique de ce qui venoit d'être résolu.

La noblesse triomphoit de l'abaissement des sacrificateurs, lorsque Saugrénutio prenant la parole : vous me voyez consterné, Messieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait, que du malheur d'être témoin du bouleversement des loix. Il n'est plus, ce temps heureux, où l'innocent trouvoit contre l'oppression une ressource assurée; le souvenir qui nous en reste, ne sert qu'à augmenter notre douleur; nos regrets ne peuvent nous le rendre! Abandonnés à la servitude, puisque nous la souffrons; faits à l'abaissement où l'on nous réduit, nous ne pouvons nous excuser aux yeux de l'univers qu'en perdant la mémoire de notre ancienne splendeur.

Eh! à quoi nous serviroit-elle, qu'à rendre notre bassesse plus condamnable? Les voilà donc ces fiers Chéchianiens, qui remplissoient le monde entier de leur gloire! voilà ce peuple si fameux! une vile écumoire fait trembler ces augustes mortels! Anciens défenseurs de l'état, ajouta-t-il, en adressant la parole à la noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours: l'avilissement où je vous vois, m'instruit de votre foiblesse. Pliez donc sous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté: mais brûlez ces fastes célebres qui vous ont conservé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiser des exemples de vertu, ils vous seroient inutiles. Qui ne rougit point de sa servitude, ne mérite pas de savoir qu'il y a eu des hommes libres. C'est donc à vous, ministres sacrés, c'est à vous seuls de faire disparoître l'injustice! qu'avons-nous à craindre? Et quand nous pourrions succomber, la mort nous doit-elle plus effrayer, qu'une vie condamnée à un opprobre éternel? Vengeons l'honneur de nos autels: donnons à cet état abattu, des exemples de courage dont il puisse profiter. Mourons, s'il le faut, mais mourons en citoyens; utiles à notre patrie jusques dans nos derniers instants, montrons-lui du moins comme on sait se délivrer de la servitude. Victimes perpétuelles de l'ambition du patriarche, nous ne vivons que pour voir sans cesse renouveller nos affronts. Car que sert-

il de nous flatter, & quelle espérance pourrions-nous nourrir sans témérité ? Nous est-il permis de croire qu'il ne tentera plus d'entreprises ? Est-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée souffre de ses projets ? Ouvrons notre histoire ; & sans chercher des traits plus odieux, souvenons-nous seulement des désordres que causa, il y a six cents ans, le patriarche Hinhohu-Yalucha, quand il voulut nous faire baiser la queue d'une pie. Quelles guerres ne furent pas allumées un siecle après, par l'établissement des moustaches carrées, sous le patriarche Onsoucho ? Que n'a point produit l'obstination de Rimachou, lorsqu'il voulut abolir le potiron sacré ? Cet état enfin, après les plus cruelles séditions, commençoit à respirer : les patriarches plus éclairés, plus soumis aux loix, plus sensibles à l'honneur de la religion, ne proposoient plus d'opinions scandaleuses ; un soleil plus pur nous éclairoit. Hélas ! tranquilles à l'ombre de nos autels, nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais, ô grands dieux ! quelle étonnante révolution ! & sur quoi est-elle fondée ? Une fée apporte une écumoire ! Il est important, dit le Prince, que je l'avale, après que la vieille du monde la plus hideuse l'a reçue dans sa bouche. C'est, ajoute-t-il, un ordre qu'il a reçu de cette fée. Son mariage, sans cette cérémonie, ne sauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas blesser la décence du rang que j'occupe, qu'à mes intérêts particuliers, je

refuse. Le prince tombe dans des accidents peu ordinaires, on m'en fait un crime. Un patriarche donne un décret injuste: bien plus, on assemble contre moi tout l'état, on me prononce le jugement du monde le plus inique; & non content de m'avilir, on porte l'audace jusques au corps entier des sacrificateurs, à qui on veut faire lécher l'écumoire. Tous les ordres du royaume dans ma disgrace. Eh! qu'ont-ils de commun avec moi? Supposé que j'aie dû lécher l'écumoire, étoit-il nécessaire qu'ils le fissent? Le prince n'a nommé que moi. D'ailleurs, qu'on me montre l'ordre de Barbacela: une chose de cette conséquence pouvoit être mieux établie. Si le prince est cru si aisément sur sa parole, tous les jours il aura des idées nouvelles; & que sais-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lécher? Mais, supposé qu'à présent je voulusse obéir, où est-elle cette écumoire? Le prince & elle tiennent ensemble, où les retrouver? & quel crime commettrois-je en attendant leur retour? Cependant on me déshonore, on me dépose, on m'ôte les marques de ma dignité. Plus heureux de tout perdre, que d'obéir, je bénis les dieux du courage qu'ils m'ont inspiré. Plus illustre dans ma retraite, que je ne le serois en possédant honteusement les biens qu'on m'enleve, je ne verrai pas du moins l'esclavage de mes compatriotes. Car, ne vous flattez pas, ajouta-t-il, en parlant aux grands, votre criminelle complaisance ne

vous ſauvera pas de l'écumoire. Je n'ignore pas, je vois même en frémiſſant, que plus ſenſibles aux démêlés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la religion, vous jouiſſez avec un plaiſir ſecret du malheur qui nous accable. Ah! réuniſſons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace; & ſi vous n'êtes émus par aucune conſidération, que celle de votre gloire vous ſoutienne. Généreux Chéchianiens! il eſt dans la ſervitude deux malheurs qui ſe ſuccedent; le premier eſt d'y gémir; l'autre, quand même elle ne ſubſiſte plus, de ſe ſouvenir de ſa honte. Ah! rappellez votre courage. Briſez les fers qu'on vous impoſe, ils diſparoîtront quand vous ne les baiſerez plus. On ne jette dans l'abaiſſement que ceux qu'on croit capables d'y reſter. Nous avons les maux préſents qui nous environnent; une magnanime réſolution nous peut ſeule ſauver des nouveaux coups qu'on nous prépare. Secouons ce joug odieux, ſous lequel nous avons ſi long-temps fléchi! Que ce peuple, témoin de nos affronts, le ſoit enfin de notre vengeance! Nous ſerons craints dès que nous voudrons l'être. Effaçons ces décrets offenſants qu'ont dictés l'inimitié & l'injuſtice, je vous réponds du ſuccès. De quoi ne ſont pas capables des hommes qui combattent pour leurs dieux, & pour leur liberté!

Il dit, & les états déjà d'accord de ſa condamnation, ſe partagent. Différents avis s'élevent. Les plus ſuperſtitieux, émus par

le discours de Saugrénutio, croient en effet que les dieux sont intéressés dans cette affaire, se rangent de son parti, & crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui suivent le roi & le patriarche, veulent que le grand-prêtre soit bien jugé, & prétendent faire passer l'acte qui le condamne, lui, & les sacrificateurs. La dispute s'échauffe, l'assemblée se rompt. Le peuple informé de ce qui s'est passé, & craignant pour lui, se déclare pour Saugrénutio. Le patriarche redoutant une émeute générale, suspend ses coups, & accorde du temps au grand-prêtre, qui, satisfait d'avoir différé sa perte, se croit sauvé, comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient, on craindroit de l'attaquer; qu'avant que l'affaire de l'écumoire fût décidée, il ne pourroit plus être inquiété là-dessus; & que ce seroit vraisemblablement une mortification qui tomberoit sur son successeur.



CHAPITRE XX.

Retour du prince à Chéchian.

CES troubles agitoient encore la capitale, lorſque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage ? diſoit-il en lui-même ; avouerai-je à Néadarné que c'eſt dans les bras de Concombre que je ſuis rentré dans mes droits ? De quelle maniere lui raconterai-je une choſe ſi mortifiante pour ſa tendreſſe ? Imaginera-t-elle que je puiſſe mériter d'être plaint ? S'il lui en arrivoit autant, pourroit-elle compter ſur mon indulgence ? Mais elle ſait de quelle eſpece étoit mon malheur : en lui donnant des preuves qu'il eſt ceſſé, pourrai-je me diſpenſer de lui dire pourquoi ? Eh ! quelle ſeroit ſa douleur, de quels coups ne l'accablerois-je pas, ſi je lui faiſois part de toutes les idées qui m'ont occupé ? ſi elle ſavoit que mon cœur lui a été infidele ? que pendant quelques inſtants, tout rempli d'une autre, je me ſuis prêté, j'ai même été au devant du malheur qui m'étoit préparé ? Si elle peut me pardonner d'avoir paſſé une nuit dans le lit de Concombre, me pardonneroit-elle d'avoir penſé qu'une autre qu'elle pouvoit me rendre heureux ? Ah ! cachons ma honte à Chéchian ; paroiſſons-y rétabli : mais puiſſe-t-on

n'y savoir jamais quel remede m'a rendu à moi-même !

Tanzaï, en raisonnant ainsi, se rapprochoit de ses états, & il revit enfin les murs si desirés de Chéchian, après en avoir été absent près de trois mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes vielles avertissant le peuple, les illuminations, les cris de joie, & les transports les plus outrés, annoncerent au roi que le prince rentroit dans la ville. Néadarné, saisie du mouvement le plus tendre, s'évanouit. Elle étoit encore dans cet état lorsque Céphaès lui amena Tanzaï. Le plaisir qu'il avoit de la revoir, céda pour quelque temps à la crainte qu'il eut de la perdre. Néadarné ! ma chere Néadarné ! s'écrioit-il, ah ! ne devois-je vous retrouver que pour trembler pour vos jours ? Cruelle fée ! étoient-ce là les malheurs dont tu me menaçois ? Néadarné, à la voix & aux baisers redoublés de son époux, ouvrit les yeux ; & l'embrassant à son tour ; O Tanzaï ! ô repos de mes jours ! est-ce donc vous que je revois ! que votre absence m'a coûté de larmes ! hélas ! le plaisir seul de votre retour, peut égaler la douleur que votre départ m'a causé. Ils n'auroient point fini leurs regards & leurs transports, si le roi, impatient de savoir comme étoit le prince, ne les eût interrompus pour s'en instruire ! Sire, lui dit-il, cette écumoire attachée à ma boutonniere, vous annonce qu'elle ne m'incommode plus ; & je suis le plus trompé du

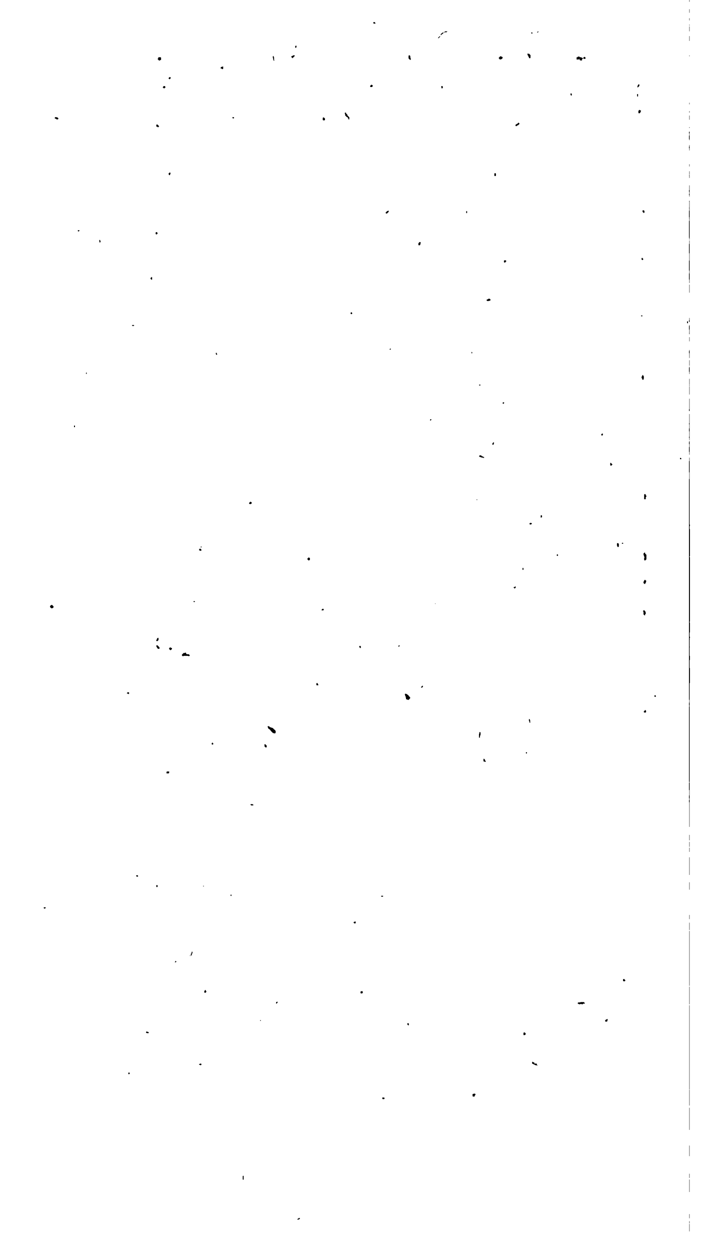
monde, si la princesse, interrogée demain, ne vous donne du reste des nouvelles fort satisfaisantes. Le roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait, lorsque les courtisans entrerent en foule dans l'appartement : l'impatience où ils étoient de revoir Tanzaï, ne leur avoit pas permis de différer leur hommage. Saugrénutio y arriva avec eux ; non que le même desir le pressât, mais pour savoir seulement si par hasard le prince n'auroit point perdu son écumoire. Il pâlit en le revoyant, & Tanzaï ne put assez se contraindre pour le bien recevoir. Il attribuoit même à son refus les malheurs qui lui étoient arrivés, & le dernier de tous lui étant le plus sensible, il avoit résolu de lui en faire, tôt ou tard, porter la peine. Ce fut pour commencer, que devant lui il s'informa de tout ce qui s'étoit passé, & si un sujet rébelle ne seroit pas enfin puni. Le roi, en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'assemblée, l'assura de l'obéissance de Saugrénutio, qui, mécontent de ces discours, sortit persuadé que le roi en auroit le démenti. Les courtisans congédiés après lui, Céphaès & les deux époux souperent à leur petit couvert.

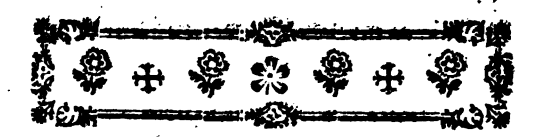
A présent que nous sommes en liberté, racontez-nous, mon fils, dit le roi, l'histoire de votre désenchantement. Elle est singuliere, reprit le Prince, d'un air embarrassé, & je vous surprendrai sans doute, quand je vous dirai que ce grand ouvrage est celui d'un songe. D'un songe! s'écria le roi. Que

vouloit donc dire le singe, & à quoi bon vous faire voyager? vous auriez dormi ici tout aussi-bien qu'ailleurs. Mais voyons un peu ce que c'étoit que ce songe? Sire, dit-il, & vous, Princesse, après avoir parcouru des pays immenses, je parvins enfin dans une forêt. Alors il raconta, sans y rien changer, l'aventure de la fée au chaudron. Après avoir quitté cette fée, poursuivit-il, une envie extrême de dormir vint m'accabler. Ne pouvant y résister, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été surprenant que mon imagination échauffée ne l'eût pris pour objet. Ces idées produisirent un songe, dans le désordre duquel je me crus transporté dans un palais magnifique: des chouettes y parloient; j'y étois superbement reçu; je crus y voir Concombre, qui, pour dédommagement de l'écumoire, me demandoit tendrement de passer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorsqu'on assure qu'en dormant, nous dépendons si peu de nous-mêmes, que l'objet du monde qui nous est le plus odieux, triomphe de notre répugnance. Concombre m'assuroit que c'étoit la seule chose qui pût éteindre son ressentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour vous, & la répugnance qu'elle m'inspiroit, notre intérêt mutuel me faisoit céder à ses desirs. Je me suis enfin réveillé, rempli d'effroi, mais pénétré de joie en même temps, quand il m'a été im-

possible de douter de mon rétablissement. Seigneur, dit alors Néadarné, ce songe est bien suivi, & son effet me paroît admirable. Croyez-vous que ce ne soit qu'une illusion? Le moyen d'en douter, reprit le Prince, quand à mon réveil, je me suis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi? Mais, Princesse, ajouta-t-il, il est tard; mon pere, depuis une heure, combat le sommeil; il devroit lui donner les moments qu'il nous accorde; & je ne sais si la nuit sera assez longue pour me laisser le temps de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y pensois pas, reprit le roi: allez, mes enfants, Dieu vous garde des fées. Le Prince, après avoir donné le bon soir à son pere, enleva Néadarné dans ses bras, & se renferma dans son appartement, pour y goûter les plaisirs dont on verra le détail dans la seconde partie de cette véridique histoire.

Fin de la premiere partie.





L'ÉCUMOIRE, OU TANZAÏ ET NÉADARNÉ, HISTOIRE JAPONOISE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.

LE prince, pénétré d'amour, & plein de la plus vive impatience, se crût à la fin de ses malheurs, quand il se vit si près de posséder l'aimable Néadarné. Il éprouvoit auprès d'elle, outre les desirs dont on est animé au-

près de ce qu'on aime, cette fureur de jouir, cette ardeur inquiete que l'on sent pour un bien dont on se voit maître, après des traverses qui faisoient craindre de ne le posséder jamais. Au milieu des plus vifs transports, le souvenir de cette premiere nuit qu'il avoit trouvée si triste, lui faisoit craindre pour la seconde un sort aussi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans l'esprit; & moins il savoit de quelle maniere elle exerceroit sa vengeance, plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des temps où il juroit, mais modérément, contre Barbacela: voyez, disoit-il, à quoi me sert sa protection! Elle me donne une écumoire: c'est, dit-elle, le moyen d'éviter les malheurs que le destin me prépare; & c'est précisément la source de tous ceux qui m'accablent: sans elle je n'aurois pas fâché Concombre, & au lieu de me soulager, elle me laisse là. Voilà une belle façon de procéder! Vous verrez qu'elle viendra me faire des compliments, quand je n'aurai plus besoin de son secours.

Pendant qu'on déshabilloit la princesse, il faisoit toutes ces réflexions. Enfin, il pensa tant aux fées, qu'il se souvint de la fée au chaudron. Sur le champ il courut à son cabinet, voir si elle lui avoit tenu parole sur l'eau de santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête, quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une: mais non, dit-il après, je n'ai besoin auprès de Néadamé, que de ses char-

mes ; cependant la force de cette eau, ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choses étonnantes : si c'est une supercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles ! D'ailleurs, Néadarné, à qui je n'ai que faire de découvrir ce secret, ne s'en estimera que davantage ; & sans compter l'idée qu'elle se fera de moi, il est toujours bon de donner à une femme qu'on aime, bonne opinion de ses appas : de façon ou d'autre, l'amour y gagne ; & quoi que m'ait dit Néadarné, quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaisirs qu'elle traite d'indécents, je suis sûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raisons lui paroissant valables, il but la bouteille qu'il avoit décoëffée, & rentra dans l'appartement de la princesse, comme ses femmes en sortoient.

Néadarné, accablée d'une douce langueur, l'attendoit ; & Tanzaï, pressé de se rendre heureux, ne la fit pas long-temps attendre. Néadarné, déjà accoutumée à se trouver entre les bras du prince, fit pour cette fois plus valoir sa tendresse que sa modestie. Agitée des plus ardents transports, elle livra tous ses charmes à son amant, qui, dans un plus grand désordre qu'elle même, s'amusa moins à les considérer que la premiere fois. L'amour, dans les tendres caresses qu'il leur inspira, ne leur laissa pas la faculté de parler ; à peine leurs soupirs pouvoient-ils se faire un passage. Au milieu de tant de plaisirs, Tanzaï en chercha de plus grands ; tous deux enfin possédés

d'une douce fureur, l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle se plaît encore à augmenter, se livrerent à leur ivresse. Les cris douloureux de Néadarné, & la résistance qu'il trouvoit, l'étonnerent moins qu'ils ne le flatterent; quelques instances qu'elle lui fit, quelques larmes qu'elle versât, il ne songeoit qu'à achever son triomphe: il auroit été inflexible, si Néadarné, enfin évanouie de façon à ne pas s'y méprendre, ne l'eût alarmé. Tout troublé qu'il étoit, il ne songea qu'à la secourir; ce ne fut pas sans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au prince des douleurs qu'elle avoit senties, un mouvement extraordinaire qu'elle assuroit s'être fait, l'obligerent à juger, par ses yeux, de ce que ce pouvoit être. Quelle fut sa douleur, quand il s'apperçut qu'il ne restoit aucune trace de cette beauté de Néadarné, qui, dans ce moment, l'intéressoit le plus! C'est pour ce séjour enchanté un changement si singulier, qu'il ne faut pas s'étonner si le prince en fut surpris. La princesse le voyant interdit, lui en demanda la cause. Tanzaï, pour toute réponse, lui prit la main, & la lui porta où il regardoit. Ah! ciel, s'écria-t-elle, la maudite fée se venge aussi de moi! Cher Prince, sous quels auspices notre union a-t-elle été formée? Mais comment ce malheur est-il arrivé? Chere Néadarné, dit le Prince, il y avoit si peu à faire, que ce n'est pas-là que j'admire le pouvoir de la fée. Malheureux que je suis! continua-t-il, d'éternels

obſtacles s'oppoſeront-ils à notre bonheur ? Me voilà donc privé pour jamais du plaiſir de vous poſſéder ! Mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal ayant trouvé un remede, n'y en auroit-il pas pour le mien ? Je conſens, reprit Tanzaï, que cette eſpérance me reſte : mais en me faiſant entrevoir un bonheur à venir, détruiſez-vous ma peine préſente ? Ne me ſerai-je trouvé tant de fois ſur le point d'être heureux, que pour ſentir plus vivement l'impoſſibilité de le devenir ? Ah, Prince ! reprit Néadarné, penſez-vous que cet accident ne ſoit rien pour moi ? Ma tendreſſe ne me le rend-il pas plus douloureux, peut-être qu'à vous-même ? Croyez-vous qu'il ne me ſoit pas bien ſenſible, que mon amour ne vous refuſant rien, le vôtre ne vous offrant pour toute félicité que celle qui nous manque, les obſtacles les plus cruels faſſent évanouir nos plaiſirs.

Le reſte de la nuit ſe paſſa, ſoit en diſcours, ſoit en tentatives inutiles. Néadarné ne concevoit pas comment ce que le prince offroit à ſes yeux, avoit pu autrefois diſparoître ; & le Prince, qui ſe ſouvenoit de ce que Néadarné lui avoit laiſſé voir, au déſeſpoir qu'il n'en reſtât rien, faiſoit tout pour en donner le démenti à la fée Concombre. L'eau de ſanté qu'il avoit bue, avec l'idée de la mieux employer, faiſoit des effets étonnants ; & ſans les ſecours de Néadarné, dont la compaſſion le ſecouroit tant bien que mal, il ſe ſeroit ſans doute mal trouvé d'en

avoir tant pris : d'autant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle situation il lui restât des ressources.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Tanzaï, qui avoit été affligé sans modération de son infortune, supporta assez patiemment celle de Néadarné. Il l'adoroit, mais il se voyoit des motifs de consolation que la premiere fois il n'avoit point eus. Il avoit résolu de ne lui pas être infidele, lui dût-elle être inutile toute sa vie ; mais il étoit bien aise d'avoir de quoi le devenir, & que la princesse ne pût attribuer sa constance à l'impossibilité de faire autrement. Ce sentiment étoit délicat, mais je ne sais, si dans la suite il ne se serois pas trouvé de difficile exécution. Néadarné, de son côté, étoit dans un désespoir qui éclatoit malgré sa contrainte. Que fera au prince, disoit-elle en elle-même, ma fidélité, & quel gré pourra-t-il me savoir de n'en aimer point d'autre que lui ? Qui me répondra même que tant d'événements sinistres ne le déterminent pas à m'abandonner, & qu'il ne me fasse pas responsable de la colere de l'abominable Concombre ? Hélas ! quel sort est le mien ! Je craignois, lorsque je pouvois satisfaire sa tendresse, que son amour ne s'éteignît, & je tremble à présent que, rebuté par tant d'obstacles, il ne m'ôte à jamais son cœur.

Ils étoient encore occupés l'un & l'autre de ces idées, lorsque le jour vint. Le prince ne voulant pas que le peuple fût instruit de

ce

ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver son pere, & de consulter avec lui sur les moyens qu'on pourroit mettre en œuvre pour désenchanter la princesse.



CHAPITRE II.

Ce qui fit que le prince se fâcha.

LE roi dormoit profondément, lorsque le prince alla tirer ses rideaux. Eh, double singe! s'écria le vieux monarque, que voulez-vous à l'heure qu'il est? Est-ce à vous à me réveiller? Que ne vous tenez-vous auprès de Néadarné? A votre place.... Oh! à ma place, répondit brusquement Tanzaï, vous vous seriez peut-être levé de meilleure heure que je ne fais. Est-ce que vous seriez mécontent de la princesse? reprit le roi; tout au moins, bien élevée comme elle a été, elle est équivoque. Eh, de par la queue sacrée! dit le prince impatienté, il n'est pas question de cela. Néadarné n'est rien, ce que je suis est inutile pour elle! la porte des plaisirs est murée. O ciel! que m'apprenez-vous? s'écria le roi: assemblons le conseil. Eh, mon pere! répliqua Tanzaï, que nous dira-t-il ce conseil? Votre secrétaire voudra faire des incisions, & Saugrénutio ordonnera que l'on consulte le singe. Ce dernier parti me semble le meilleur, mais il

suffira que le singe soit consulté à huis clos, & je ne prétends pas que l'on soit informé de ce malheur ; nous deviendrions enfin les objets de la dérision publique. Faites avertir le grand-prêtre, nous nous rendrons *incognito* au-temple ; nous nous sommes assez bien trouvés du premier oracle, pour recourir à un second. Je ne serois pourtant pas content, quand j'y pense, qu'il mît Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh ! que vous importeroit, reprit le roi, quand Néadarné seroit un songe ? Quoi qu'il en soit, dit le prince, tâchons de le lui épargner. Je sais que, pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrénutio à lécher l'écumoire. Mais comment le lui persuader ? Rien ne le gagne, & la violence nous est défendue.

Saugrénutio, que le roi avoit fait avertir, entra. Concombre, qui l'avoit déjà prévenu, lui avoit dicté l'oracle qu'il devoit rendre ; & il étoit assez inutile que le prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrénutio, après avoir tout entendu, fut d'avis d'aller sur le champ au temple, parce que le singe ne rendoit pas d'oracles en ville. Ils s'y transporterent aussitôt, & le singe, après les cérémonies accoutumées rendit cet oracle en prose, afin qu'on l'entende mieux.

La princesse ne se reverra dans son premier état, que le grand génie Mange-Taupes n'en ait disposé selon sa sainte volonté.

Selon sa sainte volonté! s'écria le prince, transporté de rage : je ne crois pas que cela arrive jamais. Bon! dit le roi, vous vous alarmez toujours : voilà comme vous étiez avant de partir; cependant que vous est-il arrivé? Savez-vous quelle sera la volonté du génie? D'ailleurs, quand elle seroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux, s'y soumettre, que de voir Néadarné rester toujours ce qu'elle est! Non, il ne le vaut pas mieux, dit le prince, & j'aime mieux, une fois pour toutes, que Néadarné me soit inutile à jamais, que de passer entre les bras d'un autre. Fausse délicatesse! reprit Saugrénutio; car au fond cela ne revient-il pas au même? Pour un mal d'opinion, vous vous privez d'un bonheur réel. Oh, ventre singe! s'écria Tanzaï, mêlez-vous de vos affaires : si l'on envoyoit la prêtresse, votre concubine seulement, où l'on envoie ma femme, vous seriez peut-être aussi fâché que moi. Laissez-le crier, dit le roi, & instruisez-moi. Qu'est-ce que ce Mange-Taupes? Je ne crois pas de ma vie en avoir entendu parler. C'est, répondit Saugrénutio, un génie puissant, proche parent de Concombre; sans doute il aura épousé sa querelle. Il est d'un tempérament fort amoureux, & l'isle Jonquille, où il fait sa demeure ordinaire, n'est qu'un sérail composé des plus belles personnes de l'univers. Toutes celles qui ont affaire à lui, sont obligées de passer une nuit au moins dans son palais. On ne sait, à vrai-

dire, ce qu'elles y font; mais, s'il en faut croire toutes les femmes qui en sont revenues, c'est le génie du monde le plus respectueux. Votre majesté sent bien ce qu'on en peut croire; cependant les maris ont le plaisir de rester toujours dans le doute; en pareil cas, c'est une ressource. Il est vrai, interrompit Tanzaï; qu'elle est satisfaisante; mais je vous jure que je n'en aurai pas besoin. Il se peut bien, reprit Saugrénutio, & il y a un moyen presque sûr de le calmer; plus on lui apporte de taupes, plus il est indulgent. Il y a près de dix ans que la fantaisie d'en manger lui est venue, c'est aujourd'hui la seule chose dont il fasse cas. Nous aurons heureusement de quoi le satisfaire, dit le roi, & cela me fera plaisir aussi, mes jardins sont désolés par les taupes, & le royaume a le bonheur d'en produire prodigieusement. Je vais dès ce jour faire publier une ordonnance, par laquelle il sera enjoint à chacun de mes sujets d'en apporter au moins dix. Mais, par où va-t-on à cette isle Jonquille? par la route que son altesse a prise, continua Saugrénutio, pourvu qu'après la forêt, il ait soin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzaï, est fort inutile; Néadarné ne sortira pas du royaume, & ce n'est point pour la voir maîtresse de Mange-Taupes que je l'ai épousée. Répudiez-là donc, reprit le roi, puisqu'aussi bien nos loix vous y contraindroient, si la

princesse, au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au royaume. Cette derniere raison fit taire le prince, il se rendit enfin. On résolut de ne découvrir à personne le sujet du voyage, & de ne différer le départ qu'autant de temps qu'il faudroit pour emporter toutes les taupes du pays. Ne craignez rien, dit Saugrénutio au prince, le singe vient de vous tendre la main, & je suis certain, après ce signe, que le voyage sera heureux, & qu'il n'arrivera rien à la princesse. Il a une aversion naturelle pour les gens destinés à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont essuyé. Il vient pourtant, dit le prince, de vous en faire autant qu'à moi : je crois que ce signe ne veut rien dire; mais sortons de ce temple, & retournons auprès de Néadarné lui annoncer le voyage.

Tanzaï & son pere, de retour au palais, trouverent Néadarné fort inquiete; elle le fut bien plus, quand le prince lui apprit l'oracle, & le projet du voyage. Il est inutile, dit-elle à son époux, que nous quittions ce palais, je serois dans l'isle Jonquille comme ici : moi ! entre les bras d'un autre que vous! ne le croyez pas : je resterois plutôt toute ma vie comme je suis, que de regarder seulement ce génie. Eh ! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le roi : ne pleurez point, Saugrénutio assure qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le prince, il le faut, un pressentiment semble me dire que nous serons tous deux contents. Ordonnez je vous en

conjure, dit-il à son pere, les apprêts du notre départ : je vous demande pardon, mais j'ai l'esprit si peu tranquille, que je ne puis me charger de ce soin. Le roi partit, & laissa Tanzaï essayer inutilement, s'il ne suffiroit pas pour empêcher la princesse de voyager.



CHAPITRE III.

Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.

Le prince, voyant enfin que toutes ses tentatives étoient inutiles, sortit de Chéchian avec Néadarné ; l'un & l'autre traînant à leur suite vingt chariots au moins chargés des taupes. Ni l'un ni l'autre n'avoit l'esprit tranquille. Tanzaï, qui adoroit Néadarné, ne supportoit qu'avec une douleur extrême, l'idée de la voir entre les bras d'un autre ; & Néadarné, qui n'avoit pas pour le prince des sentiments moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devroit son changement qu'à une chose, dont son amour & sa délicatesse lui faisoient une image affreuse. Ils avoient déjà fait plusieurs journées que leurs caresses avoient abrégées, lorsqu'ils parvinrent dans une prairie si variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la princesse, fatiguée de sa marche, y fit tendre ses pavillons, sur les bords d'un ruisseau qui, en

embellissant ces lieux, y répandoit une fraîcheur enchantée. Bientôt le murmure de ce ruisseau endormit les deux amants, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï se fut reposé quelques heures sur le sein de Néadarné, voyant qu'elle dormoit encore, il alla se promener autour de ce même ruisseau qui formoit des méandres infinis : & il étoit occupé à se plaindre en lui-même de la bizarrerie de son sort, lorsqu'une taupe, qui sortit brusquement de dessous terre, interrompit sa rêverie. Dans l'idée où il étoit que plus il porteroit de taupes au génie, plus il auroit d'égards pour Néadarné, on peut croire qu'il n'épargna rien pour se saisir de celle que le hasard lui offroit. A peine l'eut-il prise, qu'il lui trouva une peau si douce, tant de graces, de si beaux yeux, chose si rare aux taupes, qu'il n'y avoit peut-être dans l'univers que celle-là qui en eût, que, mu de compassion, il voulut d'abord lui rendre la liberté; puis, par un sentiment plus délicat, il aima mieux qu'elle dût cet avantage à Néadarné : il la porta donc au pavillon.

Néadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le prince dans la prairie, lorsqu'il parut avec sa prise. Voyez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre : assurément ce n'est pas-là une taupe ordinaire. Ah, qu'elle est belle ! s'écria Néadarné : quoi! voudriez-vous la livrer au génie ? Son sort dépend de vous,

reprit-il, & je souscrirai à tout ce que vous en ordonnerez. Je la garderai donc, dit Néadarné. Qu'elle est belle! ajouta-t-elle, voyant qu'elle la carressoit: je veux qu'elle reste avec nous, j'en aurai soin moi-même; je suis peut-être la seule femme au monde qui ait une taupe si merveilleuse; la mienne ne me quittera jamais. Les femmes se prennent souvent de passions violentes, sans trop savoir pourquoi, & communément, plus les objets qui les frappent sont ridicules, plus elles s'y attachent avec fureur. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné, qui se prit pour sa taupe d'un amour si vif, que si un quart d'heure après il l'avoit fallu sacrifier au prince, peut-être qu'elle auroit balancé. On ne doit point pour cela avoir mauvaise opinion de Néadarné: on avance, sans doute, ceci témérairement; les femmes Chéchianiennes ne ressemblent peut-être pas en fantaisies, à celles du reste du monde. La princesse, éprise de sa taupe, lui fit mettre un collier, & la tint en lesse tant qu'elle se promena dans la prairie, sans que cet animal témoignât jamais aucune envie de se remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans son palanquin, lorsqu'il fallut y remonter, & gronda Tanzaï jusqu'à se faire une querelle assez vive, de ce qu'il ne la caressoit pas assez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut interrompue par aucun événement, on découvrit la forêt. Tanzaï, qui la reconnut

pour celle où il avoit rencontré la fée au chauderon, ne put s'empêcher de soupirer en songeant à l'aventure funeste dont cette rencontre avoit été suivie. Aussi-tôt, & suivant le conseil de Saugrénutio, il fit prendre à gauche. Il se sentoit le cœur dans ce serrement cruel qui nous saisit à l'approche d'un malheur. C'est donc bientôt, dit-il à Néadarné en soupirant, que je vais vous quitter? C'est donc moi, qui, vous aimant éperdument, vous remets presque entre les bras d'un autre? Un sort cruel m'y contraint: ah! la nécessité de mourir me seroit moins affreuse. Néadarné! vous m'oublierez, vous serez la proie des desirs d'un génie qui, tout affreux qu'il est sans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien! Prince, lui dit Néadarné, retournons sur nos pas. Vous savez avec quel regret j'obéis: vous m'assurez que vous m'aimerez toujours; contente de cette promesse, sûre de posséder votre cœur, qu'aurois-je à desirer? Le bonheur de votre vie dépendoit, disiez-vous, de mon changement de forme: je me suis soumise, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver: j'ai fait taire mes répugnances, tout ce que me suggéroit ma vertu, tout ce que m'inspiroit mon amour. Eh que m'importe, hélas! si votre passion pour moi ne diminue pas, de rester comme je suis? Vous savez à quel point je vous aime; & loin de compter sur ma fidélité, vous osez imaginer que

celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire. Fût-il, ce qui ne sauroit être, fût-il ce que vous êtes, mon cœur gémissant avec lui, ne penseroit encore qu'à vous. J'ignore si ces plaisirs que vous vantez, sont aussi vifs que vous le dites; mais quoi qu'il en soit, je crois qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour ce charme que vous leur attribuez. Je sens que vous me faites naître des desirs; mais vous seul donnez à mon ame ces mouvements impétueux. Ce génie, dont l'idée vous afflige & me tourmente, me fît-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai sentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce désordre, n'étant plus à moi, je serois encore à vous.

Ah! voilà précisément, s'écria Tanzaï, ce quiétisme affreux que je crains! Voilà ces distinctions cruelles que l'esprit fait, & que le cœur ne sent pas. Aussi heureuse avec ce génie qu'avec moi, il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté qui même ne vous occuperoit qu'après; & tout ce que votre amour me donneroit, seroit d'imaginer que peut-être je vous aurois fait plus de plaisirs. Soit, répondit Néadarné en colere; mais que je cesse de vous aimer, si je vais trouver le génie. Pour vous, rompez un hymen qui vous devient odieux; Néadarné vous aime assez pour consentir aux dépens même de sa vie à ce que votre indifférence pour elle peut vous suggérer. Le prince répondit brusque-

ment à ce reproche, la princesse s'offensa de sa réponse, & l'aigreur alloit se mettre entre eux, lorsque la taupe, qu'on n'auroit jamais soupçonnée de savoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne put s'empêcher de dire, en haussant les épaules : par la gernie! que les amants sont sots ! Ah ciel ! s'écrierent-ils tous deux. Ah ! continua la princesse, ma taupe parle.

Je suis bien trompé, dit Tanzaï, si ce n'est encore la maudite Concombre qui me poursuit : avez-vous entendu comme elle a juré ? Pour le coup je l'étrangle, puisqu'enfin je suis à même. Arrêtez, Prince généreux ! s'écria la taupe, ne me confondez pas avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez besoin de moi. Repos de mes jours ! épargnez-la, s'écria la princesse. Quelle simplicité ! répondit-il en tâchant de l'étouffer ; ne voyez-vous pas que c'est Concombre ? Eh non ! je ne suis pas elle, crioit la Taupe, je suis la fée Moustache, cousine-germaine & amie de Barbacela. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond, dit le prince en se calmant, elle peut avoir raison ; mais par quelle aventure êtes-vous taupe ? C'est ce que vous saurez bientôt, reprit Moustache ; mais avez-vous le temps de m'écouter ? Je crains mortellement d'être d'une longueur inouie. Qu'importe, dit le prince, nous n'avons rien de mieux à faire. Alors la Taupe commença son histoire, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.

J'AI pour aïeul le grand génie Chou-Macha. Quant à mon pere, je ne l'ai jamais bien connu : la fée Chingara, ma mere, n'a jamais voulu le déclarer, soit qu'elle n'en fût pas bien sûre, soit que le choix qu'elle avoit fait, ne lui fît point d'honneur : car ce n'est pas toujours pour se donner un air de réserve, que les femmes n'avouent pas leurs aventures : il semble que quand la vanité est flattée de la condition d'un amant, la vertu y perde moins. On espéra beaucoup de moi dans mon enfance : que je vous en raconte quelques traits. Je n'avois pas encore quatre ans.... Ne pourriez-vous pas, interrompit Tanzaï, prendre l'histoire d'un peu plus haut ? Eh bien ! vous étiez fort jolie sans doute en votre enfance ; mais passons au temps où vos agréments vous furent de quelque chose. Volontiers, dit la Taupe. On me nomma Moustache, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. Barbacela, ma proche parente, & ma marraine, voulut absolument m'élever, & Chingara y consentit d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoissoit ma

marraine en état de me donner une bonne éducation, elle n'étoit pas fâchée qu'on ne vît pas si près d'elle une fille qui, dans la suite, pourroit effacer ses agréments.

Barbacela me porta dans l'isle Babiole, dont elle est souveraine. C'est, sans contredit, le pays du monde le moins nébuleux. Les hommes ne s'y occupent que de pompons & de madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre soin que celui de plaire ; & s'il arrivoit qu'une d'elles, poursuivie par un amant, fût assez distraite sur les bienséances du pays pour prononcer seulement le mot de vertu, elle seroit bannie pour un an de toute société. Je ne prétends pas dire que l'on se convienne d'abord ; la résistance dure au moins deux jours, & nous n'avons guere vu de femmes se rendre auparavant : cela n'est pourtant pas sans exemple à la cour. Ces mœurs vous paroissent singulieres, & vous avez tort. Qu'une femme, de celles qu'on nomme parmi vous vertueuses, vous fasse attendre un mois. Ce terme est long. Eh bien! à la fin de votre martyre, que vous donne-t-elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord ? Car, voyez-vous, cela revient au même, le tendre est effectif dans le fond. Au milieu des rebuts étudiés d'une femme, on a toujours sa défaite en perspective ; qu'elle se précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin ; mais l'imagination a trop été au devant d'elle ; on a beau tirer le desir par la manche, on a peine

à l'éveiller ; & s'il arrive qu'il s'éveille, le plaisir à qui il fait signe de trop loin, ou ne vient pas à temps, ou ne se soucie plus de venir. La vertu n'est qu'une baliverne, qui cherche toujours à vous faire perdre du temps, & quand elle croit avoir mis l'amour dehors.... Recommencez un peu ce que vous venez de dire, interrompit Tanzaï, que je meure si j'en ai entendu une syllabe. Quelle langue parlez-vous là ? Celle de l'isle Babiole, reprit la Taupe. Si vous pouviez me parler la mienne, vous me feriez plaisir, répliqua-t-il ; eh ! comment faites-vous pour vous entendre ? Je me devine, reprit la Taupe : mais laissez-moi continuer, je ne sais plus où j'en suis. Où la vertu baliverne, dit Néadarné. Eh non ! dit Moustache, ce n'étoit qu'une réflexion. Je ne sais donc plus, dit Néadarné, ce que c'étoit que l'histoire : ah ! vous en étiez à ces femmes qui se rendent d'abord.

Ma marraine, reprit la Taupe, m'élevoit dans les mœurs du pays, & je commençois déjà à savoir ce que c'étoit que mon visage, lorsque je sortis de l'enfance. Avant un certain âge on se voit sans s'appercevoir, on n'étudie pas ses agréments, on ne sait pas ce qu'ils valent, on les a loin de soi, le seul desir de les éprouver les développe à nos regards ; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes, une femme seroit belle sans le savoir, sans s'en douter, rien de plus. Je me voyois convenablement pour moi

même, lorsque le génie Jonquille arriva dans notre isle. J'étois vive, agaçante, & ma beauté étoit, pour ainsi dire, tappée de coquetterie. Il prit pour moi la passion la plus vive : mais le prince des Cormorans qui étoit arrivé une demie-heure avant lui, m'avoit vue, regardée, émue : en fait d'amour on dépend d'une seconde. Le génie ne sut pas qu'il étoit venu trop tard : je m'apperçus, à regret, de sa passion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut surpris de l'indifférence que je montrois au génie ; ce fut en vain qu'il mit en œuvre ses agréments & ses soupirs ; toute la justice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'estime ; & c'est un sentiment trop peu distingué pour quelqu'un qui s'est flatté d'en inspirer de plus vifs.

Les fêtes les plus brillantes, les présents les plus magnifiques, les soins les plus soumis, le respect le plus timide, étoient les seules armes dont il se servit pour vaincre ma rigueur. Je dissimulai long-temps avec lui. Je savois que mon amant avoit tout à craindre de la colere de Jonquille, s'il pouvoit le soupçonner d'être son rival : je me contentois donc de le voir en secret, & de lui sacrifier les vœux & les présents du génie. J'ai su depuis que cette coutume n'est pas nouvelle, & que ce qu'on tient de l'amant riche, sert à acheter celui dont on a l'imagination blessée. Je craignois d'autant plus

que le génie ne soupçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre cour digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danseur du monde, personne ne faisoit la révérence de meilleure grace : il devinoit toutes les énigmes, jouoit bien tous les jeux, tant de force que d'adresse, depuis le trou-madame jusqu'au ballon. Sa figure étoit charmante, & empaquetée, si l'on peut le dire, dans les agréments les plus rares : il savoit accompagner de toutes sortes d'instruments une voix charmante qu'il avoit. Jouoit-il bien de la vielle ? demanda brusquement Tanzaï. C'étoit, reprit la Taupe, un de ses instruments favoris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de si merveilleux ; mais, continuez votre histoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre prince. Outre les talents que je viens de nombrer, continua-t-elle, il faisoit joliment des vers. Sa conversation enjouée & sérieuse, satisfaisoit également par ses graces & sa solidité. Austere avec la prude, libre avec la coquette, mélancolique avec la tendre, il n'y avoit pas une dame à la cour dont il ne fît les délices, & pas un homme dont il n'excitât la jalousie. La supériorité de son esprit ne le rendoit pas insociable ; complaisant avec finesse, il savoit se plier à tout ; il possédoit mieux que personne ce langage brillant de notre isle, il n'y avoit personne qui ne fût comblé de l'entendre ; & quoique cet être farouche, intitulé le bon sens, n'agît pas toujours civilement

avec ce qu'il disoit, l'élégance insoutenable de ses discours faisoit qu'il n'y perdoit rien, ou que le bon sens, caché derriere une multitude miraculeuse de mots placés au mieux, auroit paru d'une insipidité affadissante à ses sectateurs les plus absurdes, s'il eût été vêtu moins légérement. En effet, la raison est vulgaire, elle paroît toujours ce qu'elle est, elle craint de se noyer dans l'enjouement, & ne manque pas de faire un saut en arriere, quand une idée singuliérement tournée se présente, ou qu'une imagination lumineuse se place commodément dans le cœur. Après cela, si elle triomphe, c'est d'une façon si insultante pour l'humanité; l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri, y perd tant de ses graces, prend si mauvaise opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule pour ne lui pas rompre en visiere. L'esprit est d'un caractere plus sociable; la dignité de ses manieres fait sentir que son éducation a été soustraite aux préjugés; ce qu'il pense est à lui, ne tient à rien, s'isole de lui-même; il s'éleve sans prendre de secousse: ce que la réflexion produit, s'appésantit sous le travail qu'elle cause; ce que l'imagination enfante est audacieux; l'une absorbe par sa gravité, l'autre réveille par sa pétulance. On voit long-temps la premiere sur la route, l'autre se présente inopinément. La réflexion réprime, sa justesse n'est qu'indigence, prétexte de l'esprit foible

qu'elle anéantit, à mesure qu'elle le flatte. L'esprit indépendant de tout, fait ses opérations sans calcul, son effet, toujours séduisant, plus prompt que l'éclair, brille, étonne, éblouit ; il prend toutes les formes qu'on veut ; toujours noble, son air auguste, même dans le badin, parle en faveur de sa naissance ; & la raison, toujours bourgeoise auprès de lui, silencieuse par sécheresse, succombe malgré elle, en augmentant par sa mauvaise humeur le triomphe de son rival.

Vrai singe ! s'écria le prince. Ah ! dit Néadamé, pénétrée de plaisir, ah, que cela est beau ! Sans notre taupe, nous nous serions ennuyés à périr. Je suis charmée, reprit Moustache, que mes idées ne se perdent pas auprès de vous, je me suis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puérile. Mais peut-on, dit Néadamé, apprendre sans peine ce langage ; n'ôte-t-il rien à l'indolence du repos ? Pour moi, reprit Tanzaï, je crois que non, & j'imagine qu'avec les dispositions que je vous vois, & les leçons que Moustache vous donnera, vous parlerez bientôt aussi superficiellement qu'elle-même. Mais quelle misere, ajouta-t-il, de se servir de ce maussade jargon ! Vous restez deux heures sur la raison & sur l'esprit, pour ne me donner ni de l'un ni de l'autre. Si vous continuez votre histoire sur ce ton là, je ne réponds pas que je l'entende patiemment. Laissez-le dire, interrompit

Néadamé ; au vrai, c'est au mieux ; vous parlez de tout point comme un charme. Le prince haussa les épaules, & Moustache reprit ainsi son récit.



CHAPITRE V.

Comme le précédent.

Vous conviendrez aisément, je crois, après ce que je viens de vous dire de Cormoran, que mon goût pour lui étoit justifié. Un seul de ses regards auroit suffi pour tourner la tête à la femme la moins susceptible : ainsi il n'est pas surprenant que son mérite ait fait sur moi une si vive impression. Tant de passions ne sont fondées que sur le caprice, que je suis bien aise de vous faire voir que la mienne ne s'étoit pas déterminée sur rien. La premiere fois que je le vis, (& l'amour ne peut naître que du premier moment,) qui ne l'auroit aimé ! Il étoit au cercle chez Barbacela : les hommes les plus galants de la cour étoient consultés par nos dames sur le choix des ajustements, sur les modes, & sur la difficulté d'en imaginer de nouvelles ; c'étoit, comme vous voyez, une matiere importante. Chacun s'efforçoit de briller. Le prince, qui venoit d'arriver à la cour, résolut avec tant de solidité les cas difficiles qui se présenterent, inventa des

modes si jolies, qu'il n'y eut personne qui n'admirât sa sagesse & son imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* jusques au fond du cœur. Une attention particuliere qu'il parut faire à ma personne, fixa le penchant que je me sentois déjà pour lui; & je m'aidai si-bien de mes réflexions, que quand je le quittai le soir, ma passion ne pouvoit plus augmenter. L'agrément de son esprit qui se développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite. Quelque chose d'obligeant qu'il me dit sur ma beauté, & le silence qu'il garda avec toutes les autres, me convainquirent que son cœur n'étoit plus tranquille; car cela s'apperçoit aisément: l'amour est un sentiment qui dérange l'ame, & qui pour s'y mettre à son aise s'empare de toutes ses fonctions, & ne les laisse agir qu'à son profit. Mon cœur qui sembla, au premier coup-d'œil, s'entendre avec le sien, abjura toutes les bienséances; & par une étourderie inconcevable, marcha sur le ventre à toutes les idées de raison qui auroient pu le contredire. Nous nous rencontrâmes à soupirer ensemble, & si nous étions restés plus long-temps l'un avec l'autre ce soir là, nos desirs se seroient couchés moins enfants qu'ils ne firent. Je ne sais pas ce qu'il fit de sa nuit: pour moi, le sommeil voulut en vain s'emparer de mes sens, quelques conseils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'amour qui, tout neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que

n'auroit fait sans doute le songe le plus aimable. Qu'est-ce en effet que le sommeil quand on aime ? Quelques douceurs qu'il vous apprête, vaut-il le désordre raisonné de votre imagination ? Sur-tout, quand sûr d'être aimé, l'espérance flatteuse arrange vos objets comme vous pourriez les souhaiter. On n'a dans un songe que des idées indistinctes, heureuses quelquefois, mais souvent contraires à leur source. Quand on pense soi-même à ce qu'on aime, on lui fixe son emploi, on le porte où l'on veut, & la passion qui le détermine sait toujours le faire amusant.

A peine étois-je levée, que Cormoran entra dans mon appartement. J'étois alors dans un cabinet reculé. Il osa troubler ma retraite. Le trouble & les desirs qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouverent que j'étois aimée. Je l'avouerai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse ; & d'ailleurs mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup-d'œil favorable le rassura donc, & sans y trop intéresser ma vertu ; car voilà à quoi sert l'usage du monde ; sans paroître le souhaiter, je l'amenai au point de me faire sa déclaration. Je ne me souviens pas à présent de quelle maniere il la tourna, mais elle fut intelligible au point qu'il ne tint qu'à moi de faire semblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup : mais aussi, ne voulant pas

le désespérer, je lui serrai la main; geste indifférent dans le fond, & sur lequel on peut toujours s'excuser quand il ne réussit pas. Je ne voulus pas, quoique sûre qu'il m'aimoit, en hasarder davantage. Les premieres avances doivent être modérées: pour peu qu'un amant ait d'esprit, il les entend; quitte à les pousser sans ménagement, s'il ne sait pas les entendre. Je n'en fus pas à cette peine là avec Cormoran: il savoit que toute main qui serre, veut un baiser; il le prit donc; il rougit du plaisir qu'il en eut, & je rougis aussi, mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jetai sur lui un regard qui me fatigua étrangement; il mouroit d'envie d'être tendre, je n'étois pas fâchée qu'il le fût; cependant il ne devoit pas le paroître: je fis en sorte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colere où j'aurois dû être; mais je n'y réussis pas, & l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'eusse songé seulement à en corriger l'expression. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins pénétrant, j'aurois pu m'en sauver: mais ce traître de Comoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier, il baisa encore ma main, que je n'avois pas songé à retirer d'entre les siennes. Il étoit ému, je commençois à raisonner moins qu'à sentir; il étoit à mes genoux; c'est une attitude qui frappe toujours, & qui n'est point du tout indifférente; si elle prouve du

respect, elle met en même temps à portée d'en manquer.

Je me baissai, uniquement pour engager Cormoran à se relever; il saisit ce moment pour me surprendre un baiser qui me pénétra: c'étoit le premier de ma vie. Tous mes sens se troublerent, ma tête malgré moi resta panchée sur la sienne. J'ai éprouvé depuis la même volupté, elle m'a toujours été chere, mais elle ne m'a jamais été si sensible. Je ne sais ce qu'en ce moment Cormoran faisoit de lui-même; je crois que s'il avoit été moins égaré, j'étois perdue. Lorsque je revins de mon trouble, le prince étoit encore dans le sien, ses yeux étoient chargés d'une tendre langueur, ses soupirs étoient interrompus, son cœur pressé ne les lui fournissoit qu'avec peine. Quel bonheur qu'alors il ne pût rien entreprendre! l'instant de sa déclaration auroit été celui de son bonheur: c'étoit une chose d'usage à la cour, mais je ne voulus pas m'y soumettre. Je connoissois assez les hommes pour savoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de se rendre; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité, que de ne pas humilier la nôtre: & cette raison me retint, où la pudeur ne l'auroit su faire. Ah, Prince! dis-je à Cormoran, laissez-moi, ne seroit-ce pas à vous à me défendre de ma foiblesse? N'augmentez pas l'inutilité de ma raison, revenez à vous, rendez-moi à moi-même; je vous aime,

hélas! vous n'en pouvez pas douter, les preuves de ma tendresse en ont dévancé l'aveu. Qu'il m'est doux de ne vous avoir pas tout donné, & de songer que mon amour a encore mille présents à vous faire! Jouissons du plaisir de nous adorer, abandonnons-nous-y; que nos jours s'écoulent dans notre ardeur, qu'ils ne renaissent que pour nous y retrouver; que le présent, en nous rappellant le passé, nous encourage à nous aimer sans cesse; & puissions-nous, dans l'avenir, n'envisager encore que le bonheur qui nous pénetre aujourd'hui! Heureux d'être tous deux immortels! plus heureux de rendre notre amour aussi éternel que notre existence!

Ah! divine Fée, s'écria Cormoran, je ne puis plus suffire à mes transports, vos bontés me confondent: ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoissance, n'est-ce pas vous prouver combien elles me pénetrent? Mais vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me sont précieuses. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il se peut, de mes transports quand je vous vois partager ma flamme! Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous consacrer tous les moments de ma vie! mais malheureux de ne pouvoir mourir, si jamais vous changez pour moi. Cependant Jonquille vous aime; quel rival! & si je n'ai pas à redouter votre inconstance, que ne dois-je pas craindre de son pouvoir,

&

& peut-être de ses agréments ? Je l'avouerai, lui dis-je ; il s'est déclaré pour moi, mais je n'aurai pas long-temps à contraindre ma tendresse, & à supporter la sienne. J'emploirai tant de soins à le rebuter, & à vous rendre heureux, qu'il gémira de douleur autant que vous soupirerez de plaisir. Une passion qui n'a plus d'espoir, s'irrite d'abord, mais s'attiédit. Ennuyé du peu de succès de ses soins, bientôt, croyez-moi, sa fierté lui fera porter à une autre des vœux qu'il verra méprisés. Mais, contraignons-nous ; tout génie que vous êtes, vous savez combien sa puissance est au dessus de la vôtre, ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux ; sans doute nous ne nous verrions plus. Ah ! je ne puis y penser sans frémir. Contents de pouvoir, en public, nous dire par nos yeux que nous nous aimons, réservons-en les preuves pour des lieux dont nous serons sûrs. Mais sortez d'ici, je craindrois qu'on ne nous y surprît, & qu'on ne devinât la cause de l'embarras où nous sommes tous deux : dans une cour où l'amour fait la principale affaire des courtisans, il ne seroit pas équivoque.

Le prince, qui craignoit que cette passion violente que je lui marquois, ne fût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant de sortir, que des faveurs plus marquées réalisassent son bonheur ; mais ce n'étoit pas mon intention de porter si loin ma foiblesse. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois

si réservée ; je ne sais pas non plus si c'étoit par délicatesse ; mais j'ai peine à croire, si je n'avois pas fait sortir Cormoran, que j'eusse pu rester avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient si tendres, & j'étois si foible ! d'ailleurs il m'avoit marqué tant de transports pour une bagatelle, que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été sa reconnoissance, si je lui avois donné plus de lieu d'éclater. Il sortit à regret, & je lui cachai que c'étoit à regret aussi que je le laissois sortir.

A peine fus-je seule, que je me fis des reproches, non de ce que j'avois fait, mais de l'avoir renvoyé si content. J'aurois été au désespoir qu'il eût douté de mon cœur, & je ne trouvois pas à propos qu'il en fût si sûr. Quoique je ne susse pas bien encore tout ce que nous perdons auprès d'un homme quand nous avons satisfait ses desirs, je me doutois bien, quelque enflammé qu'il puisse être, qu'au moins il a perdu le plaisir de la curiosité, & je sentois par moi-même que ce plaisir tient de la place dans l'ame, & que pour le même objet, il n'y peut loger qu'une fois. J'avois résolu, malgré ma passion pour Cormoran, de le laisser long-temps desirer, d'être quelquefois douteuse pour lui : mon amour souffroit à imaginer cette politique, mais elle me parut si nécessaire, que je surmontai mes répugnances à cet égard.

Quand je le revis dans la journée, mes

yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin, j'y laissai même une impression de froideur qui le désespéra : il est vrai que certaine du chagrin que je lui avois causé, un regard tendre & plein de feu que j'appuyai sur lui, travailla à lui rendre ses premieres espérances. Je sais que dans le monde les hommes appellent ce manege de la coquetterie : mais pour qui travaillons-nous, si ce n'est pour eux ? Quels charmes ne trouveroient-ils pas bientôt insipides, si nous ne prenions le soin de réveiller leur cœur ? Les aimons-nous toujours tendrement ? Sûrs de nous trouver dans une égalité constante, ils ne la desirent plus. Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur léthargie ; ils se voient avec désespoir sur le point de perdre un bien dont ils ne jouissoient plus qu'avec nonchalance : le mouvement qu'ils se donnent pour se le faire rendre, renouvelle leurs sentiments. Ils ne se souviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y soyons. Notre perte prochaine leur fait seule sentir combien nous leur étions nécessaires : ils nous en aiment davantage, & par conséquent nous en deviennent plus chers : le cœur y gagne des deux côtés, c'est un surcroît de tendresse qui lui arrive. Un amant n'a-t-il point de fantaisies à essuyer, point de rivaux à craindre ? il croit qu'il n'aime plus, ou du moins que ce n'est plus que par habitude, ou par reconnoissance. N'est-ce pas un service à lui rendre,

que de lui ôter une erreur qui éteint ses plaisirs ? L'amant tendre revient, quand la maîtresse sensible disparoît ; les faveurs qu'il recevoit sans desirs, redeviennent plus piquantes pour lui que la premiere fois, dès qu'il a pu imaginer qu'elles lui seroient ravies ; il ne conçoit même pas comment il a pu les négliger. Au milieu d'un raccommodement inattendu, quel triomphe pour nous ! quel charme pour lui ! de sentir renaître dans son cœur un sentiment qu'il n'y distinguoit plus. L'amour n'est que ce que nous le faisons : si nous le laissions comme la nature nous le donne, il seroit trop uni, sans délicatesse, il seroit sans volupté. Nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes : il falloit le rendre difficile, pour le rendre agréable. Notre empire sur les hommes dépend de nous, & quand il nous arrive de le perdre, ce n'est jamais qu'à notre peu d'adresse que nous devons nous en prendre ; s'ils nous en privent, ce n'est pas leur faute. Hélas ! les pauvres gens qu'ils sont, ils n'y penseroient pas d'eux-mêmes ; déterminés pour l'esclavage, ils ne quittent une chaîne que pour rentrer dans une autre ; ils sentent qu'ils sont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer ? ne leur offrons jamais un bonheur parfait ; comblons leurs desirs, mais ne les anéantissons pas : au milieu des plus grandes voluptés, qu'il leur manque quelque chose, ne fût-ce même qu'un soupir : le desir ne meurt que d'être comblé ; & c'est

une maladie qui ne lui arrive que quand nous ne voulons pas la lui épargner.

Ah, quel enchantement! s'écria Néadarné. En honneur! Taupe, ma mie, dit Tanzaï, je n'ai de ma vie rien entendu d'aussi extraordinaire que vous. Les belles réflexions! dit encore Néadarné. Quand il seroit vrai, reprit Tanzaï, qu'elles fussent aussi belles que vous le dites, je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues & déplacées, & je ne sache rien de si ridicule que d'avoir de l'esprit mal à propos. Il y a trois heures, au moins, que Moustache nous tient en haleine pour une histoire que j'aurois faite en un quart-d'heure. Je crois que pour conter agréablement, il faut être naïf. Si par hasard un fait fournit une réflexion, qu'on la fasse, mais qu'elle n'anéantisse jamais le fond; qu'elle soit courte, qu'elle ramene l'auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait; & que l'on s'épargne, sur-tout, cette envie de briller qui contraint l'esprit, & lui ôte le naturel; partie si nécessaire à quelque genre que ce puisse être, que sans elle je ne trouve point de vraies beautés. Je ne parle plus à Moustache de son jargon, je vois qu'il est né avec elle; mais à propos de quoi ce monceau d'idées, toujours les mêmes, quoique différemment exprimées? Pourquoi ces choses dites cent fois, & revêtues pour reparoître encore, d'un goût qui les rend bizarres, sans les rendre neuves? Que me sert à moi qui ai envie d'être promptement

au fait de votre histoire, de savoir toutes les réflexions que vous avez faites après-coup sur vos aventures? Eh! une bonne fois pour toutes, Taupe mes amours, des faits, & point de verbiage. Vous pouvez avoir raison, reprit Moustache, mais l'essentiel ne doit pourtant pas être traité comme le futile. Eh bien! reprit Tanzaï, elle croit m'avoir répondu. Eh! mais sans doute, dit la Princesse, elle parle bien. Je ne sache rien de si charmant que de pouvoir parler deux heures, où d'autres ne trouveroient pas à vous entretenir pour une minute. Qu'importe que l'on se répete, si l'on peut donner un air de nouveauté à ce que l'on a déjà dit? D'ailleurs, cette façon admirable de s'exprimer, que vous traitez de jargon, éblouit, elle donne à rêver: heureux, qui dans sa conversation peut avoir ce goût galant! Quoi! ne trouver toujours que les mêmes termes, ne pas oser séparer les uns des autres ceux qu'on a accoutumé de faire marcher ensemble? Pourquoi seroit-il défendu de faire faire connoissance à des mots qui ne se sont jamais vus, ou qui croient qu'ils ne se conviendroient pas? La surprise où ils sont de se trouver l'un auprès de l'autre, n'est-elle pas une chose qui comble! & s'il arrive qu'avec cette surprise qui vous amuse, ils fassent beauté, où vous croyez trouver défaut, ne vous trouvez-vous pas singuliérement étonné? Faut-il qu'un préjugé..... Par Singe! s'écria Tanzaï, vous m'étonnez sin-

gulièrement vous-même, & j'admire le peu de temps qu'il vous a fallu pour vous infecter de ce mauvais goût. Mais finissons la dispute, que Moustache acheve son histoire, s'il est possible, & qu'elle ne me quitte plus son Cormoran pour courir après les digressions inutiles. Allons, continuez, dit Néadarné à Moustache; & sur-tout rendez-moi compte exactement de ce que vous avez fait, & non-seulement de ce que vous avez pensé, mais encore de ce que vous auriez voulu penser; n'oubliez pas, en un mot, la plus légere circonstance. Vous contez si bien!

CHAPITRE VI.

Qui ne dément pas les deux autres.

J'EN étois donc, reprit Moustache, à ce regard qui le satisfit. Il devint amoureux à ne plus se connoître. Que cela m'auroit contenté, si j'avois pu voir son aliénation d'esprit dans toute son étendue! Mais ma raison avoit couru après la sienne, & l'amour m'empêcha de connoître son départ, & de souhaiter son retour. Le prince & moi étions convenus, ainsi que cela se pratique communément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une apparence d'amitié & de politesse; & qu'en particulier nous nous dé-

dommagerions, ainsi que cela se fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon appartement un jardin où il n'entroit que moi. J'en avois donné une clef au prince : aussi-tôt que l'on étoit retiré, j'allois l'y trouver, & tous deux, assis sous un bosquet de myrtes, nous nous donnions les plus tendres assurances de notre amour. Toutes mes nuits se passoient de la même façon, & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faisoit ; mais je savois bien que quand mon teint y auroit perdu de son éclat, & que j'en aurois eu les yeux moins battus, il ne s'en seroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vu nos desirs, & la commodité que nous avions de les satisfaire, c'est que des rendez-vous si charmants ne se passoient pas sans que les emportements du prince attaquassent prodigieusement ma vertu. Quelquefois il me parloit de son martyre, & de la difficulté qu'il trouvoit à le supporter : j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle dont, en attendant mieux, il vouloit bien se contenter. Souvent je brûlois de lui en accorder davantage, mais la nuit couvroit mon désorde, & sa respectueuse retenue me sauvoit de ma foiblesse. Dans de certains instants, je lui en voulois mal, mais je ne le lui disois pas.

Etonné souvent d'une réserve si inconnue dans notre cour, il m'en faisoit des reproches amers. La facilité que je lui avois

montrée la premiere fois, ne lui avoit pas laissé prévoir une si longue résistance; j'en étois moi-même surprise: mais je voulois qu'il m'estimât, & l'amour-propre triomphoit en moi de la passion. Quand je m'en souviens cependant, que ces moments sont douloureux! un homme aimable, aimé, qui inspire autant de desirs que vous en pouvez faire naître, est seul avec vous la nuit, il prend des libertés que vous souffrez, & vous résistez! Ce n'est pas la vertu qui sauve une femme de ces dangereuses occasions, elle n'en a plus, dès-lors qu'elle les cherche. En pareil cas, une coquette peut seule se garantir des transports d'un amant: je sais que la coquetterie est moins méritoire que la vertu, mais aussi est-elle plus utile.

Il y avoit quinze jours que Cormoran & moi nous nous aimions; & avec les précautions extrêmes que nous avons prises, il n'y avoit que toute la cour qui se fût apperçue de notre intelligence : cependant le respect qu'on me portoit, empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaisanteries. Le génie seul, malgré l'intérêt qu'il avoit à connoître mon cœur, ignoroit encore son rival. Il savoit qu'il n'étoit point aimé; mais, soit présomption, soit l'idée qu'il avoit de mon indifférence, il ne croyoit pas que je fusse sensible pour un autre. Enfin, trop amoureux & trop jaloux pour n'être point clair-voyant, il commença par soupçonner qu'une passion secrete dont mon cœur étoit rempli, étoit ce

qui le lui fermoit. Il porta ses regards sur tous les courtisans, & au milieu de ce cruel examen il les arrêta sur Cormoran. Il avoit découvert en lui une attention qui lui parut tenir plus de l'amour que du respect. Il avoit surpris entre nous de ces regards que, malgré la contrainte qu'on s'impose, l'amour anime toujours trop, pour n'être pas remarqués. L'attention du prince quand je parlois, la complaisance flatteuse avec laquelle je l'écoutois, les éloges que je donnois à ses moindres discours, mille choses sur lesquelles on ne s'observe point, & qui, toutes légeres qu'elles sont, parviennent, mises ensemble à faire un poids, fixerent ses soupçons, & les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en savoir davantage, il n'interrogea pas les secrets immenses de son art: il n'ignoroit pas que ce seroit en vain qu'il voudroit s'en servir, & que l'amour, toujours au dessus de lui, dédaigneroit de satisfaire sa curiosité. Résolu de l'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même; & jugeant que le temps de la nuit étoit celui que je choisissois pour voir Cormoran avec liberté, il se rendit invisible, & se transporta dans mon jardin. Cette même nuit, j'avois résolu de m'abandonner sans réserve à Cormoran, & de lui donner ma foi. Nous étions déjà tous deux dans le bosquet des myrtes, lorsque le génie entra. Il attendoit avec impatience que je sortisse de ma chambre, quand des soupirs trop marqués, partant du bosquet, déterminerent sa

toute de ce côté-là. Hélas! c'étoit nous qui les poussions. Contente de mon amant, sûre de sa fidélité, pressée par ses desirs plus encore que par les miens, je m'étois laissée aller sur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à son ordinaire, m'avoit aussi moins ménagée. Nous sortions enfin du plus tendre égarement, & nous nous disposions avec ardeur à nous y remettre, lorsqu'un tourbillon de lumiere nous environna, & nous fit voir, en se partageant, le barbare génie. A cette vue nous demeurâmes immobiles. Nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le prince m'avoit mise, subsistoit encore : comme il me menaçoit de le redoubler, je n'avois pas songé à la décence. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fit imaginer, à la jalousie du génie, les plus cruelles choses. Ma robe le couvroit presque tout entier, & plus le génie le trouva attentif à admirer je ne sais quelles bagatelles qu'en ce moment il considéroit, moins il se crut permis de lui pardonner.

Cruelle ! s'écria-t-il avec une voix tonnante, est-ce-là comme vous vouliez répondre à ma tendresse ? Et toi, malheureux, poursuivit-il en s'adressant à Cormoran, as-tu bien songé que tu m'offensois, & crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance ? Elle est complete ; & puisque tu ne peux mourir, tous les instants de tes jours seront marqués par les traits les plus funestes de ma colere. Qu'on l'enleve, continua-t-il, & qu'on le

garde jusqu'à ce que j'aie ordonné de son supplice.

Le prince, à ces paroles, disparut en me tendant les bras. La surprise & la douleur m'avoient d'abord accablée, mais mon malheur me redonnant des forces : barbare! m'écriai-je, de quoi peux-tu te plaindre? Et qui t'a dit que quand tu aimerois, tu dusses toujous être aimé? Quel droit t'avois-je donné sur mon cœur? Oui, Cormoran m'a plu; & ta fatale présence me fait sentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance; quand même tu m'épargnerois, je n'en serois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant, je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Punis-moi, si tu veux; mais sois sûr que le temps & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour, & qu'il subsistera autant que mon aversion pour toi.

Eh bien, perfide! dit le génie, tu seras contene. Déjà il s'approchoit pour m'enlever, lorsque Barbacela vint me soustraire à sa fureur. J'allai long-temps avec elle dans les airs; enfin, elle m'abattit dans cette prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée! me dit-elle alors, dans quels abymes affreux l'amour vient-il de te plonger! Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur : tu te serois perdue toi-même, si ma puissance ne t'avoit sauvée de la barbarie de Jonquille. Fuis, cache-toi à ses regards, jusqu'à ce

qu'un temps plus heureux te permette de revoir la clarté du jour. Deviens taupe, & garde-toi de sortir de cette prairie. J'ose, dans l'obscurité de l'avenir, prévoir pour toi un sort plus doux. Un jour viendra qu'un de mes favoris mettra fin à tes malheurs, & qu'une princesse délivrera le tendre Cormoran. Alors elle me frappa de sa baguette, & je restai tout aussi taupe que vous me voyez. Avant qu'elle me quittât, je lui demandai ce que le génie avoit fait de mon amant, & j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la roue & la culebute dans les jardins de l'isle Jonquille. Vous verrez, interrompit Tanzaï, que c'est à cause de son inclination pour la danse, que le génie l'a honoré de ce supplice. Au reste, je ne doute point que ce ne soit de moi que la fée Barbacela vous a parlé, & nous ferons en sorte.... Mais essuyez donc vos yeux, dit-il à Néadarné, qui pleuroit immodérément; votre pitié va trop loin : eh bien! elle est taupe & rien de plus; quant aux sauts que fait Cormoran, cette idée n'a rien de si affligeant. Ah, que vous êtes peu tendre! lui dit Néadarné; songez-vous aux malheurs de deux amants que l'on sépare, & le génie ne leur eût-il donné que cette punition, n'en étoit-ce pas assez pour les faire mourir de douleur? Qui me sépareroit de vous pour un jour, pour une heure, ne causeroit-il pas ma mort?

Mais, dit-elle à Moustache, combien y

a-t-il que vous avez perdu Cormoran ? Dix ans se sont écoulés depuis ma funeste aventure, reprit Moustache. Barbacela est venue me voir quelquefois, & c'est d'elle que j'ai su que Jonquille, toujours irrité, ayant appris que j'étois taupe, & ne pouvant deviner ma retraite, a ordonné, pour tâcher de m'avoir entre ses mains, que personne ne se présentât devant lui, sans lui apporter des taupes, espérant qu'enfin je serois prise par quelqu'un. Sans votre généreuse pitié il n'y auroit que trop bien réussi : je vous en marquerai ma reconnoissance ; mon pouvoir, quoiqu'infiniment subordonné à celui de Jonquille, ne laisse pas de s'étendre loin. Nous approchons de ses états, songez seulement à me bien cacher.

Vous croyez donc, dit la princesse, que vous reverrez Cormoran ? Tout contribue, répondit Moustache, à me le faire croire : les promesses de Barbacela ; votre rencontre, qui commence à faire un changement dans ma fortune ; & plus que tout encore, la tranquillité de mon cœur. Vous qui connoissez le génie, dit Tanzaï, pensez-vous qu'il en veuille venir avec Néadarné aux dernieres extrêmités ? La chose, sans moi, ne seroit pas douteuse, reprit Moustache : le génie est facile à toucher : Néadarné est belle : la singularité de son aventure le piquera peut-être autant que ses agréments. Mais ne pourrois-je pas suivre Néadarné ? demanda-t-il encore. Eh ! de quoi la garantiriez-vous ?

reprit Moustache. Jonquille aime la musique, vous jouez supérieurement de la vielle, & il pourroit bien vous condamner pour trente ans au moins à faire danser Cormoran. Laissez-moi tout arranger ; je vous réponds d'un succès au dessus de toute espérance. Le prince, que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être rassuré par les promesses de la fée, soupira, & ne répondit rien, persuadé que Moustache n'empêcheroit pas plus Néadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de sauter.



CHAPITRE VII.

Qui fera bailler plus d'un lecteur.

PENDANT le récit de Moustache, qui, ainsi que le lecteur l'a dû sentir, ne laissa pas d'être fort long, on avoit traversé la forêt, & le prince découvrant de loin une grande ville, demanda son nom. C'est, lui répondit Moustache, la ville des Barbeaux. Elle est grande & peuplée. Son roi est tributaire du génie, & son agent principal dans les affaires amoureuses. Ce roi a la complaisance de prendre une liste de toutes les beautés de la terre qui ont des aventures singulieres, telle, par exemple, que celle de la princesse; & le génie se les fait adjuger au bureau des

fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzaï, ce génie s'eſt fait un emploi bien particulier! quelle ſorte de plaiſir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme? Cela n'eſt ni généreux, ni délicat. Vous avez raiſon, reprit la fée: mais cette délicateſſe eſt aujourd'hui la choſe du monde qui le touche le moins; il prétend qu'elle ſeule trouble les plaiſirs, ou que quand elle ne ſe met pas de la partie, ils n'en ſont ni moins réels, ni moins vifs. Il eſt difficile de corriger un homme qui s'eſt fait un ſyſtême, & qui, pour l'appuyer, ſe fonde d'abord ſur ce que les femmes à ſentiments l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaiſir que celles qui ne ſe livrent à lui que par beſoin, ou par ſenſualité effective; & ſur la folie qu'il y a à ſe priver, pour un ſeul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le prince, la plus mauvaiſe façon de penſer qu'il y ait au monde. Je ſuis plus content de regarder Néadarné ſeulement, que je ne le ferois dans les bras de la plus charmante fée de la terre. Vous n'avez peut-être pas été toujours ſi difficile, reprit Mouſtache: mais quand cela ne ſeroit pas, il ne faut point diſputer ſur la volupté; elle prend ſa ſource dans le caprice, & lui ſeul la détermine.

Je crois cependant, dit Néadarné, que pour cette volupté ſi recherchée, on a beſoin de s'aider de ſon cœur, & l'homme du monde le plus aimable, ſi je ne l'ai pas

choisi, ne fera pas sur moi le même effet qu'un monstre dont je me ferois une idée séduisante. Bien des femmes qui pensoient comme vous, répondit la fée, se sont détrompées par l'expérience. On ne peut répondre du moment : il en est où la nature agit seule, & où l'on se trouve précisément dans le cas d'un songe qui offre à vos sens les objets qu'il veut, & non ceux que vous voudriez. Le songe du prince en est une preuve : il auroit assurément mieux aimé rêver de vous, que de la fée Concombre; cependant... Oh, sans doute! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiscrétions de Moustache, on n'est pas maître de ces sortes de choses. Mais nous approchons de la ville, & c'est une dispute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas loin d'ici à l'isle de Jonquille ? Non, dit Moustache : à quatre lieues de cette ville, on trouve un grand lac sur lequel l'isle est située. Des barques galamment ornées y passent, sans avoir besoin de conducteurs, les beautés qui ont affaire au génie, & les remenent de même.

Avec ces propos, & plusieurs autres pas plus intéressants, ils entrerent dans la ville. Tous les habitants en étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir. Quoique le prince & Néadarné voyageassent *incognito*, leur air majestueux, leur nombreuse suite, & la magnificence de leurs équipages, firent juger aux bluets que ces étrangers étoient des personnes de la plus haute distinction. Mous-

tache pressa le prince de se rendre au logement qu'on avoit préparé, & témoigna tant d'inquiétude qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le sujet. Ce n'est pas sans raison que je tremble, dit Moustache, Jonquille est dans cette ville, & je crains qu'il ne me reconnoisse. Et, que vient-il faire ici? reprit le prince. Ce n'est jamais que l'amour qui l'y amene, répondit la fée: les femmes de cette ville, malgré leur couleur, sont extrêmement belles, & quand le génie n'a rien à faire, il s'amuse à les honorer de sa tendresse. Les habitants, qui le craignent, n'osent lui rien refuser, & beaucoup moins les habitantes. Assurément, dit Tanzaï, voilà un terrible génie. Ah, Néadarné! que votre beauté va me rendre à plaindre! Puis-je me flatter, quand je vous regarde, que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi? Que fera le pouvoir de Moustache? Comment vous sauvera-t-elle des desirs de ce génie? c'est en vain qu'elle me le promet; plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient sensible: je ne puis plus la soutenir. Je sens même, qu'au retour de l'isle Jonquille, vous me seriez insupportable, & que ne pouvant plus vous estimer, vous ne pourriez plus m'être chere. Soyez toujours telle que vous êtes; aussi-bien votre premiere forme me seroit inutile, si elle vous étoit rendue par Jonquille. Content de vous, nous nous plaindrons ensemble de la rigueur de notre destinée. Je ne veux que votre

cœur ; & s'il est vrai que la possession du mien suffise a votre félicité, la nôtre sera entiere. En un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'isle Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian.

Que vous me rendez heureuse ! cher Prince, s'écria la tendre Néadarné : mais ne souffrez pas de votre complaisance pour moi. Contente de porter le titre de votre compagne, je verrai, sans regret, une autre que moi en remplir les fonctions ; elle me sera chere par les plaisirs qu'elle vous donnera : vos loix, ces loix séveres, qu'en vain vous voudriez éluder, n'exigeront plus notre séparation. Quand vos sujets verront les fruits précieux d'un second Hyménée, ils ne pousseront pas la barbarie jusqu'à bannir votre amie. Si je suis destinée à cet affreux malheur, si je dois passer loin de vous mes jours infortunés ; du moins, ajouta-t-elle en versant les larmes les plus ameres, du moins, ô mon unique bien ! si je survis à notre séparation, aurai-je la douceur de penser que j'ai contribué à vos plaisirs.

Que dites-vous ? adorable Princesse, s'écria Tanzaï : moi ! que je vous abandonne ? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards ? Ah ! ne le croyez pas. Périsse plutôt le royaume que je ne pourrois plus vous offrir ! périsse toute la nature, plutôt que je me noircisse de la plus odieuse des ingratitudes ! C'est en vain que les loix voudroient s'ar-

mer contre vous ; en vain mes sujets les feroient-ils parler, dès-à-présent je les révoque : elles se tairont devant ma puissance, ou malheur à qui les osera faire revivre ! Je me révolterois contre les dieux mêmes. Non, divine Néadarné, non, votre éloignement ne sera pas la récompense de votre amour pour moi, & des sentiments que vous m'avez montrés lorsque j'étois dans le cas où vous êtes. Cessez de m'en parler : le destin, las de nous persécuter nous prépare peut-être des jours plus heureux, où.... Ne vous en flattez pas, interompit Moustache. Le destin ne révoque pas ses arrêts au gré des mortels : le seul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, si la princesse ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je, moi ? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévale pas sur mes intérêts. Le destin d'ailleurs ne m'ordonne rien sur cet article, & je n'imagine pas que vous deviez faire une loi à la princesse, d'une chose accidentelle qu'elle est maîtresse de ne pas faire. Mais que craignez-vous, reprit Moustache, quand je vous assure de ma protection ? Eh ! vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'est pas la même chose, répondit Moustache : le génie peut être à redouter pour moi par ma situation présente, sans que pour cela je me trouve par-tout sans pouvoir. Quand la princesse sera dans l'isle, j'ai imaginé pour la soustraire aux empressements de Jonquille, de ne lui offrir qu'un fantôme qu'il prendra

pour elle, tant j'aurai soin qu'il lui ressemble. Je ne prétends pas, dit Tanzaï, qu'il jouisse seulement de son idée; en un mot, je veux retourner à Chéchian. Je vous plains: Mais si la fée Barbacela vous aime tant, elle trouvera assez d'autres moyens pour vous rendre votre amant, & votre figure. A ces mots, il ordonna, devant Moustache, son départ pour le lendemain; & laissa cette fée dans une désolation, que toute la tendresse de Néadarmé pour elle ne put calmer.



CHAPITRE VIII.

Malice de Jonquille. Comment Moustache la tourne à son profit.

MOUSTACHE, réduite au point de voir évanouir ses dernieres espérances, & sentant bien qu'elle ne détermineroit pas Tanzaï au voyage de Néadarmé dans l'isle Jonquille, résolut, sans s'amuser à des supplications inutiles, de se servir de ce que son art pourroit trouver de plus puissant pour délivrer son prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît: le peu de cas qu'il faisoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit essuyées, le besoin qu'elle avoit que Néadarmé tombât entre les mains du génie, prévaloient sur toute autre considération; & sans rien té-

moigner de son dessein, elle chercha dans sa tête quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y rêvoit encore.

Aussi-tôt après le repas, les deux époux s'étoient couchés, & Tanzaï toujours résolu de partir le lendemain, avoit réitéré ses intentions. La fée les laissoit dormir, & cherchoit en vain un stratagême qui lui fût propice, lorsqu'un bruit affreux s'éleva subitement dans la ville. Bon singe ! qu'entends-je là ? s'écria le prince réveillé en sursaut. Ah! dit Moustache, que son art mit d'abord au fait, ce Jonquille est bien terrible ! Qu'a-t-il donc fait ? demanda Tanzaï. Vous saurez, reprit Moustache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de cette ville : outré de la résistance qu'elle apportoit à ses desirs, il l'a changée en monstre, & non content de cette punition, il a étendu sa vengeance sur toutes les jolies femmes d'ici, & veut qu'elles restent laides jusqu'à ce qu'elles fassent un voyage dans son isle. Voilà ce qui cause le bruit qui frappe vos oreilles : les bluets voudroient bien ne pas voir toujours leurs femmes comme elles sont ; mais la condition à laquelle le génie a attaché le retour de leur beauté, leur paroît plus cruelle encore à supporter que leur figure. Cette ville me paroît peuplée, dit le prince, & le génie n'aura pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi ! volupté de mes jours ! dit Néadarné, vous croyez qu'il y aura des femmes

qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté ? Aux dieux ne plaise que je pense mal ! reprit Tanzaï : mais je ne voudrois pas, si j'étois femme, qu'on me mît à cette épreuve. Quoi qu'il en soit, je répondrois bien qu'avant deux jours il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille.

Un cri affreux que poussa Néadarné en cet endroit, interrompit la conversation. Eh ! qu'avez-vous pour crier de la sorte ? dit Moustache. Hélas ! répondit la princesse, je suis bien trompée, si je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le prince en se désespérant, alla chercher une des bougies qui brûloient dans la chambre ; mais en voyant le visage horrible de Néadarné, il la laissa tomber de frayeur. Il ne me manquoit plus que cela, dit-il. Donnez-lui le miroir, disoit Moustache ; prenez une autre bougie. Le prince, en tremblant, apporta l'un & l'autre, & Néadarné se trouva si laide, si vieille, si bossue, qu'elle ne put retenir ses larmes. La fée Concombre auroit pu alors disputer d'agrément avec elle. Ne vous affligez pas, disoit la maligne Taupe, qu'importe un mal, quand on lui connoît un remede certain ? Eh ! ce qui me désespere, répondit le prince, c'est le remede ; & quand même il ne m'affligeroit pas, croyez-vous que la vertu de Néadarné lui en permît l'usage ? Hélas ! Prince, dit Néadarné, terrassée par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y consentiez. Et vous,

ajouta-t-elle en s'adressant à Moustache, vous qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver, si ce n'est dans la situation où je me trouve? Ce qui me surprend, reprit le prince, c'est que Néadarné se trouve enveloppée dans la fureur du génie; elle ne devroit naturellement tomber que sur les femmes de cette ville: qu'ont à faire les étrangeres à tout ceci?

Moustache, si elle l'eût voulu, auroit pu, mieux que personne, instruire Tanzaï de la vérité de cette aventure, puisqu'elle seule avoit causé la métamorphose de Néadarné. Désespérée de l'obstination du prince à ne point envoyer Néadarné à Jonquille, & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voie, elle avoit saisi l'instant de la vengeance du génie, espérant que la laideur excessive de Néadarné détermineroit plus aisément Tanzaï à la laisser aller dans l'isle Jonquille. Le prince se perdoit cependant en lamentations. La fée, pour le rassurer, lui dit que le Génie n'avoit assurément pas raisonné juste sur sa vengeance; que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées, qu'il seroit obligé de rendre la beauté à la plus grande partie d'entr'elles, sans en exiger aucune soumission; qu'il falloit prendre ce temps pour lui envoyer la princesse, & qu'elle en seroit quitte à meilleur marché. Eh oui! dit Néadarné, j'en reviendrai plus belle, mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre? Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la

guérison d'un seul mal, j'en ai deux actuellement presqu'aussi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remede que l'on m'offre, soit certain pour tous les deux, je ne dois m'en servir, ni pour le premier, ni pour le second. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon prince, que je reste laide. L'effroyable figure que je porte, lui fera oublier celle que j'avois, il ne m'aimera plus : mais pour me rendre digne de sa tendresse, il faut que je perde son estime. Pitoyable métaphysique! répondit Moustache, qu'est-ce qui fait le crime? c'est le consentement. Ce n'est pas vous qui vous souhaitez entre les bras de Jonquille, donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne desirez seulement pas de recouvrer votre premiere forme, ce n'est que par rapport à votre époux que vous la regrettez ; & si vous vous soumettez à ce qui peut vous la rendre, ce n'est que pour lui ; par conséquent, il ne peut que vous en estimer davantage, de lui avoir sacrifié vos répugnances. N'est-il pas vrai? dit-elle à Tanzaï. Je ne sais pas, repartit-il, si vôtre raisonnement est juste ; mais dans les malheurs qui m'accablent, le parti qui me paroît le meilleur, est celui qui m'en délivrera plutôt. Quand ils auroient poussé cette conversation, l'historien est trop judicieux pour la donner toute entiere au lecteur.

Le bruit cependant continuoit dans la ville avec tant de force, que le prince fut prié par Néadarné & par Moustache de s'y

promener, & de leur dire des nouvelles de ce qui s'y passoit. Il leur apprit à son retour, qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté, que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'isle Jonquille, sans en excepter la reine, qui ne pouvant supporter d'être laide un moment, en avoit pris la premiere la résolution; mais qu'à son retour le roi l'avoit étranglée de ses propres mains, & qu'il y avoit peu de maris dans la ville qui n'en eussent agi de même. Cela, ajouta-t-il, n'empêche pas celles qui sont restées ici, de vouloir partir; & je suis bien sûr qu'avant que le jour soit écoulé, pas une femme ici ne portera des marques de la colere du Génie. Je le savois bien moi, que la vanité d'être belles l'emportoit toujours chez les femmes sur la satisfaction d'être vertueuses. C'est la faute des hommes, reprit Moustache: qu'ils recherchent la vertu dans une femme, comme ils y recherchent la beauté; que l'une leur soit d'une aussi grande ressource que l'autre, vous nous verrez aimer autant être vertueuses, qu'être belles. Mais laissons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin? A laisser partir Néadarné, aussi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour; demain elle verra Jonquille, & demain aussi je mourrai de douleur. C'est trop assurément d'un des malheurs qu'elle éprouve, & je craindrois enfin qu'on ne me reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même.

Il est peu important de dire comment le

reste de ce jour se passa. Craintes toujours nouvelles de la part du prince, assurances de fidélité de la part de Néadarné, promesses de Moustache à Tanzaï que Néadarné reviendroit de l'isle comme elle y seroit allée, à sa guérison près, qui se faisant par art de féerie, ne coûteroit rien à sa vertu; incrédulité toujours ferme de celui-ci, qui trouvoit, à ce qu'il sembloit, de la douceur à mettre les choses au pis, tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï qui, dans la journée, avoit changé dix fois de résolution, se coucha d'avis de laisser partir la princesse; & Moustache, qui avoit quelque chose d'intéressant à dire à Néadarné, voyant que la douleur ne le conduisoit pas au sommeil, l'y amena par la force de ses enchantements, & commença ce qui suit.

CHAPITRE IX.

Conversation intéressante de Moustache & de la Princesse.

Vous voilà bien affligée d'être laide, plus triste encore de la premiere de vos mésaventures. Vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas rester comme vous êtes: cela fait bien du fracas dans votre être. Il faut pourtant débrouiller le tumulte

de vos idées, vous en tirer, le rendre clair, vous faire voir jour dans votre ame; elle eſt ténébreuſe pour vous, vous n'y marchez qu'à tâtons; vos idées ſe tournent le dos, ſont de mauvaiſe humeur contre elles-mêmes; il n'y en a pas une, j'en ſuis ſûre, qui ne s'en veuille; vous ſouffrez de leur contradiction; je veux vous raccommoder avec vous-même, ma raiſon va s'aſſeoir & les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous ſouſtrairois aux tendres emportements de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir ſur lui. Votre vertu, toute cérémonieuſe qu'elle eſt ſur les bienſéances, lâchera priſe; le Génie lui mettra indubitablement le pied ſur la gorge; en un mot, vous ne la conduirez pas à terme: il faut qu'elle choiſiſſe, d'étouffer de plaiſir, ou de mourir violemment. Vous êtes trop belle pour qu'on lui faſſe quartier, elle ne vous ſervira même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coûte rien, que la vanité d'un homme n'en ſauroit tirer parti, il le néglige. Paſſons à un autre point. Quand à votre laideur, n'en ſoyez pas inquiete; elle eſt mon ouvrage, & je vous en deferai ſans que le Génie s'en mêle. A peine aurez-vous quitté le Prince, que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'eſt pas tout, il s'agit à préſent de l'eſſentiel. Le Prince eſt jaloux, & quand vous lui diriez que vous vous êtes préſentée ſans riſque au

Génie, des marques, qui ne ſont point équivoques, pourroient aiſément vous démentir. J'ai un remede excellent pour réparer les outrages que nous font les emportements des hommes. Que veut dire ceci, interrompit Néadarné? Quoi! reprit Mouſtache, vous ne m'entendez pas? Avant que vous connuſſiez le Prince........ mais il n'eſt pas poſſible que vous ne ſachiez point ce que je veux vous dire; vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales, où ſucceſſivement vous éprouvâtes tous deux la colere de Concombre, ſi aucun malheur ne vous étoit ſurvenu, vous ne pouviez accorder à Tanzaï ce que ſa tendreſſe exigeoit de la vôtre, ſans qu'il ne vous arrivât quelque choſe de ſingulier.... Je commence à vous entendre, reprit Néadarné. Vous ſentez bien, continua la fée, que cela ne ſe ſeroit pu faire, que quelque changement ne ſe fît en vous. Jonquille, pour vous guérir, exigera de vous ce dont le prince a été privé. Ce qui ſeroit arrivé par le prince, arrivera par Jonquille. En ſuivant la coutume naturelle, il ne ſe pourroit pas que votre époux ne s'apperçût point de ce que le Génie auroit fait. Eh! qu'importe? demanda Néadarné. Pour le fond, cela importe peu, répondit Mouſtache; mais pour la forme, cela fait une différence. En un mot, cela bleſſe le préjugé, & c'eſt chez les hommes ce qu'il faut reſpecter le plus. Or, il faut que je vous mette en état de prouver au prince que le

Génie vous a respectée, sans cela vous perdriez sa tendresse; & quelque chose qu'il puisse vous dire, quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obéir, il auroit l'injustice de vous mépriser, si vous ne reveniez pas à lui telle qu'il vous imagine. Voilà quel est notre malheur! les hommes sans cesse nous accusent d'artifice, & sans cesse ils nous mettent dans le cas d'en avoir besoin avec eux. Ils sont tous aussi injustes que Tanzaï, & nous méprisent souvent pour les choses qu'eux-mêmes nous pressent de faire. Il y a mille occasions où, par rapport à leur sotte vanité, la sincérité nous déshonoreroit, & dans lesquelles, regle générale, le mensonge nous assure leur estime. Tel est, par exemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même je ne pourrois pas réparer le tort que vous fera le Génie, vous devriez toujours soutenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, & mettre tout sur le compte de la nature, plutôt que de convenir avec lui d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préséance les flatte. Afin d'appuyer vos discours, je vous donnerai un secret immanquable (*) : il consiste en trois paroles, que

(*) Ici Kiloho-ée se plaint, & le traducteur après lui, de ce que ce secret de Moustache ne se trouve pas dans ce livre. Comme le Chinois proteste qu'il auroit voulu le donner à sa patrie, le traducteur, qui croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France qu'à la Chine, assure ses lecteurs que c'est à son grand regret qu'elle en est privée : il les supplie

même je vous écrirai, afin que vous ne soyez pas dans le risque de les oublier. Dans un autre temps, sans toutes ces précautions, vous pourriez le tromper; mais son amour jaloux le rendra clair-voyant; & nous avons plus d'un sens à surprendre. Le secret lui ôtera tout sujet de suspicion; je veux même qu'il le serve plus qu'il ne seroit nécessaire. Plus il s'en plaindra, plus il sera content. Au reste, ne rougissez pas de vous servir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il passa avec Concombre, il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous dire qu'un songe l'avoit guéri, & vous pourrez..... Je me suis toujours bien doutée, interrompit Néadarné, que ce songe n'étoit pas vrai: mais quand je lui dirois aussi que c'est un songe qui m'a rétablie, son aventure lui donneroit moins de foi pour mes discours. Oui, si votre récit n'étoit point appuyé par le secret que vous savez, répondit Moustache; mais le moyen qu'il doute de vous, quand il se trouvera dans la même peine au moins que celle où aura été le Génie? Mais, demanda Néadarné, si le secret alloit manquer? Concombre pourroit bien me jouer encore ce tour-là: vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien, répondit Moustache,

de ne point imputer la perte de ce secret à sa négligence, & il croit devoir les assurer, qu'après de longues expériences, il a été obligé de traiter de fabuleux tout ce qui se dit sur cet article.

ce ſecret n'eſt pas connu d'elle : ſi le prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'appercevoir qu'elle en ait fait uſage avec lui. Autre article.

Vous vous êtes fait une répugnance ſur Jonquille ; elle tombera à ſon aſpect, il eſt aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes aventures, il a paru comme mon perſécuteur, & cette idée ſans doute vous l'a rendu haïſſable ; mais je vous avertis, encore une fois, que c'eſt un génie charmant, & qui joint au pouvoir le plus étendu les qualités les plus rares. Peut-être prendrez-vous une forte paſſion pour lui. Ne le croyez pas, dit Néadarné ; mon cœur eſt prévenu d'une ſi forte tendreſſe pour Tanzaï, que je déſierois tous les génies de la terre de faire impreſſion ſur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-deſſus, répondit la fée ; le Génie vous mettra à de fortes épreuves, & Tanzaï qui pourroit ſoutenir votre cœur, ſera abſent. Ce ſera aſſez pour moi de ſon idée, reprit Néadarné, & je rougirois trop, ſi pour ne lui être pas infidelle, j'avois beſoin de ſa préſence. Avec tous ces beaux ſentiments, reprit Mouſtache, les choſes arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à ſon amant, c'eſt qu'elle ne ſe met point à portée de lui manquer. Dans une occaſion fâcheuſe, ſi elle s'y trouvoit, la nature ſouffleroit ſur le ſentiment, & ne manqueroit pas de l'éteindre. Il eſt vrai que

quand il se rallume, on est bien étonné; mais la chose n'en est pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Néadamé; & quand je ne serois pas vivement occupée d'un autre amour, ce ne seroit pas lui que je choisirois; je sens que je le hais. Autre erreur, reprit Moustache: souvent les hommes dont les femmes se sont fait une idée rebutante, sont ceux qui parviennent le plutôt à leur plaire. Etre haï d'abord, est une voie qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent le caprice agit là-dedans, beaucoup moins que l'amour-propre. Un homme paroît, & semble ne voir les traits d'une femme qu'avec indifférence; nulle louange n'échappe de sa bouche; ses yeux pleins d'une indolence mortifiante, ne disent point à son silence qu'il en a menti; il la regarde sans mettre de la politesse pour elle dans sa façon de l'examiner; il vaudroit autant pour elle qu'elle ne fût pas là; son ame ne fait pas semblant de l'appercevoir, peut-être même paroît-elle s'épuiser d'attention pour une autre femme qui sera là: voilà la haine déterminée; & si par hasard cet homme si inattentif a du mérite, ce n'est qu'à sa perte, il n'en est que plus insoutenable. S'il étoit stupide, s'il portoit de ces cœurs sur lesquels tout glisse, son suffrage ne seroit presque rien, on n'en seroit flatté que parce qu'il faut faire impression sur tout le monde. Mais quelqu'un d'aimable, ne point trouver que vous l'êtes aussi! cela ne se pardonne point: dans l'instant,

tout ce qu'il a d'agréments est défaut. Parle-t-il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous desirez ne s'y trouve point. S'il est sérieux, qu'il est morne! S'il est sensé, qu'il est pesant! S'il est badin, qu'il plaisante mal! Voilà votre imagination montée, vous sentez une aversion qui vous fait mal, tant elle est forte. Que cet homme si détesté sorte enfin de sa léthargie, qu'il vous rende des soins, je dis simplement de ces soins d'usage dans la société, & qui n'affichent rien; le voilà changé, ce n'est plus lui; votre vanité satisfaite déchire le bandeau qui couvroit vos yeux; l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainsi dire, éclorre le sien. Que dans cette situation il dise qu'il aime, à peine a-t-il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend sa déclaration, & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur passe d'une extrémité à l'autre; on croyoit n'avoir jamais assez de haine, on craint de ne se trouver jamais assez de tendresse: c'est ce qu'on appelle une surprise de l'amour. Jonquille est avec vous dans le même cas: vous le croyez affreux, il est aimable, il vous rendra des soins qui vous découvriront d'abord tous ses agréments; la surprise n'est pas loin. Encore un coup, ne le croyez pas, lui dit Néadarné: j'aime le prince, & je verrai surement Jonquille avec indifférence. Soit, reprit la fée, je le crois d'autant plus qu'il ne nous est pas nécessaire, ni à vous, ni à moi, que vous

l'aimiez. Il s'agit ſeulement de paſſer une nuit avec lui. Ah grand Singe, qu'elle ſera longue ! s'écria Néadarné. Jugez-la ſans prévention, répondit la taupe, vous la trouverez courte. A préſent ſongeons à cet infortuné Cormoran.

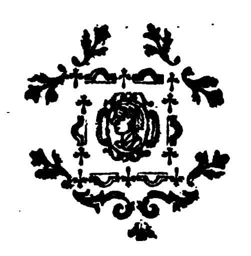
Depuis dix ans l'amour & la colere du génie ont ſans doute perdu de leur force. Je ſais même que quelquefois il fait danſer devant lui ce malheureux prince, & lui commande des chanſons. Jonquille vous donnera des fêtes : ſaiſiſſez ce moment pour lui demander la liberté de mon amant : n'accordez, s'il ſe peut, rien à ſon amour, qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuſe, prenez cette pantoufle. En cet endroit, Mouſtache fit un ſigne de ſa patte, & une pantoufle & un papier tomberent en même temps ſur le lit. Voilà, continua-t-elle, le ſecret que je vous ai promis, & qui peut ſe répéter autant qu'on le veut. Pour cette pantoufle, prenez-la : quand vous verrez le génie aſſoupi, faites-la lui baiſer ; elle redoublera ſon ſommeil. Quoi ! cette pantoufle le fera dormir ? s'écria Néadarné, quel conte ! Ce ſont choſes qui ſautent par deſſus la conception humaine, répondit la fée : oui, cette pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état, allez dans les jardins chercher Cormoran, montrez-la-lui : c'eſt une de celles que je portois le jour que nous fûmes ſéparés ; il a la pareille dans ſa poche, il me l'avoit priſe en badinant, le jour que nous

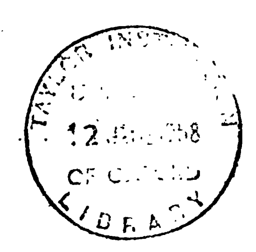
fûmes si désagréablement surpris par le génie. Ordonnez-lui de les mettre, elles le rendront invisible : sans cette précaution, il ne pourroit pas sortir de l'isle. Mais, interrompi Néadarné, si le génie s'apperçoit à temps de notre fuite ? Ne craignez rien, dit Moustache, son courroux ne seroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour, il ne pourra plus rien sur vous, que vous ne le vouliez. Mais serrez soigneusement la pantoufle & le papier ; je n'ai plus rien à vous dire, l'aurore se montre. Alors elle éveilla Tanzaï.

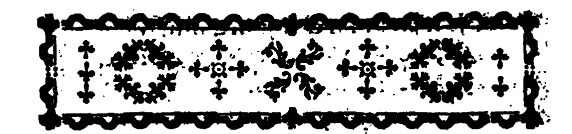
Ah ! jour funeste, s'écria-t-il, que tu t'es pressé de me luire ! Eh bien, partie de mon ame, dit-il à Néadarné, êtes-vous toujours bien laide ? C'est, je crois, pis qu'hier, dit la princesse. L'exécrable métamorphose ! s'écria-t-il : encore si l'une avoit détruit l'autre, j'aurois à m'en consoler, j'aurois du moins précédé le génie. Trêve de lamentations, reprit Moustache ; les équipages sont prêts, il faut qu'elle parte. Tâchez, dit le prince à Néadarné en l'embrassant, d'éviter les caresses du génie ; ou du moins que ce soit si peu que rien, s'il vous touche. Vous n'y pensez pas, dit Moustache, cela revient au même. Oui dans le fond, disoit le prince, une c'est autant que dix, cependant dix me chagrineroient plus qu'une. Vous avez de bizarres délicatesses, répliqua-t-elle : mais ne pensez pas à tout cela, & recouchez-vous ; vous me ferez quelque conte, vous avez

l'esprit orné. Oh! pour de l'esprit, répondit-il, je n'en aurai d'aujourd'hui. Vous êtes contente, vous; vous allez revoir votre Cormoran; graces à la taupiniere où vous avez vécu, il vous retrouvera comme il vous a laissée: mais Néadarné...., laissons cette idée, elle me tue.

Pendant ces discours, Néadarné ne partoit point; & Moustache, craignant que Tanzaï ne la retînt après avoir assuré de nouveau le prince que Néadarné ne courroit aucun risque, les obligea tous deux de se séparer, & vit enfin partir la princesse pour l'isle Jonquille, avec autant de plaisir que Tanzaï en eut de douleur. On verra, dans les chapitres suivants, s'il avoit tort de s'alarmer.







L'ÉCUMOIRE, OU TANZAÏ ET NÉADARNÉ, HISTOIRE JAPONOISE.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE X.

Intéressant, s'il est bien traité.

NÉADARNÉ, ainsi qu'on peut le croire, n'alloit pas sans inquiétude trouver le génie. On fait à moins des réflexions, & sa situation étoit de celles dont toute femme

délicate sera toujours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas ; mais ce qui devoit se passer dans cette isle, lui donnoit les idées du monde les plus désagréables. Cependant elle avançoit. Quand elle fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages, avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine fut-elle éloignée de ses gens, qu'elle prit son miroir : elle y vit avec une secrete satisfaction que Moustache lui avoit tenu parole, & que tous ses agréments, non-seulement étoient revenus, mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été fâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Moustache l'avoit mise. Toute femme veut plaire, même sans vouloir faire aucun usage des desirs qu'elle fait naître : quelque passion dont elle soit pénétrée, quelque délicatement qu'elle la sente, elle a toujours sa vanité à satisfaire ; & comme c'est le besoin le plus pressé, il faut que l'amour y perde. Elle sentoit donc une sorte de plaisir à penser que Jonquille seroit ébloui de sa beauté, & regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce génie accoutumé à posséder les femmes les plus parfaites, avouer qu'elle l'emportoit sur toutes. Elle étoit encore occupée de ses idées, lorsqu'elle arriva aux bords du lac sur lequel l'isle étoit située.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle

avoit fait charger trente barques, au moins, des taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conservées par la miraculeuse protection de Barbacela. La barque qui lui étoit réservée, étoit la chose du monde la plus agréable à voir ; ses voiles, jonquille & argent, étoient chargées de devises galantes ; les cordages étoient de même matiere que les voiles ; & un amour qui tenoit le gouvernail, sembloit, par son attitude vive & tendre, annoncer aux belles, qui passoient dans cette isle, les plaisirs qui leur étoient réservés. Néadarné monta dans cette barque, non sans frayeur ; naturellement elle craignoit l'eau, & la figure de cet amour, qui paroissoit servir de pilote, ne la rassuroit pas. Son voyage cependant fut heureux ; & la barque, quoique sans conducteur, fendant les ondes avec une rapidité excessive, ne s'arrêta que dans un port superbe, bâti vis-à-vis le palais du génie. Néadarné, l'émotion dans le cœur & la rougeur sur le front, descendit à terre. Son embarras redoubla à la vue de la multitude accourue de tous les endroits de l'isle pour l'admirer. Quoique ce premier effet de sa beauté ne lui déplût pas, l'air ricaneur de ces insulaires en l'observant, lui fit penser qu'ils ne prenoient pas le change sur ce qu'elle venoit faire auprès du génie ; & sa honte fut sans égale. Elle marchoit toujours, quoiqu'entourée de ces habitants qui se récrioient sans modération sur le bonheur de leur souverain, &

ſur le préſent qu'elle lui apportoit. Néadarné impatientée de leurs éloges, de leurs diſcours & de leur jauniſſe, arriva enfin à la porte du palais, bien perſuadée que ſi le génie étoit auſſi jaune que ſes ſujets, ſa figure n'étoit pas dangereuſe. Les maîtres de cérémonies l'attendoient. Ces gens-là étoient les favoris du génie, & cette charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la princeſſe, que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au devant d'elle, ſi des devoirs importants attachés à ſa dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduiſit dans un appartement ſuperbe, où on lui ſervit une magnifique collation. Elle y étoit encore occupée, lorſqu'une ſymphonie charmante annonça ce Jonquille ſi redoutable. La princeſſe ſentit ſon cœur en frémir; l'idée de Tanzaï, celle de ce qu'on alloit exiger d'elle, la troublerent, & lui firent verſer des larmes : elle étoit encore dans ce déſordre, lorſque Jonquille ſe préſenta à ſes yeux.

Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné, il demeura immobile. Néadarné, par politeſſe, s'étoit levée. Dans ce premier moment, tous deux ne ſe dirent rien : mais le génie ſortant enfin de ſon trouble, pria la princeſſe de ſe raſſeoir, & ſe mit à ſes genoux. Néadarné n'avoit pas encore oſé le regarder en face; mais forcée enfin de lever les yeux ſur lui, elle fut extrêmement ſurpriſe, & de la majeſté de ſa figure, & de ce qu'elle

n'étoit pas jaune. Elle fit tous ses efforts pour qu'il se relevât ; mais il n'en voulut jamais rien faire, non plus que lui rendre une main qu'il lui avoit saisie, & sur laquelle, pour ne point perdre le temps, il avoit déjà imprimé plusieurs baisers. C'étoit agir un peu brusquement ; mais il étoit si accoutumé aux bonnes fortunes, qu'il commençoit toujours par manquer un peu de respect. Sa coutume n'étoit pas de borner à si peu de choses ses premières entreprises, & la bouche de Néadarné lui fournissoit un beau prétexte pour autoriser ses emportements, il alloit en approcher la sienne ; mais Néadarné le repoussant avec force : c'est vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle, me faire envisager l'horreur de ma situation, &. .... Je sais bien, Madame, interrompit Jonquille, que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous-même après quinze jours de constance : mais le destin ne me donne qu'un jour, & c'est, à ce qu'il me semble, vous prouver assez mes sentiments, de ne vouloir pas m'exposer à le perdre. Quoi! Seigneur, répondit Néadarné, aurez-vous assez peu de générosité pour abuser de l'état où je suis ? Ce n'est pas moi, Madame, répondit le génie, qui ai exigé de vous cette démarche : mon empressement doit vous dire à quel point je souhaite de vous être utile ; vous avez des répugnances, & je dois vous obliger malgré vous. Mais, reprit Néadarné, pourriez-

vous être content, lorsque vous ne devrez qu'à la contrainte, un bien que mon cœur vous refusera toujours ? Je sais encore, reprit Jonquille, combien la possession de votre cœur me rendroit heureux, & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir, si je croyois pouvoir en venir à bout : mais à quoi serviroit de ma part cette délicatesse ? vous en seriez plus gênée, & je ne vous en paroitrois pas plus aimable. Le destin, en m'offrant les plus doux plaisirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes. Vous vous donnez à moi à regret. Dans ces instants que vous pourriez rendre si heureux, vous gémirez, votre sévere vertu vous en fera des moments douloureux. Je pourrois vous donner de meilleurs conseils, il ne tiendroit qu'à vous de vous faire un plaisir de la nécessité ; elle vous seroit moins cruelle, & vous n'en seriez guere moins vertueuse. Le devoir ne nous est pénible que parce qu'il n'est pas l'ouvrage de notre fantaisie : l'époux le plus aimable ne déplaît souvent que, parce qu'il est en droit d'exiger ce qu'on lui livreroit avec transport, si l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'est une dette qu'on acquitte ; à l'amant, c'est un présent qu'on lui fait. Il est naturel qu'on ait plus de plaisir à l'un qu'à l'autre. Je suis avec vous dans le même cas ; vous ne m'avez pas choisi, & ce n'est que par cette raison que vous me haïssez ; mais enfin, vous êtes obligée

d'avoir des complaiſances pour moi, & je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins fâcheuſes. Eh! le puis-je? s'écria la princeſſe; puis-je ne vous pas déteſter? Mon cœur.... Madame, interrompit le génie, je ſuis fâché que vous ne me le puiſſiez pas donner: mais, à vous parler franchement, le cœur n'eſt ſouvent qu'une chimere, il n'agit pas toujours autant qu'on le penſe; je ſuis devenu philoſophe là deſſus. Voyons donc de quoi il s'agit, quel eſt le ſujet qui vous amene ici. Quoi! vous l'ignorez? dit Néadarné. Je ſais, répondit Jonquille, à quoi je dois occuper ici votre loiſir; mais ce qui vous fait recourir à moi, m'eſt inconnu. Je guéris tant de choſes que je ne connois pas toutes mes propriétés. N'avez-vous auſſi qu'un remede, dit Néadarné? Non, Madame, reprit le génie, & vous êtes la ſeule à qui j'aie vu ſouhaiter que je puſſe en employer un autre. Voyons enfin, qu'avez-vous? Une écumoire... Comment, interrompit-il, une écumoire? ce mal me paroît curieux. Oh! reprit Néadarné, mon aventure eſt la choſe du monde la plus ſurprenante; mais je ne pourrai jamais prendre ſur moi de vous en inſtruire. N'importe, dit le génie, je vous guérirai peut-être ſans cela: cependant il en feroit mieux que je ſuſſe préciſément ſur quoi j'ai à travailler. Vous ſaurez donc, continua la princeſſe qu'en conſéquence de cette écumoire dont je vous ai parlé, le prince mon époux perdit tout, &

il ne lui resta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroissoit plus, s'est rétabli; mais à mon tour j'ai éprouvé des accidents.... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains soins.... Puissé-je, s'écria Jonquille, ne vous être jamais bon à rien, si j'entends ce que vous me dites! Que veut dire une écumoire, qui fait perdre ce qu'on avoit? & qu'a-t-elle de commun avec les soins que demande le mariage? Parlez-moi plus clairement, je vous en conjure. Néadarné, enhardie alors par les prieres du génie, lui découvrit de point en point; non sans rougir, ce dont il étoit question.

Votre état est fâcheux, reprit Jonquille en souriant, mais il sera aisé de vous en tirer; votre maladie est pourtant singuliere, & depuis que je me connois, il ne m'en est pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela une plus mauvaise opinion; mais, Madame, je crains que votre indocilité pour le remede n'en rende l'effet inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire une idée moins affreuse? je ne condamne point vos délicatesses, mais aussi.... Eh bien, Seigneur, s'écria Néadarné, si vous ne condamnez point mes délicatesses, n'exigez donc pas de moi ce qui me déplaît tant! Madame, reprit Jonquille! je n'exige rien, il dépend de vous d'accepter ou de refuser mes services. Dès ce moment, vous pouvez partir. Mais Seigneur, dit Néadarné, j'aurai entrepris un voyage inutile? Il ne tient qu'à

vous, reprit Jonquille, qu'il ne le soit pas. Ah, cruel! s'écria-t-elle, le visage baigné de pleurs. Eh bien, divine Princesse, dit-il en se levant, n'obtiendrez-vous rien de vous-même, & serai-je toujours à vous presser de travailler à votre bonheur? Laissons cette conversation, dit la princesse, elle m'embarrasse. Je vous embarrasserois bien davantage, reprit Jonquille, si je ne vous parlois plus de rien; mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impolitesse, & je sais que je dois paroître toujours vous arracher ce que sans doute votre clémence me donnera. En attendant, tâchez de ne me point haïr; & venez embellir, par votre présence, les fêtes que je vous ai préparées. Le génie alors prit la main de la princesse, non sans lui la serrer plus qu'elle n'auroit voulu; & elle, en rougissant des libertés qu'il prenoit, se laissa cependant conduire, en espérant qu'il en resteroit-là.

CHAPITRE XI.

Qui ne sert qu'à alonger l'ouvrage.

ON n'estime autant dans un histoire, des réflexions judicieuses, que des faits élégamment décrits. On a raison : si elles alongent le narré, elles prouvent la sagacité de l'auteur. En suivant ce principe, on peut se croire permis de réfléchir ici sur la situation de Néadarné. Toute femme qui dira qu'en sa place elle n'auroit point eu d'inquiétude, ou sera une hypocrite, ou une de ces personnes à qui il n'appartient pas de connoître les risques de l'occasion, & qui s'y sont toujours abandonnées sans réflexion. Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le lecteur; il aura le plaisir de l'interpréter à sa fantaisie. Il est rare qu'une femme du monde se trouve dans un cas dangereux pour elle, sans qu'elle le veuille; sa vertu n'est jamais violentée par les circonstances; & quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à son amant tel rendez-vous où elle succomba, elle ne l'auroit pas fait, si elle n'avoit pas cru s'en tirer à son honneur, on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit; & la preuve de cela, c'est qu'un homme à qui l'on aura

donné un de ces innocents rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire usage, pour être brouillé presque sans ressource avec la vertueuse beauté qui se sera renfermé avec lui. Les femmes ont pour sauver leur vertu bien des ressources; l'habitude où elles sont de voiler leurs mouvements, & ce principe de bienséance & d'orgueil qui les étouffe; notre timidité, notre respect pour elles; & presque toujours l'ignorance où nous sommes des idées qu'elles ont avec nous, & la crainte de leur déplaire, voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impose. L'idée du plaisir un peu réfléchie surmonte infailliblement dans le cœur toutes les idées de préjugé. D'elle-même, une femme peut ne se pas arrêter aux images qui pourroient blesser sa pudeur : mais qu'un amant se présente & qu'il plaise, qu'est-ce alors pour elle que la vertu? Si elle combat encore, ce n'est plus pour la sauver, elle y perdroit trop. Mais il faut céder avec honneur, & mettre du grand dans sa foiblesse; tomber décemment, en un mot, & pouvoir s'excuser soi-même quand on réfléchit à son désordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité, mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit constante.

Néadarné n'avoit pas pour faire briller sa vertu le temps que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins selon la pruderie, la majesté, & la dissimulation de la personne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour; encore n'étoit-elle

elle pas sûre que sa résistance allât jusqu'au bout. Le génie étoit aimable, impatient, & dans l'habitude de vaincre : il connoissoit le cœur, faisoit profit de tout, & ces sortes de gens sont extrêmement dangereux : ils amenent le moment, & ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue à la vérité par la passion qu'elle ressentoit pour Tanzaï : mais pour les intérêts de cette même passion, il étoit important qu'elle la blessât; d'autant plus excusable encore, que son époux ne seroit jamais instruit de ce qui se passeroit dans l'isle. Que de raisons pour succomber! & il n'y en avoit qu'une, imaginaire encore, qui pût l'en empêcher. Que de personnes qui blâmeront la princesse, auxquelles il n'en faudroit pas tant!

Suivant ce raisonnement, qui pourroit être de moitié plus court, la princesse n'étoit pas sans émotion pendant que Jonquille la conduisoit. Il lui fit traverser des appartements immenses, plus ornés encore par le goût que par la magnificence, quoiqu'elle y fût excessive. Du palais on entroit dans des jardins charmants; tout ce que l'art a pu imaginer de plus correct, & de plus brillant, étoit joint dans ces lieux, aux beautés les plus simples de la nature. On voyoit d'un côté, des grottes rustiques, & des ruisseaux dont le murmure tranquille invitoit au plus doux repos, ou aux plus tendres plaisirs. De l'autre, c'étoient des cascades à perte de vue, des cabinets superbes, des statues d'un grand

prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuses & inégales d'un bois, que son irrégularité ne rendoit que plus agréable. Ici, des allées d'une hauteur surprenante, & compassées avec soin, offroient une promenade plus aisée, mais moins voluptueuse. Les parterres ravissoient par la variété & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés; Flore y avoit à jamais fixé son empire; & Zéphire l'y trouvoit si belle, qu'il sembloit en l'y caressant sans cesse, avoir pour toujours renoncé à son inconstance. Des oiseaux de toutes les especes habitoient dans ces jardins; la tourterelle mêloit ses tendres accents aux chants vifs & légers du serin & du rossignol. Des nymphes charmantes y formoient des danses. Des bergers plus galants que ceux des bords du Lignon, chantoient sur leur musette un amour qui, quoique toujours heureux, n'en étoit pas moins fidele. Tout enfin parloit amour dans ces délicieux bocages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inspiroit au cœur, il sembloit qu'on le respirât avec l'air de ce séjour enchanté. La volupté, assise au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaisirs, & répandoit sur eux ce charme si flatteur que sans elle ils n'ont jamais. Les amours la couronnoient de fleurs, & formoient autour d'elle les jeux les plus badins. Néadarné ne put résister à tant d'objets, & malgré elle son cœur s'émut; elle se sentit ce mouvement de tendresse qui trouble les sens, & les prépare à un plus grand désor-

dre. Jonquille, qui s'apperçut de ce qui se passoit dans son ame, la regarda avec des yeux qui peignoient si-bien ses desirs, que Néadarné ne pouvant supporter leur éclat, interdite, troublée, soupira, & si doucement, que Jonquille voulut dans l'instant même lui faire voir un bosquet qui se trouvoit sur leur route. Néadarné, distraite par la confusion de ses idées, s'y laissoit conduire : mais en approchant de ce bosquet elle le trouva si sombre, & jetant les yeux sur le génie, le vit si amoureux, que revenue à elle-même elle refusa séchement d'y entrer. Jonquille, qui savoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée; voyant celui-là passé pour lui, ne la pressa pas davantage, & la conduisit du côté où les nymphes & les bergers formoient les danses les plus agréables. Néadarné s'en occupoit, lorsqu'un homme parti avec une vîtesse extrême d'un des bouts du jardin, vint, en faisant la roue & la culebute, donner au milieu de la danse, & la déranger.

La princesse, à son emploi, le reconnut d'abord pour Cormoran; mais voulant cacher au génie l'intérêt qu'elle y prenoit : voilà, lui dit-elle, un homme qui s'est fait une danse singuliere! Il ne danse pas ainsi pour son plaisir, répondit Jonquille. J'ai peine à croire, reprit Néadarné, que ce soit pour le vôtre. Vous ne connoissez pas ce sauteur, dit le génie : c'est l'homme du monde qui a le plus de talents, & qui seroit

en même temps le plus heureux, s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le cœur d'une fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des supplices cruels, je me suis contenté de le garder toujours dans mes jardins, occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah, Seigneur! s'écria Néadarné, daignez suspendre son supplice! Approche, malheureux, dit le génie à Cormoran, ose lever les yeux sur ton maître; vas au palais, & fait tes efforts pour amuser l'objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence, & prit le chemin du palais, non sans faire encore quelques culebutes, tant est grande la force de l'habitude. Néadarné, en remerciant le génie, ne put s'empêcher de le regarder, & le trouva si supérieur à Cormoran, quoique ce dernier fût aimable, qu'elle accusa Moustache de caprice, de n'avoir pas répondu à la tendresse de Jonquille. Elle en étoit même déjà au point de le trouver aussi beau que Tanzaï, sans cependant que cette comparaison tirât à conséquence pour elle; elle ne put même penser à son époux qu'en soupirant, & elle se confirmoit plus que jamais dans la résolution de lui être fidelle, lorsqu'on vint anoncer qu'on avoit servi. Le lecteur voudra bien, tant pour sa commodité, que pour celle de l'auteur, sauter tout d'un coup du jardin dans la salle à manger, d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.

CHAPITRE XII.

Où l'on verra, entre autres choses, combien la musique a dégénéré.

CETTE salle à manger étoit, à ce qu'on assure, extrêmement belle, & le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie : cette situation lui déplaisoit : car enfin, on regarde ordinairement devant soi. Elle se voyoit condamnée à ne pas lever les yeux, ou à regarder Jonquille, qui de son côté commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incommode. Néadarné, entre autres choses, fut surprise de ne pas voir paroître de taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois pas ici votre mets favori ? J'ai pourtant apporté une assez grande quantité de taupes, pour que l'on pût vous en servir. Moi ! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de taupes, c'est le gibier du monde dont je fais le moins de cas. Qui vous a donc fait ce conte-là ? On m'avoit assuré, reprit-elle, que c'étoit ce que vous aimiez le mieux : si cela n'est pas, à quoi vous sert-il d'en dépeupler la terre ? J'ai eu des raisons essen-

tielles pour le vouloir ainsi, Madame, reprit le Génie; mais elles ont cessé, je ne poursuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le supplice de son amant, & l'état où elle est contrainte de vivre, me vengent d'elle, & ma colere s'est éteinte, lorsque mon amour s'est dissipé. Ceci est pour moi une énigme, reprit Néadarné. Il sera aisé de vous l'expliquer, reprit Jonquille : ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon, celui qui vous doit le jour heureux dont il jouit, est l'indigne objet que l'on m'a préféré. Mais, Seigneur, dit Néadarné, puisque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpétuez-vous votre vengeance ? Pour me pardonner d'être cruel de sang-froid, reprit-il, il faudroit que vous sussiez avec quelle indignité j'ai été joué, & les tourments affreux dont mon cœur s'est vu la proie. Terminons, de grace, cette conversation, & n'empoisonnez pas, en me rappellant un souvenir si fâcheux, le plaisir dont votre vue me pénetre. Si ce plaisir étoit aussi vif que vous voulez que je le croie, répondit la princesse, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un songe dont vous pourriez à peine vous rappeller l'idée ; votre rival ne seroit plus un ennemi pour vous, & vous oublieriez, en me regardant, que quelque autre a pu vous inspirer de la tendresse.

Quelqu'un croira sans doute à ce discours, que Néadarné ne faisoit pas ce reproche au Génie sans qu'un peu de passion s'en mêlât,

Kiloho-ée a été prêt de le croire aussi. Cependant, comme il faut se garder d'interpréter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes, & que d'ailleurs on doit, avant que de prononcer sur une matiere délicate, en envisager toutes les faces, il a cru, après une profonde réflexion, que Néadarné n'avoit paru un peu jalouse que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interprétation est vraisemblable. Néadarné n'aimoit pas assez Jonquille pour être jalouse d'un amour passé, & la tendresse qu'elle conservoit pour Tanzaï, devoit la laisser là-dessus dans la froideur que l'on a pour les choses indifférentes. Jonquille qui, quoique fort aimable, étoit aussi vain qu'un autre, ne se fit pas toutes ces idées, & remercia la princesse, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crut obligé. Ah, belle Princesse! lui dit-il avec transport, si j'ai paru ne pas oublier absolument auprès de vous la tendresse que j'ai eue pour une autre, personne du moins n'altérera jamais celle que je me sens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres discours, tous fort passionnés, & que pourtant l'auteur ne nous a pas conservés, soit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, soit qu'il n'en ait point fait de cas; c'est ce qu'on ne sait pas positivement.

Jonquille alloit, sans doute, continuer à ennuyer Néadarné, lorsque celle-ci, pour

l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux prince s'avança, & s'accompagnant de son tympanon avec une délicatesse infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe sur quel mode, l'excès de son amour & de ses tourments. Tous ceux qui étoient dans la salle en furent si attendris, que les sanglots se firent entendre par-tout. Néadarné, qui avoit le cœur très-compatissant, fondoit en larmes, & poussa si loin son étouffement, qu'il fallut lui couper son lacet. Jonquille lui-même en avoit les larmes aux yeux, & voyant que la douleur ne discontinuoit pas : traître ! dit-il à Cormoran, t'ai-je ordonné de faire pleurer ma princesse, & toute mon isle ? Finis la désolation publique, chante mes plaisirs, ou crains que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en musique. Eh ! ne le grondez pas, dit Néadarné : il m'a serré le cœur, je l'avoue ; mais j'ai eu à pleurer un plaisir inexprimable.

A peine avoit-elle cessé de parler, que Cormoran qui craignoit la colere du Génie, chanta un air si gai, & le joua avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord, & l'air que chantoit Cormoran redoublant toujours de gaieté, il fut impossible aux Courtisans du Génie de se contenir : & le respect qu'ils lui devoient, ne put les empêcher de former sur le champ une contre-danse. Jonquille auroit bien voulu

se fâcher ; mais entraîné par la force de la musique, il se leva, prêt à se mettre de la partie. Néadarné, charmée de le voir si sensible aux talents de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté : mais il reçut si mal cette proposition, & parut s'offenser si fort de ce qu'elle pensoit à ce prince, quand elle n'auroit dû, à ce qu'il croyoit, penser qu'à lui, qu'elle résolut de se servir de la pantoufle, puisqu'on ne pouvoit rien obtenir.

On leva table, & après le café, Néadarné voulant occuper Jonquille, lui proposa une partie de brelan à cinq. Soit, dit Jonquille, jouons au brelan, en attendant l'opéra. Ecoutez, Cormoran, ajouta-t-il, ayez soin de tout, & songez à savoir mieux votre rôle que vous ne fîtes la derniere fois. Cormoran partit. Il est donc bon pour l'opéra ? demanda Néadarné. Oui, dit le Génie, s'il ne chantoit pas faux, si ses tons n'étoient pas glapissants, s'il paroissoit moins fat sur le théatre, & qu'il y minaudât moins, il seroit fort bon acteur. En achevant ce discours, on se mit au jeu ; & Néadarné faisant, ou tenant perpétuellement va-tout, ayant sans cesse brelan favori, ne filant point, cavant au plus fort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit avancé ses jambes sous la table, & Néadarné ne sachant à qui elles appartenoient, distraite comme une princesse, s'en fit coussin. Bien des gens ont blâmé

cette facilité de Néadarné, sur-tout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais qui ne sait que ce qui tire à conséquence pour les particuliers, n'est rien pour les personnes d'un rang élevé ? Une femme de condition ne fait-elle pas sans risque toute la journée, des choses qu'une autre qu'elle n'oseroit seulement jamais penser ? N'est-ce pas même ce noble mépris des usages, qui la distingue plus que son rang ? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'apperçut point que ce fût sur les jambes du Génie qu'étoient posées les siennes, c'est qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, & qu'elle n'eut point de distractions. Jonquille, à la vérité, en conçut de grandes espérances; mais qu'importe ! Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que seroit-ce donc, si les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait imaginer sur leur compte ? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocents qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur personne ? qu'on les regarde, c'est desir, qu'on ne les regarde point, c'est dissimulation. Les femmes seroient bien malheureuses si elles pensoient, ou si elles sentoient le quart des impertinences que les hommes leur attribuent. Ordinairement ils ne les croient ridicules, que quand ce sont eux qui le sont.

Jonquille, ainsi qu'on l'a déjà dû remarquer, étoit avantageux, plein de confiance;

déjà il alloit demander compte à la princesse de la faveur qu'elle venoit de lui faire, lorsque le jeu finit, & qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer l'opéra. Jonquille y conduisit la princesse, toujours lui parlant de sa flamme ; & elle, le laissant toujours faire, puisqu'il étoit écrit par le destin qu'elle ne devoit ni ne pouvoit lui imposer silence.



CHAPITRE XVII.

L'opéra.

IL seroit difficile de bien décrire l'opéra de l'isle Jonquille. Kiloho-éé en quelques endroits se plaint de la sécheresse de l'auteur Japonois qui, à son tour médit du Chechianien ; ce qui suppose que sans parler des autres traducteurs, le François se plaint de tous les trois, & que le public se plaindra du dernier, & lui imputera, ou de s'être trop étendu sur des matieres stériles, ou d'avoir passé trop légérement sur des objets intéressants. Mais, à moins de manquer de sincérité, le traducteur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés ; & s'il les imaginoit dans les circonstances où ils pourroient être nécessaires, ne se sentiroient-ils pas du siecle où il vit, & pourroit-il, en se trans

portant même dans des temps aussi éloignés que sont ceux où ont vécu ses héros, rendre parfaitement des usages dont il ne reste plus aucune connoissance ? N'est-il pas plus à propos qu'il en prive ses lecteurs, que de leur en débiter des fables dont ils sentiroient bientôt l'absurdité ! Le devoir d'un traducteur fidele n'est autre chose que de suivre littéralement son auteur, si ce n'est que lorsqu'il ne l'entend pas bien, il peut le périphraser, le commenter, l'ajuster. Le traducteur de ce livre avoue franchement, que n'entendant pas parfaitement son auteur, il lui a prêté autant de sottises pour le moins qu'il lui en aura épargnées ; qu'il est devenu long, où le Chinois étoit court : précis, où il ne l'étoit pas ; obscur, où il étoit clair ; railleur, où il étoit moral ; galant, où il étoit philosophe, & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuse, ni n'en demande pardon au lecteur de quelque façon que ce puisse être, puisque le livre n'en seroit pas meilleur, & que cet avilissement ne le rendroit pas plus estimable. Toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, feront qu'on ne saura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'opéra dont il est ici question. A qui s'en prendre ? Un historien imagine quand il écrit, que la postérité sera au fait des usages qui regnent de son temps ; & c'est ce qui fait qu'aujourd'hui on ne sait que par des conjectures, encore très-hasardées, quelle étoit la façon de vivre particuliere des Romains, & qu'une

chose de cette importance occupe mille savants, qui y emploient sans fruit leurs précieuses veilles. Après un exemple tel que celui-là, le traducteur doit être excusé, & s'il ne l'est pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raison de toutes les impertinences qui sont dans ce livre, il ne finiroit point.

Il est donc à propos qu'il dise, pour terminer ce long raisonnement, aussi ennuyeux pour lui que pour les lecteurs, que dans l'isle Jonquille, vulgairement le poëme d'un opéra étoit ridicule; qu'il consistoit en de vieilles fables doucereusement rhabillées; qu'essentiellement, le style en étoit fade, & la poésie lâche; qu'il ne s'y agissoit ni de conduite ni d'intérêt; que l'on y faisoit danser à tous propos les gens du monde qui devoient danser le moins; que la personne la plus affligée y venoit chanter ses peines; & que plus d'un héros blessé à mort, venoit sur le théatre faire son testament, avec un accompagnement de flûtes: qu'il y avoit des entrées de fleuves; & que le dieu le plus grand, souvent descendoit des cieux, uniquement pour faire, ou pour dire une sottise. Au reste, ce spectacle étoit magnifique, & plaisoit sur-tout par la décence qui y régnoit. Toutes les actrices étoient nymphes, & l'on en trouvoit aussi-bien dans les chœurs, que dans les rôles principaux, instruites à jouer toutes sortes de personnages; tantôt vestales, tantôt prêtresses de Vénus; passant

de la garde du feu ſacré aux doux myſteres d'Amathonte ; ſuivantes de la vertu & de la volupté ; s'acquittant également bien en public de l'un & de l'autre rôle, ce n'étoit jamais qu'en particulier que l'on ſavoit quel étoit celui des deux qui leur coûtoit le plus. Elles ne découvroient pas, à la vérité, les ſecrets de leur art à tout le monde ; l'amant le plus enflammé & le plus aimable auroit marqué vainement de la curioſité. Le caprice même ne pouvoit rien ſur elles, l'ambition ne les ſéduiſoit pas davantage, & il falloit qu'une divinité plus puiſſante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kilo-ho-éé nous a conſervées de ce ſpectacle, ſuffiſent à ce qu'on croit, pour en donner une idée, & pour montrer aux lecteurs combien ces actrices étoient loin de la ſageſſe & du déſintéreſſement qui font aujourd'hui l'unique caractere des nôtres ; & combien les poëmes de cette iſle, & leurs agréments, perdroient auprès de ceux que l'on admire à préſent.

En cas qu'une ſi longue digreſſion fît perdre le fil de l'hiſtoire, on rappellera ici que Néadarné alloit à l'opéra, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des diſcours dont ſa pudeur étoit alarmée, & qu'elle les écoutoit avec patience, autant par politeſſe que par l'impoſſibilité de faire autrement.

Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés à l'opéra,

on le commença. Quoique Cormoran y fit des merveilles, ils n'en furent amusés ni l'un ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux, & voulant tout devoir aux sentiments de la princesse, sa conquête lui paroissoit douteuse. Néadarné, de son côté, malgré sa passion pour Tanzaï, & sa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter. Devoit-elle refuser ou non ? Retournera-t-elle auprès de son époux comme elle en est partie ? Mettra-t-elle en œuvre le secret de Moustache ? N'est-il pas pour la rétablir d'autre remede que celui qu'on lui propose ? Peut-elle le prendre sans danger ? Ce génie est aimable ; & pour comble de malheurs il témoigne qu'il aime ; sa tendresse est bien plus à craindre que sa puissance. Quel crime pour elle, si cédant enfin à la nécessité, son cœur l'approuve, & s'y conforme ! On est si fragile ! elle se trouve dans une situation si délicate ! ce malheureux prince, objet de toute son ardeur, languit absent d'elle : il gémit de penser seulement à ce qui lui doit arriver : peut-être soupçonnera-t-il son aventure. Eh ! si le secret de Moustache n'est pas bon ? Cependant il doit l'être : le moyen, qu'ayant besoin d'elle, cette fée voulût même la tromper ! Qu'il se trouve bon, en est-elle moins coupable ! Mais ce prince, source de toutes ses inquiétudes, ne s'est-il pas livré aveuglément à la fée Concombre ? Ne croyoit-il pas d'abord qu'une déesse recherchoit ses empressements ; & quoiqu'il ait été puni de son

infidélité, en a-t-elle été moins commiſe ? Il l'a à ſon retour payée d'un ſonge ? N'appartient-il qu'à lui de rêver ? Cependant, ſi elle le lui rend, la croira-t-il ? Qu'importe après tout, & de quel droit, coupable comme il l'eſt, oſera-t-il lui reprocher une faute involontaire, quand la ſienne ne l'a pas été ? Pourquoi a-t-il couché avec Concombre ? Cette idée fut la derniere de la princeſſe, & le ſouvenir de ſon injure lui fit preſque voir la vengeance néceſſaire. Tant il eſt dangereux d'avoir tort avec les femmes ! il eſt pourtant vrai au fond, que tort ou non, cela revient ſouvent au même.

Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raiſonnement que la princeſſe faiſoit en elle-même. Il avoit obſervé tous ſes mouvements, & le regard qu'elle lui avoit lancé en finiſſant de ſe rendre compte, l'avoit inſtruit de ſes dernieres diſpoſitions à ſon égard. Quoiqu'il eût fait ſemblant avec la princeſſe d'ignorer la raiſon qui la conduiſoit chez lui, il en avoit été inſtruit à fond par Concombre, qui, en lui faiſant valoir la beauté dont elle lui aſſuroit la poſſeſſion, ne lui avoit déguiſé aucune circonſtance de l'aventure. Ce n'avoit été ſans doute que pour mieux pénétrer les ſentiments de Néadarné, qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même ſon hiſtoire. Peu accoutumé à ſe prendre de ſentiment, il n'avoit ſongé d'abord qu'à ſe rendre heureux malgré la répugnance de Néadarné : mais depuis, ſon

extrême beauté, ſa vertu & ſa modeſtie, lui avoient donné des deſirs plus étendus. L'amour qu'elle avoit pour un autre, ne ſervoit qu'à donner plus de vivacité au ſien. Il imaginoit un plaiſir extrême à chaſſer Tanzaï du cœur dont il étoit maître; & plus la victoire lui parut difficile, plus il fut flatté du triomphe. En effet, ſe diſoit-il, quel plaiſir ſeroit-ce pour moi que celui de poſſéder une beauté qui, déſeſpérée d'être entre mes bras, n'y pouſſeroit pas un ſoupir qui ne fût l'interprete de ſa douleur; qui me reprocheroit mes empreſſements; qui, toute entiere à un autre, accablée de la violence qu'elle ſe feroit, ne leveroit ſur moi que des yeux qui, tout baignés de larmes qu'ils ſeroient, m'exprimeroient ſon indignation, & l'horreur qu'elle auroit pour moi? Ah! quelle différence de devoir à ſes ſoins des moments ſi tendres, d'être l'auteur de ſa félicité, de faire celle d'une beauté chérie, de jouir de ſes tranſports, de ſon déſordre; de lui entendre bégayer qu'elle vous adore, de ſe ſentir ſerrer avec volupté dans ſes bras, d'égarer ſon ame avec la ſienne; de la voir, confondue dans de ſi doux plaiſirs, ſe perdre elle-même, & vous chercher encore; d'éprouver les plus charmantes careſſes, de lire dans ſes yeux troublés l'excès de ſa ſenſibilité & de ſon amour! Ah, Néadarné! quelle autre que vous donneroit mieux ces plaiſirs? Quel bonheur de vous inſpirer tout l'amour que vous faites naître! Quoi! je vous verrois

entre mes bras, dépouillée de cette vertu févere que vous oppofez encore à ma flamme! Jonquille! l'heureux Jonquille!..... Ah! il en mourroit de joie. Mais, adorable princeffe, ne détournez pas ces yeux charmants, laiffez-moi m'enivrer de la douceur d'en être regardé. Hélas! j'y lis moins de colere, mais que j'y trouve encore d'indifférence!

Pendant tout ce beau monologue, Jonquille regardoit la princeffe, & la princeffe en effet ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit à cet inftant un morceau de mufique fi tendre, que fon cœur, déjà difpofé, ne put y réfifter. Le génie lui prit la main, il la baifa, mais avec une expreffion fi vive, que Néadarné, touchée de tant d'amour, lui ferra à moitié la fienne. Ils étoient tous deux renverfés dans le fond de la loge, elle étoit peu éclairée; malheureufement pour elle, un rideau de gaze les déroboit aux fpectateurs. Jonquille, hors de lui-même, s'approcha: le baifer le plus enflammé pris par lui fur la bouche de Néadarné, la retira de fon trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce défordre dura, Jonquille preffoit amoureufement les levres de la princeffe, & devint enfin fi entreprenant, que Néadarné revenant à elle-même, fe rejetta fur le bord de la loge, & ramena fa vertu de la plus dangereufe occafion où elle fe fût jamais trouvée. Qui le croiroit, qu'on courût tant de rifque à l'opéra? Jonquille, au

désespoir d'un retour si peu attendu, reparut auprès de la princesse, & tous deux si égarés, que la cour ne put s'empêcher d'en sourire.

Néadarné, qui remarqua ce mouvement malin, rougit, & fut déconcertée au point que si l'opéra ne fût venu à finir, elle auroit assurément quitté la place. Elle étoit si honteuse de ce qui venoit de se passer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder, même dans les jardins où il la mena pour lui donner le plaisir d'un feu d'artifice superbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu! quel est donc ton empire? Si le plaisir t'offense, si toi seule dois remplir une ame, ou chasse l'en tout-à-fait, ou ne donne pas de remords.



CHAPITRE XIV.

Combien il est dangereux pour les femmes d'être peureuses.

JONQUILLE étoit pourtant mal-adroit, ou bien hardi, de proposer à la princesse, après ce qui venoit d'arriver à l'opéra, d'entrer dans un bosquet pour y voir le feu. Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien? Cependant elle y entra. Elle fut choquée à la vérité de trouver ce bosquet extrêmement

ſombre, pendant que le reſte des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le ſoleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle au génie, l'endroit où vous me conduiſez, eſt-il ſi obſcur ? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il. Je n'en ſais rien, reprit-elle. N'en doutez pas, Princeſſe, dit-il, c'eſt une expérience de phyſique. Elle n'inſiſta plus, ne ſachant s'il diſoit vrai ou non ; mais elle réſolut de le punir de ſa témérité, en cas qu'il voulût abuſer de l'obſcurité du lieu où ils ſe trouvoient tous deux. Je ſerai bien aiſe, ſe diſoit-elle, de lui faire voir combien il ſe trompe, s'il croit me trouver ſenſible. Il verra que tout aimable qu'il eſt, ma vertu vaut bien ſes agréments.

Elle étoit encore à prendre cette réſolution, lorſque Jonquille la pria de s'aſſeoir ſur un lit de gazon & de fleurs, qui étoit la ſeule commodité que l'on eût dans ce boſquet. Néadarné s'y plaça, & le génie, en ſoupirant, ſe mit auprès d'elle. Elle étoit interdite ; & Jonquille, dans une émotion qu'il n'avoit jamais ſentie, ne ſut d'abord que lui dire. L'amour eſt violent, quand il inſpire le reſpect : mais pour les plaiſirs d'un amant, & pour la commodité d'une femme, c'eſt l'amour du monde le moins à deſirer. Jamais il ne devine, ni ne ſaiſit l'inſtant ; toujours tendre & embarraſſant, il fait des proteſtations de délicateſſe, où peut-être il ne ſeroit pas puni pour en manquer. Avec

toute la condescendance possible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une passion désintéressée ? Exhortera-t-elle à la perdre, ou à demander une récompense, quand de soi-même on s'en détache ?

Jonquille n'ignoroit rien de tout cela ; & si Néadarné étoit entrée dans le bosquet avec l'air qu'il lui avoit vu à la fin de l'opéra, il n'auroit pas été si timide. Mais elle avoit fait ses réflexions ; sa physionomie étoit redevenue austere & imposante, & il craignoit qu'en voulant la presser trop, elle ne s'armât d'une sévérité dont elle auroit d'autant plus de peine à se dépouiller, qu'elle auroit plus éclaté. Avec toute sa retenue, il avoit saisi la main de Néadarné ; il soupiroit, & la princesse impatientée de se sentir toujours la main serrée, prit son texte là dessus pour ouvrir la conversation.

Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarrasse, & je suis gênée de vous la voir tenir. Ah, Princesse ! s'écria-t-il, m'enviez-vous cette satisfaction ? Elle n'est rien pour vous, c'est tout pour moi ; si vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuser à mon respect ? Il est au dessus de toute expression. Je ne me reconnois plus ; moi, que les plus grandes beautés trouvoient insensible, qui aurois cru les honorer en daignant les regarder : soumis auprès de vous, pénétré de l'amour le plus violent, je n'ose pas même espérer la plus légere faveur. Ce n'est pas encore assez pour vous

de m'accabler de votre indifférence, vous me haïssez. Plus je montre d'amour, plus j'excite de colere. Ah! pourquoi avez-vous cherché le malheureux Jonquille? Rien ne troubloit son repos. Pourquoi a-t-il vu vos funestes charmes? Mais, que dis-je? Pourquoi me plaindre d'une passion qui, toute malheureuse qu'elle est, fait encore ma félicité? Ah! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'est point un ennemi qui vous parle, c'est l'amant le plus tendre & le plus passionné, qui tout entier à vous, malgré vos mépris, voudroit pouvoir retrancher de ses jours, ceux qu'il a passés sans vous adorer. Est-ce moi, cruelle, que vous devriez haïr? Ah, je ne vous hais pas! s'écria Néadamé d'un ton attendri; mais puis-je vous aimer! Ce cœur que vous me demandez, est-il à moi? Peut-il oublier celui à qui il s'est donné? Son image, cette image si charmante, en peut-elle être effacée? Si vous m'aimez autant que vous le dites, faites donc éclater votre générosité, détruisez un fatal enchantement, n'en prétendez point cette odieuse soumission à laquelle vous voulez que je m'abaisse: à ce prix, je reconnois que vous m'aimez. Ce n'est pas, je le sens bien, un effort ordinaire que celui que je vous propose: mais à qui, pour une si belle action, puis-je mieux m'adresser qu'à vous? Vous détournez vos yeux, vous soupirez; ah! mes prieres ne peuvent rien sur vous. Oui, Princesse, je soupire, répondit Jonquille, &

cela pourroit bien m'être permis après ce que je viens d'entendre. Ce n'est cependant pas mon malheur qui m'arrache ces soupirs, c'est l'impossibilité où je suis de faire ce que vous desirez. Mon pouvoir, sans bornes en toute autre occasion, a dans celle-ci des limites qui me désesperent. Ne croyez pas que ce soit mon amour intéressé qui me dicte ce refus; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher & de plus sacré, que s'il dépendoit de moi de vous rendre, sans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque chose qu'il m'en coûtât, vous seriez satisfaite.

Le Génie prononça ces paroles d'un ton si pénétré, que Néadarné ne put douter qu'il ne dît vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la princesse, de sa bouche; elle se l'étoit senti mouillée de larmes, & ces témoignages de la sincérité & de l'amour du Génie l'attendrissant, elle soupira, & ses résolutions s'affoiblirent. Ah! Jonquille! Jonquille! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroîtroient sinceres, qu'importeroit-il pour tous deux? Pourquoi vous obstiner à toucher un cœur déjà prévenu, & au point, que malgré l'attendrissement que vous lui inspirez, la passion dont il est rempli, n'en est pas un moment distraite? Je crois pourtant pouvoir vous avouer sans crime, que sans cette premiere flamme, il auroit peut-être été touché de votre ar-

deur. Cet aveu n'en entraînera point d'autre ; & dans ce séjour dangereux, ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en disant ceci, ne se souvenoit point de ce qui s'étoit passé à l'opéra, ou qu'elle croyoit que pourvu qu'on évite la derniere occasion, ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien, Madame, reprit le Génie, n'en parlons plus ; quoique mon amour ne doive pas être récompensé, je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincere. Peut-être qu'en ma faveur, le destin révoquera cet arrêt qui vous paroît si funeste. Je n'ose m'en flatter, mais j'y emploierai tous mes soins. Je ne serai pas du moins le sujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi, qui m'égale en puissance, & qui partage mes fonctions, sera choisi sans doute pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous sentirez peut-être moins de répugnance pour lui que pour moi. Ah, Jonquille ! s'écria la Princesse, qu'avec un autre que vous ma guérison seroit impossible !

Quand Jonquille n'auroit été que poli, auroit-il pu entendre de si douces paroles sans remercier la personne qui les lui auroit adressées ? Aussi Néadarné, qui les lui avoit dites sans penser que cela tireroit à conséquence, fut très-étonnée, lorsque Jonquille la pressant tendrement entre ses bras, plus vif qu'il n'avoit été respectueux, voulut se livrer à toute son ardeur. Cette situation étoit d'autant plus embarrassante pour la princesse, qu'elle

qu'elle étoit dans cet inſtant extrêmement touchée, & de la tendreſſe du Génie, & des ſentiments généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'eſt ſi dangereux pour les femmes qui ſont nées avec un cœur ſenſible, que cet état d'attendriſſement où Néadarné ſe trouvoit alors. Le malheureux qui dans ce moment oſe les preſſer, arrache quelquefois autant de leur compaſſion, que leur amant obtient de leur tendreſſe. Le triomphe n'en eſt pas ſi doux, mais il s'en faut peu qu'il ne ſoit le même. Qui ſait encore, ſi ce qu'alors elles appellent pitié, n'eſt point amour? Dans un état auſſi violent, peuvent-elles connoître qui les agite? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvénient, ſon ame n'eſt pas capable d'une ſi tendre impreſſion; il n'appartient qu'à une femme eſtimable d'en être ſuſceptible.

Néadarné, qui étoit une de ces femmes-là, ne ſavoit plus que dire à Jonquille; l'irréſolution dura quelque temps; mais la vertu revint, & le Génie ſentit, par la vive réſiſtance de Néadarné, qu'en vain il prétendroit ſe la rendre favorable. Qu'on eſt embarraſſé avec une femme vertueuſe! c'eſt bien pis encore avec celles qui font ſemblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une ſituation digne de pitié. Néadarné irritée contre lui, pour lui prouver plus de colere, s'amuſoit des fuſées qui commençoient à s'élever dans les airs. Il n'oſoit plus s'approcher d'elle. Concombre attentive à

tout ce qui se passoit, invisible pour Néadarné, s'approcha du Génie, & après lui avoir reproché son impertinente timidité: profite, lui dit-elle, du secours que je vais te donner. Acheve ma vengeance, & tes plaisirs. Prends garde à ce que je vais faire.

Prenant, à ces mots, la figure d'une grosse araignée, elle se glissa sous la robe de la princesse. Néadarné ne la sentit pas plutôt, qu'elle poussa des cris horribles. Ah, Seigneur, dit-elle à Jonquille, je me meurs, une araignée! oh! secourez-moi, délivrez-m'en, ajouta-t-elle à demi-évanouie. Jonquille qui ne doutoit pas qu'il n'y eût plus de sottise que de sentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, sachant le chemin que l'araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put se faire sans offrir à ses regards des beautés plus parfaites encore qu'il n'avoit pu les imaginer, des beautés qui perdroient tout à être décrites, le fussent-elles par l'amour même. Le plaisir que cette vue lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eût été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas senti par la princesse qui, encore évanouie, lui laissoit tout le temps dont Concombre avoit besoin pour achever l'infortune de Tanzaï. Déjà l'enchantement de Néadarné étoit à demi-dissipé, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit eue de l'araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la saisit lorsqu'elle

vit Jonquille entre ſes bras. Il ne s'étoit pas préparé à un retour ſi prompt, & ce fut ſans peine qu'elle ſe déroba à ſes emportements. D'autant plus malheureuſe en cela, qu'un inſtant plus tard elle étoit déſenchantée ſans offenſer ſa vertu, & qu'elle n'eut pas un aſſez grand uſage du monde pour faire durer ſon évanouiſſement, autant qu'il auroit été néceſſaire. Ah, traître! dit-elle à Jonquille, ſont-ce là les effets de cette délicateſſe que tu m'avois tant vantée? La confuſion du Génie ne lui laiſſa la force, ni de demander pardon à Néadarné, ni de la retenir lorſqu'elle voulut ſortir du boſquet. Il ne fut pas plus prompt à réſoudre s'il devoit lui laiſſer le temps de ſe calmer, ou s'il devoit la rejoindre. Il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore, & à la lueur qu'il répandoit de tous côtés, il vit Néadarné peu loin du boſquet, appuyée contre une ſtatue, & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve triſtement. Il fut plutôt à ſes genoux qu'elle ne l'eut apperçu, & les embraſſant d'une façon tout à la fois timide & ſuppliante, voici le coupable, dit-il, divine Princeſſe, votre courroux eſt juſte, je mérite toute votre indignation. Ah, laiſſez-moi, perfide, s'écria-t-elle, laiſſez-moi! je ne dois plus, je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre! Oui, répéta-t-il, je ſuis coupable. Je pourrois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place perſonne n'auroit pu s'empêcher de l'être: mais je ne ſens que trop

que ma justification seroit inutile, & qu'il est temps que je vous délivre d'un objet odieux. Je pars, mais daignez plaindre quelquefois le sort de l'amant le plus tendre: il vous auroit moins offensé, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ces paroles, Jonquille en effet disparut.

Néadarné, enflammée de colere, ne voulut pas le retenir, & resta appuyée contre la statue. Elle croyoit que sa haine ne pouvoit pas finir; mais voyant après une demie-heure que le Génie ne reparoissoit pas, l'inquiétude commença à l'agiter. Elle songea au but de son voyage, & en maudissant la nature du remede, elle n'en reconnut pas moins la nécessité. Prince! s'écria-t-elle, cher époux! objet unique de toute ma tendresse! tu me fais sans doute à présent l'injustice de penser que, plongée dans les plaisirs les plus vifs, infidelle à ton souvenir & à notre amour, si dans les bras d'un autre, je me rappelle ton idée, ce n'est que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours, pendant que toi seul me réduit dans l'état le plus affreux! Ah, cher Prince! reçois mes soupirs: hélas! je n'en ai encore poussé que pour toi. Mais, Jonquille, ajouta-t-elle, par un retour sur elle-même, Jonquille ne paroît pas. Etrangere en ces lieux, qu'y deviendrai-je? Il est coupable, mais l'est-il tant; & dans l'état où je me suis mise avec lui, pouvoit-il se contenir? C'est ma peur que j'en dois accu-

ſer ; peur ſi vive, que malgré ce qu'elle vient de me cauſer, la premiere araignée m'en feroit peut-être encore faire autant. Ah, Jonquille ! revenez. Si vous m'aimiez encore, ne ſeroit-ce pas aſſez pour vous retrouver que je vous déſiraſſe ? Revenez ! je vous pardonne. A des paroles ſi preſſantes, le Génie reparut. Néadarné, en le revoyant, pouſſa un cri de ſurpriſe. Il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit paſſé : en perſonne noble, elle lui accorda ſa grace ; & ils reprirent tous deux le chemin du palais, ſans que Jonquille oſât lever les yeux ſur elle, ni qu'elle daignât non plus le regarder.

Bien des gens dans cette occaſion, ont donné plus de tort à Néadarné qu'à Jonquille : ils trouvoient qu'elle avoit autoriſé l'inſolence du Génie, en le mettant à une épreuve à laquelle il n'y a perſonne qui n'eût ſuccombé. Cela pourroit cependant demander plus de réflexion ; & avant de condamner Néadarné ſi déciſivement, il faudroit faire juger la choſe par une belle qui eût une horreur invincible pour les araignées, & qu'elle dît de bonne foi ſi en pareil cas elle auroit pris l'animal ; ou ſi, ayant ſon amant auprès d'elle, au reſte amant maltraité, elle lui auroit ordonné de le prendre.

CHAPITRE XV.

Qui prépare à de grandes chofes.

LA modeftie de Néadamé, & la timidité de Jonquille, leur faifoient jouer un bien pitoyable perfonnage : d'autant plus fot encore, qu'il falloit que cela finît, & que les façons font ridicules où elles ne fervent de rien. Car, que l'on permette une réflexion toute fimple : ou elle vouloit être défenchantée, ou elle ne le vouloit pas. Si elle étoit contente de fa fituation, ou du moins qu'elle la fupportât patiemment, à propos de quoi chercher Jonquille ; & puifqu'elle l'avoit cherché, pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui ? Mais la délicateffe, dira-t-on, vouloit qu'au moins elle combattît ; & puis ce Jonquille, qu'on lui propofe pour une chofe de cette nature, eft une perfonne qu'elle n'a jamais vu : paffe encore fi c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu. D'ailleurs, il veut du fentiment, c'eft le cœur qu'il attaque, & d'une affaire paffagere il en veut faire une réglée : on ne peut pas s'en fauver à moins ; & quand même on voudroit fe rendre, doit-on fe rendre tout d'un coup ? On peut n'avancer rien de trop, quand on dira que cette derniere idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Néadamé, & cela par des

raiſons qu'on trouveroit ici, ſi elles n'étoient pas déjà dans un autre endroit de ce livre.

Jonquille qui devinoit à peu près les mouvements qui agitoient la princeſſe, ennuyé d'une ſi longue réſiſtance, & ne doutant pas que plus il lui marqueroit d'empreſſements, plus elle s'armeroit de ſévérité, réſolut de lui paroître moins amoureux, & d'attendre que la néceſſité inſpirât à Néadarné une réſolution conforme au bien de ſes affaires. Ce ne fut pas ſans peine qu'il gagna ſur lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la princeſſe dans l'aventure du boſquet, avoient augmenté ſes deſirs ; mais plus ils étoient ardents, plus il crut que pour les ſatisfaire, il devoit les diſſimuler. Il connoiſſoit le cœur, & il étoit ſûr qu'en bleſſant la vanité de Néadarné, il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe, en la remenant au palais, il affecta de jeter dans ſes excuſes un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il ſe juſtifie ; & en jurant à Néadarné un reſpect éternel, il mit dans ſes proteſtations une ſorte d'ironie, qui lui fit croire que le génie avoit apparemment trouvé des raiſons pour être plus retenu. Cette réflexion lui donna de l'aigreur, elle répondit au génie avec ſéchereſſe, elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas ; & lui, ſans témoigner qu'il s'en apperçût, la quitta après qu'il l'eut reconduite dans ſon appartement, & ſortit

d'un air si détaché que pour le coup elle s'abandonna à son indignation. Toute la cour de Jonquille, qui étoit auprès d'elle, ne put un moment la distraire. Quoiqu'elle eût été outrée contre le génie de son manque de respect, elle n'avoit pas douté un instant qu'il n'en fût devenu plus amoureux; elle se rappelloit ses transports avant l'araignée, & en les comparant à l'insultante froideur dont après il l'avoit accablée, les choses les plus mortifiantes lui passerent dans l'esprit. Ciel, se disoit-elle, être méprisée à ce point! Voir tant de desirs s'évanouir, après une occasion qui auroit dû leur donner tant de vivacité! quelle peut donc être la cause d'une indifférence si subite? Mais que m'importe, après tout, le dégoût que je lui inspire? Ne suis-je pas trop heureuse de ne plus lui plaire? Sans doute, c'est l'unique moyen de ne point offenser mon époux. Ah, Moustache! Moustache! que vous vous trompiez quand vous croyiez que ce génie seroit si dangereux pour moi, & que votre secret me sera ici de peu d'usage!

Elle rêvoit encore profondément, lorsque Jonquille rentra; il avoit fait de son côté des réflexions nouvelles, il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier long-temps la princesse, & qu'en lui laissant croire davantage son refroidissement, elle prendroit de l'aversion pour lui. S'il n'étoit pas sûr d'être aimé, il étoit certain du moins de n'être point haï. Il falloit cultiver ces heureuses dispositions, &

il n'étoit pas encore assez bien dans le cœur de Néadarné, pour pouvoir, sans risque, pousser loin ce manege. Il n'appartient qu'aux amants favorisés d'avoir des façons méprisantes, & d'ailleurs il commençoit à être sûr de sa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit ; il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit passé entre eux deux, Néadarné ne résisteroit pas tant ; que les libertés qu'il avoit prises avec elle, lui ouvriroient le chemin à de plus grandes ; & qu'une femme enfin que l'on a mise une fois dans une situation hasardée, n'est plus en droit de se fâcher qu'on l'y remette.

Jonquille aborda donc la princesse avec un air animé ; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de passion, & malgré la vertu qui l'obsédoit encore, elle ne fut pas fâchée de s'être trompée dans ses conjectures. Je ne vous fais point d'excuses, lui dit-il, de vous avoir quittée ; vous ne m'en faites point de reproches. J'ai pensé, répondit-elle, que vous aviez vos raisons pour le faire. Ah, que vous me justifiez aisément, Madame ! reprit-il. Eh, quoi ! dit-elle, voudriez-vous que je vous trouvasse coupable quand vous ne l'êtes pas ? cela seroit injuste. Oui, je le voudrois, reprit-il ; une injustice de cette nature me prouveroit de la sensibilité, & plus vous me trouveriez criminel, plus vous me rendriez content. Je ne croyois pas, reprit-elle, avoir besoin de vous chercher des crimes ; & si pour vous satisfaire,

il ne faut que vous gronder, je n'ai besoin que de mémoire pour le faire long-temps. A propos de cela, répondit Jonquille, je suis bien trompé si je ne me suis excusé plus que je ne devois : ce n'est pas que je n'aie eu tort, mais c'est qu'il étoit impossible de ne pas l'avoir, & qu'à mon sens je serois bien plus coupable envers vous, si je l'avois moins été. Que j'aurois perdu, Madame, à être respectueux ! continua-t-il ; que de graces ! que de charmes ! Non, il n'est rien qui vous égale. Finissez vos éloges, dit-elle en rougissant, laissez-moi oublier, oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner tant que nous nous en souviendrons tous deux. Mais est-il bien vrai, reprit Jonquille, que votre rigueur subsiste encore ? Si je ne puis me flatter d'un sort plus doux, que vous me rendez malheureux ! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi, si je dois toujours être l'objet de votre haine, d'ignorer tous les attraits dont vous me défendez de parler ! Jamais, Madame, je n'en perdrai le souvenir : toujours occupé d'un moment qui auroit été si doux pour moi si vous l'aviez voulu, en me rappellant les plaisirs dont il me combla, je me plaindrai sans cesse de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien, répondit-elle en souriant, ne vous exagérez point ce dont vous avez joui, & ce qui vous a manqué ; vous n'aurez plus rien à desirer. Je ne m'exagere rien, princesse, répondit vivement Jonquille ; & mon

imagination ſans doute eſt bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire : au nom des dieux, conſentez-y. Non aſſurément, dit-elle. Eh bien, continua-t-il, permettez-moi d'agir ſans votre conſentement. Ce ſeroit bien pis, reprit-elle : ſi cela arrivoit, vous ne me devriez point de reconnoiſſance, & du moins je voudrois.... Mais de quoi vais-je m'inquiéter ? il vaut mieux que vous ne me deviez rien, vous en ſerez moins ingrat. Moi, ingrat! s'écria-t-il : ah, Madame! ſi vous ſaviez combien vos bontés redoubleroient mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déjà dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement ; que voulez-vous que je vous donne ? Que tout ce que le deſtin veut que vous me donniez, reprit-il, me ſoit donné par vous, & que je n'aie point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous ſeule. Eh bien..... nous verrons, repartit-elle, embarraſſée de cette converſation ; mais ne me parlez plus de rien, je ne veux ni ne dois rien prévoir.

Néadarné, en finiſſant ces paroles, alla prendre un luth qu'elle vit dans le ſalon, & réſolut de s'en occuper, croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de ſon coté ſe prépara à l'écouter, content de l'avoir raſſurée ſur ſes charmes, & ſur ce que ce n'étoit pas peu d'avoir pu l'entretenir de

l'affaire du bosquet sans qu'elle s'en fût fâchée. Néadarné commença donc à pincer le luth, mais si tendrement; & elle chanta en même temps avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir son ardeur; & que Cormoran enchanté de la princesse, fut obligé d'avouer que sa vielle & son tympanon étoient bien au dessous du luth, quand cet instrument étoit touché avec tant de précision, de brillant & de délicatesse.

Le souper vint interrompre ces plaisirs, & en fournir d'une autre espece. Néadarné, qui commandoit en souveraine, voulut que Cormoran se mît à table : le génie, pour plaire à sa divinité, le voulut bien. Cormoran qui avoit beaucoup d'esprit, quoiqu'il l'eût singuliérement tourné, fut très-amusant. Néadarné, qui commençoit à prendre du goût pour cette espece d'esprit, & qui cherchoit à s'étourdir sur sa situation présente, lui répondit très-bien dans le même genre; & Jonquille prenant le même ton, ils pousserent si loin le raffinement des expressions, & la singularité des idées, qu'à la moitié du repas aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la princesse avoit de prolonger le souper, il finit; & après une partie de brelan que Jonquille lui accorda par grace, il la conduisit dans son appartement; & en l'assurant d'un prompt retour, il la laissa entre les mains de ses femmes, à qui il ordonna d'user de diligence, & de mettre bientôt Néadarné en état de répondre à sa flamme.



CHAPITRE XVI.

Distraction de la princesse.

NÉADARNÉ frissonna en entrant dans cette chambre fatale. Il n'étoit plus question pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le génie alloit rentrer. Elle sentoit avec douleur qu'elle ne le haïssoit pas, & se craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle se présentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour son époux, elle ne pouvoit se dissimuler les graces de Jonquille, & sa supériorité en tous genres sur le prince de Chéchian. Quelquefois elle pensoit qu'elle devoit s'abandonner à sa situation, puisque rien ne pouvoit l'en sauver : mais la vertu reprenant le dessus, lui faisoit rejeter cette idée. Souvent aussi elle s'y abandonnoit avec plaisir. Quand cela m'arriveroit, se disoit-elle, qui en instruira mon époux ? Le secret de Moustache ne me met-il pas à l'abri de ses soupçons ? Mais quand je pourrois lui cacher mon déshonneur, puis-je l'ignorer, & des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime ? Ai-je cherché à le commettre ? N'est-ce pas un oracle qui m'envoie dans ces lieux ? En proie aux desirs du génie, n'y puis-je pas

être livrée ſans partager ſes tranſports ; & quand même je les partagerois, ſeroit-ce ma faute ? Puis-je répondre des mouvements de la nature ? Sa ſenſibilité eſt-elle mon ouvrage ? Si l'ame devoit être indépendante des ſentiments du corps, pourquoi n'a-t-on pas diſtingué leurs fonctions ? Pourquoi les reſſorts de l'un ſont-ils les reſſorts de l'autre ? Ah ! ſans doute, cette bizarrerie n'eſt pas de la nature, & nous ne devons qu'à des préjugés ces diſtinctions frivoles. Si elles étoient véritablement en nous, ſoumiſes à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lumiere, qui nous fait appercevoir le bien ou le mal, n'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour nous guider ? Quel avantage eſt-ce pour moi que ce diſcernement qu'elle me procure, ſi me laiſſant toujours en liberté de choiſir, ſon impulſion ne me détermine pas ; & ſi ce choix n'eſt pas en ma puiſſance, pourquoi m'oblige-t-on aux remords ? Non, les dieux ne ſont pas aſſez injuſtes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre. Puiſqu'ils ſont les auteurs de la nature, ils connoiſſent ſans doute ſon pouvoir : c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin, cette force intérieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors ſe ſeroient confondus avec nos mouvements ; cette tyrannie ſalutaire nous auroit rendues plus parfaites, plus dignes d'être leur ouvrage. Ont-ils craint, en nous éclairant, que

nous ne fussions trop près d'eux, ou ont-ils voulu se réserver le plaisir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre existence? Mais que dis-je? malheureuse! & d'où me vient donc la répugnance que j'ai pour Jonquille? S'ils ne m'avoient pas soutenue, auroit-il encore à desirer? L'amour que je me sens pour Tanzaï, tout fort qu'il est, ne me jetteroit pas dans un si grand désordre. Ah! les dieux nous éclairent plus que nous ne croyons: si nous étions attentifs à cette voix secrete qui nous parle; si nous ne la faisions pas taire, nos mouvements se décideroient tout d'un coup; & nous éprouverions moins de combats dans notre ame, si cette voix étoit moins puissante. Mais après tout, que m'importe ce génie? & quand je céderois à ses desirs, ne puis-je pas, toujours occupée de mon époux, ne m'entretenir que de sa tendesse? Eh! l'ame ne s'égare-t-elle pas? Et malgré ma vertu n'ai-je pas été, dans ce bosquet, près de succomber? Voyois-je Jonquille? pensois-je à mon époux? Ne m'étois-je pas perdue moi-même? Qui me répondra que je ne m'égare plus? Je me suis arrachée au péril; mais quels efforts ne m'en a-t-il pas coûté? Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'est emparée de mes sens, ces mouvements confus ne me disent-ils pas tout ce que j'ai à craindre? Et qui combas-je ici? Le plus aimable des génies! Ah! tâchons d'en perdre l'idée, fermons les yeux

ſur ſon mérite : que ſeroit-ce pour moi qu'un plaiſir qui me coûteroit tant de larmes ? & qu'eſt-il auprès de cette ſatisfaction ſi pure, qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher ?

Pendant que Néadarné faiſoit ces réflexions, ou d'autres ſemblables, ſes femmes l'avoient déshabillée ; il ne lui reſtoit plus qu'une robe légere, qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorſqu'elle ordonna à ſes femmes de ſe retirer. On lui repréſenta reſpectueuſement, qu'il falloit qu'elle ſe couchât : elle répondit, en ſe jetant ſur un canapé, qu'elle ne vouloit point ſe coucher ; & témoigna tant d'opiniâtreté ſur cet article, qu'à la fin ſes femmes ſe retirerent. Elles étoient à peine ſorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de ſa chambre.

Elle ſe croyoit bien en ſûreté contre Jonquille, & reprenoit le chemin du canapé, lorſqu'elle apperçut auprès d'elle celui contre qui elle prenoit tant de précautions Elle en fut d'autant plus effrayée, qu'elle ſe voyoit dans un état où il lui ſeroit difficile de ſe défendre contre lui, & qu'elle ſe doutoit bien qu'en cas qu'il employât la violence, perſonne ne viendroit la ſecourir. Eh quoi ! Madame, lui dit-il, voyant qu'elle s'arrangeoit ſur ſon canapé, toujours des précautions contre moi ? Et vous, lui réponditelle, prétendez-vous toujours me perſécuter ? Vous donnez, reprit-il, un nom peu

honnête à mes intentions; vous ſavez que je ne veux que vous ſervir, vous reconnoiſſez mal mon zele. Ce zele, répliqua-t-elle, m'eſt ſuſpect, & vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteſte pas la ſource. Je n'ai donc plus rien à vous dire, Madame, répondit-il. Je pourrois vous répéter que pour vos intérêts mêmes, vous devriez me montrer moins de rigueur; mais vous les conſultez ſi peu, que ſans doute vous ne m'en croiriez pas. Jouiſſez donc du plaiſir que vous donne votre ſévérité, & des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï, en vous retrouvant ſi fidelle, s'applaudiſſe de vous revoir, & qu'il imite votre exemple, ſi jamais le bonheur de ſa deſtinée le ramene entre les bras de Concombre. (Ici la princeſſe devint fort attentive, & fronça un peu le ſourcil.) Je ne vous parle plus de mon amour, continua Jonquille; par une bizarrerie que je ne conçois pas, plus je vous en témoigne, plus vous me montrez d'averſion. Auriez-vous mieux aimé qu'uſant du privilege de mon emploi, je vous euſſe traitée comme une femme ordinaire? Mais non, dit plus doucement la princeſſe! Ce ſont donc, reprit Jonquille, mes égards qui me perdent auprès de vous, & j'aurois ſurmonté cette fierté ſi farouche, ſi je l'avois moins ménagée. Je cherche à vous rendre votre ſituation moins pénible; je crois qu'il eſt mieux pour vous, puiſqu'enfin vous devez céder, que vous m'apportiez moins de répugnance;

& ce procédé, dont tout autre que vous auroit ſans doute été touchée, vous révolte. Ah! Princeſſe, ajouta-t-il en s'aſſeyant ſur le canapé, je méritois de vous moins d'injuſtice, & plus de complaiſance. (En cet endroit, Néadarné commença à rêver.) J'oſe dire que ſi vous aviez pu être touchée de quelque choſe, vous l'auriez été de mon amour, & que vous ne lui auriez point oppoſé une ſi cruelle ingratitude. Ce n'eſt pas, continua-t-il en poſant doucement ſa main ſur la jambe de la princeſſe, ce n'eſt pas que je croie avoir mérité de vous aucune récompenſe: mais vous vous laſſerez de l'état auquel Concombre vous a réduite; il ne me ſera plus permis de vous revoir, & le génie dont je vous parlois tantôt, aura l'avantage de vous rendre ce ſervice que vous aurez refuſé de moi. (Alors la princeſſe le regarda aſſez long-temps, rebaiſſa les yeux, ſoupira aſſez triſtement; & Jonquille s'avança ſur le canapé, & lui prenant la main, pourſuivit ainſi ſon diſcours:) Si vous me haïſſiez moins, vous ne vous verriez pas, ſans horreur, obligée de recourir aux ſoins d'un autre, qui, moins ſenſible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejeté les miens. Je ne me ſouhaite pas même cette conſolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce diſcours ſi tendre, Néadarné ſerra la main de Jonquille qui tenoit la ſienne, & le génie avançant à diverſes repriſes celle qu'il avoit d'a-

bord posée sur la jambe de la princesse, en fit usage assez indiscrétement pour qu'elle s'en fût offensée, si elle n'avoit été plongée en cet instant dans la plus profonde rêverie. Ah! Princesse, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'il me seroit doux de vous voir répondre à ma flamme! mes sentiments sont dignes d'une aussi grande félicité. Mais cette bouche si charmante, ajouta-t-il, en la baisant avec ardeur, & vos yeux sont également muets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me seroit pas aussi favorable que votte silence.

Il n'a tenu qu'au lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siege de Néadarné, si bien & avec si peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, & qu'il avoit profité de sa distraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortit enfin de son assoupissement, à la derniere: mais le Génie avoit si-bien pris ses mesures, que quels que fussent les efforts de Néadarné, ils ne lui servirent à rien. A peine se fut-elle apperçue qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille, dans les termes les plus suppliants, de ne pas pousser plus loin les entreprises; mais le Génie, aussi distrait en ce moment, qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondit à ses prieres que par de plus grands efforts. Elle recommença sa résistance; mais elle éprouva pour-lors que la vertu la plus sévere peut combattre, mais n'est pas,

toujours sûre de vaincre. Les obstacles que le Génie opposoit à sa fuite & ses transports, exciterent enfin sa fureur. Barbare ! s'écria-t-elle, ah, traî....... ! Les cris les plus douloureux l'interrompirent, & par la peine qu'elle eut à être désenchantée, il ne tint qu'à elle de juger de la force de l'enchantement. L'affront qu'elle essuyoit, & sa résistance, l'avoient accablée de douleur & de fatigue, & la firent tomber dans une espece d'anéantissement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux, & lui déroba en même temps le désagrément d'être témoin de ses transports. Jonquille, le victorieux Jonquille, loin de la secourir, goûtoit à loisir les charmes de son triomphe.

Cette beauté si fiere qu'il adoroit, étoit enfin devenue la proie de ses desirs ; il attachoit sur elle ses regards enflammés, il l'accabloit des plus tendres caresses, & lui demandant pardon dans les termes les plus passionnés, il alloit sans doute lui faire de nouvelles insultes, lorsqu'un profond soupir lui annonça que Néadarné reprenoit ses sens. Il crut qu'il seroit plus décent que la princesse en ouvrant les yeux, le vît à ses genoux ; il s'y jetta en l'admirant. Le désordre dans lequel il l'avoit mise, la rendoit encore plus charmante ; des pleurs couloient de ses beaux yeux à demi-fermés : elle les ouvrit enfin. La situation où elle se retrouva, augmenta ses larmes & donna de nouvelles

forces à ſon indignation ; elle ſe releva avec fureur, & courant aux portes pour ſortir, ſon déſeſpoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit. Ah, monſtre! s'écria-t-elle, monſtre indigne du jour! oſes-tu t'offrir encore à mes regards? Oſes-tu me retenir?... Pour bien exprimer la colere de la princeſſe, & rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même ſituation : on laiſſe donc aux lecteurs femelles cet endroit à remplir. Néadarné, à force de quereller le Génie, s'épuiſa : il l'avoit prévu, & dans une contenance hypocrite, il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il, quand il vit qu'elle ne parloit plus, me voudrez-vous toujours punir de mon zele, & vous oppoſerez-vous ſans ceſſe à ſes effets? Eſt-il dit que vous ne voudrez jamais conſentir à ce déſenchantement qui vous eſt ſi néceſſaire? Ah, traître! s'écria-t-elle, plût aux dieux que je fuſſe encore à le ſouhaiter! Si vous n'avez que cette raiſon pour me haïr, reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un ſentiment moins rigoureux : quelque choſe que vous ayez imaginée, que vous ayez même éprouvée, vous êtes telle que vous étiez, & ſans un conſentement formel de votre part vous ne pouvez ſortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord, parce que je ne voulois devoir qu'à vous ſeule le plaiſir de vous voir volontairement entre mes bras. Peut-être ne m'en croyez-vous point,

& qu'irritée contre moi comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre; mais il vous est aisé de vous convaincre par vous-même, que ce que j'avance n'est point faux. Je ne prétends au reste vous assujettir à rien; maîtresse de rester, ou de partir, si je vous rends graces de l'un, vous ne me verrez point me fâcher de l'autre.

Pendant que le Génie parloit, Néadarné, on ne sait comment, reconnut, qu'en effet son désenchantement n'étoit point réel; elle ne pouvoit en accuser le secret de Moustache, puisqu'elle n'avoit pas prononcé les trois paroles qui le composoient; & elle retomba dans une nouvelle perplexité, quand elle ne put plus douter de la nécessité de permettre tout à Jonquille, ou d'être hors d'état pour toujours d'accorder quelque chose au prince. Enfin, Madame, reprit le Génie, la nuit se passe, & vous ne décidez rien. Elle alloit lui répondre, lorsqu'un génie de la cour de Jonquille parut dans la chambre. Seigneur, lui dit-il, daigne ta clémence me pardonner, si je viens troubler ton repos: mais deux dames, que la princesse seule égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux; elles implorent ton secours avec tant de vivacité, & leurs maux exigent des remedes si prompts, que j'ai cru devoir t'avertir des plaisirs qui t'attendent.

C'en est assez, Topaze, dit le Génie, sortez; & vous, Princesse, dit-il à Néadarné, volerai-je à ces infortunées, ou fixez-vous

mes pas auprès de vous ? C'eſt à vous à vous décider, & à ſeconder le penchant qui m'attache à vos charmes. Topaze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte eſt-elle, demanda-t-il, la ſeule qui vous occupe ? Elle ſourit. Jonquille, content de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais ; & dans l'inſtant, la vertu & le ſcrupule, bannis tous deux d'auprès d'elle, céderent en ſoupirant leur place aux plaiſirs.



CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux prudes, qu'il eſt des occaſions dangereuſes.

S'IL eſt flatteur de triompher d'une beauté ſévere, il faut avouer auſſi qu'il en coûte bien pour en venir-là. Une choſe qui doit ſurprendre, c'eſt que depuis que les femmes ſavent qu'il faut céder, elles n'aient point encore jugé à propos de retrancher les façons. Il y a à la vérité de certains fats dans le monde qui ſoutiennent qu'on ne leur a jamais oppoſé de réſiſtance, mais il n'en eſt pas moins vrai qu'ils mentent. Souvent ils ſe vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les a accablés de mépris. Heureuſement pour les femmes, cela ne tire pas à conſé-

quence, & les honnêtes gens n'ent ont pas moins à ſoupirer. Quelque jour peut-être elles penſeront mieux, ou plus mal : je dis plus mal ; car Jonquille auroit eu moins de plaiſirs, ſi Néadarné avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainſi qu'à préſent tout le monde le ſait, à la tenir de ſon aveu. Toute autre que la princeſſe n'auroit pas révoqué ſon conſentement : mais elle étoit douée d'une vertu qui ne finiſſoit pas ſur ſes bienſéances, & à qui les ſottes délicateſſes de Jonquille en faiſoient ſans ceſſe imaginer de nouvelles. Quoi qu'on en diſe, ce génie étoit moins adroit qu'on ne nous l'a peint : paſſe qu'il demandât à Néadarné la permiſſion de la porter dans ſon lit, une choſe de cette nature vaut au moins une politeſſe ; encore eſt-il des occurences où il eſt plus poli & plus ſûr de ne rien dire. La vertu n'eſt jamais plus cérémonieuſe que quand on lui laiſſe le temps de l'être ; & il n'eſt pas décent d'obliger une belle à refuſer ce qu'elle laiſſeroit prendre, ſi on s'aviſoit de cette voie. Jonquille, quoique fort amoureux, pria la princeſſe de lui permettre d'approcher d'elle ; & la princeſſe, ſur le champ, ne manqua pas de le prier de n'en rien faire. Il ſe révolta à ce refus injuſte, & s'aviſant enfin de ſes bévues, il approcha malgré elle, & par ce coup d'autorité, lui en impoſa ſi bien qu'elle n'oſa plus rien dire. Il ſe haſarda alors à lui donner de ces noms tendres, en uſage

usage parmi les gens qui sont parfaitement bien ensemble. Si elle ne les lui rendit point, du moins ne s'offensa-t-elle pas qu'il les lui eût donnés. De-là, en homme qui connoît le prix des gradations, il la prit dans ses bras, l'y serra voluptueusement, & par des caresses faites à propos, lui donna insensiblement une idée assez vive du plaisir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre chose. L'amoureux Jonquille enfin, payé de sa délicatesse, reçut autant qu'il donnoit, & vit sa princesse enivrée de volupté, se prêter de bonne grace aux soins qu'il prenoit pour son désenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux, & pour le prévenir, il crut ne devoir pas laisser à la princesse le temps de la réflexion, & s'épargner les intervalles. Cette ruse fit son effet, & une fantaisie de Néadarné en rendit le succès entier : elle alla s'imaginer que Jonquille ressembloit à Tanzaï ; & en s'étonnant fort en elle-même que cette ressemblance ne l'eût pas frappée plutôt, elle se livra à son erreur, & par amour pour le prince, ne laissa rien à désirer à l'ardeur du génie. Propos charmants, caresses tendres, soupirs enflammés, transports voluptueux, abandon de soi-même, rien ne lui manqua.

Tout grand enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir fasciné les yeux de la princesse un temps considérable, qu'il laissât reposer le charme. Néadarné sentit tout ce qu'elle perdoit au retour de sa raison, il lui

vint des idées tristes; son désenchantement ne l'occupoit plus, elle voyoit alors que telle étoit la volonté des dieux, qu'il fût l'ouvrage de Jonquille; c'étoit une chose faite, elle y étoit totalement résignée. Elle cessa de se faire des reproches sur son infidélité, & trouva d'aussi bonnes raisons pour l'autoriser, qu'elle en avoit eues pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle cessé d'adorer le prince, & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la passion la plus forte, de lui avoir fait ressembler à Jonquille? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incertitude où elle étoit sur le secret de Moustache. Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occasion de l'éprouver? Déterminée à savoir absolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles mystérieuses; elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement brouillé ses idées, qu'elle crut, pendant long-temps, qu'elle ne s'en ressouviendroit jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier sur lequel elles étoient écrites: qu'en auroit pensé Jonquille? Il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit, & si elle l'avoit perdu tout-à-fait, le moyen de reparoître auprès de Tanzaï? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras, Jonquille prêt à recommencer le charme, vint de nouveau la presser, & l'interdire. Elle se souvint heureusement qu'on avoit mit ses poches sous le chevet. En se détournant avec adresse, elle prit son secret, & s'en servit si à propos, que Jonquille crut la princesse

plus enchantée que jamais, s'en plaignit, & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une chose si peu ordinaire, & plus il la soupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la princesse, plus il s'empressa d'y remédier. Néadarné qui, quoique le génie eût dit de sa sensibilité, n'avoit pas compté sur un grand zele de sa part, ne savoit comment y répondre. S'en plaindre, c'étoit témoigner une trop grande ingratitude; le laisser éclater davantage, n'étoit-ce pas manquer trop à Tanzaï? Il étoit singulier qu'elle fît cette derniere réflexion; mais les femmes sont délicates, & Néadarné, qui croyoit avoir fait assez pour le prince, se reprochoit ce qu'elle donnoit de plus. Elle alloit prier le génie de mettre des bornes à sa générosité, lorsqu'une seconde réflexion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé,) la détermina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le secret de Moustache ne fût bon; mais cette fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répéter autant de fois qu'on le vouloit: & si cela n'étoit pas, & qu'elle s'en fût servie trop précipitamment, quelle ne seroit pas la fureur de Tanzaï? Il fallut donc, pour ne plus douter de la bonne-foi de Moustache, entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup elle eut lieu d'être contente. Le génie parla si avantageusement du nouvel embarras où il étoit, que de peur qu'il n'en soupçonnât la cause, elle le félicita de ce miracle, & le rejeta entiérement sur

lui. Quelque flatteur que fût ce propos, il s'en défendit avec toute la modestie possible, & s'obstina à n'en donner l'honneur qu'à elle seule. Un combat aussi poli ne pouvoit pas finir promptement, & quelque civile que fût la princesse, Jonquille s'opiniâtra avec tant de fureur, quelle fut obligée de prendre tout sur elle.

La nuit cependant s'avançoit, & la princesse qui avoit suffisamment essayé son secret, & qui n'avoit plus rien à desirer pour elle-même, se crut obligée de penser à Cormoran. Elle ne savoit comment s'y prendre pour le délivrer. Jonquille ne lui paroissoit pas d'humeur à s'assoupir si-tôt, & il lui paroissoit impossible de se servir de la pantoufle tant qu'il seroit éveillé.

Seigneur, lui dit-elle, dans quatre heures je pars : je voudrois bien pouvoir donner au sommeil le reste de la nuit : j'ose attendre de votre complaisance.... Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi, cette complaisance que vous me demandez ; je ne mériterois pas le bonheur de vous posséder, si je le négligeois à ce point ; je veux vous prouver que j'en suis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir.... Moi, interrompit-elle, promptement, ah, Seigneur ! vous ne l'espérez point ; & je ne conçois pas comment vous osez me faire une semblable proposition. J'ai cru, répondit-il, que sans manquer au respect, je pouvois vous la faire, & que

nous avions été assez bien ensemble ici, pour que vous me regardassiez au moins comme connoissance. Et c'est précisément, Seigneur, par cette raison même que de toutes les personnes de la terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus: l'amour que je ressens pour Tanzaï, & mon devoir, ne me permettent pas même de penser à vous. Jusqu'ici je ne suis point criminelle: les dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute sur eux: mais je mériterois leur colere, & le mépris de mon époux, si je me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permission; Princesse, reprit-il, c'est parce que jusqu'au bout j'ai voulu vous devoir tous mes plaisirs. Si vous connoissiez bien ma puissance, vous ne douteriez pas que malgré tous vos refus, je ne pusse vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de votre tendresse toutes les faveurs que vous réservez à Tanzaï. Maître de prendre sa figure, c'est sous ses traits que vous me verrez; & vous ne saurez jamais si c'est à lui, ou à moi, que vous livrerez votre cœur. Ah, grands dieux! quel supplice! s'écria la princesse. Elle se seroit sans doute affligée beaucoup, si le génie la voyant dans de si tristes dispositions, ne se fût cru dans l'obligation de les dissiper. Néadamé, lassée de ses transports, auroit bien voulu les éviter; mais comme elle avoit été la victime de son amour pour Tanzaï, il fallut encore principalement qu'elle le fût de ses égards

pour Moustache. Il étoit nécessaire de provoquer le génie au sommeil, sans cela elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raison qu'elle se servit encore de son secret; une victoire aisée auroit moins coûté à Jonquille, & il falloit amener la pantoufle. Le temps de l'employer arriva enfin. Le génie, malgré lui, & en disant à Néadarné les choses du monde les plus tendres, sentit ses yeux se fermer. Elle, lui faisant dans l'instant sentir la pantoufle, le plongea dans le sommeil le plus profond; & sortant brusquement du lit, s'habilla avec la derniere promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'apperçut pas d'abord que les habits dont elle se couvroit n'étoient pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'isle. L'amoureux génie, qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de sa magnificence, n'avoit rien oublié pour rendres superbes, & dignes de la beauté qu'il en paroit, ceux dont Néadarné se couvrit malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cause : elle ne pouvoit plus, avec ces habits, dire au prince qu'elle avoit rêvé, & n'imaginoit rien pour le tromper là-dessus.

Malgré l'inquiétude dans laquelle ces nouveaux vêtements la plongeoient, elle ne put refuser à Jonquille l'estime que méritoient ses procédés. Elle s'approcha du lit où il dormoit si profondément. Elle le considéra longtemps, sa beauté l'émut. Adieu, lui dit-elle,

en ſoupirant, adieu, aimable génie; puiſſent tes jours éternels couler dans les plaiſirs! puiſſes-tu perdre à jamais le ſouvenir de la triſte Néadarné! puiſſe-t-elle elle-même t'oublier! Elle ſe ſeroit crue trop heureuſe de pouvoir répondre à ton ardeur, & tu ne l'aurois pas prévenue, ſi ſon cœur & ſa main avoient été à elle. Adieu: elle ne peut rien pour ta félicité, daigne ne jamais troubler ſon repos! En achevant ces paroles, elle le baiſa doucement au front, s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle ſentit murmurer ſa vertu.

CHAPITRE XVIII.

Où le lecteur lira des choſes qu'il prévoit depuis long-temps.

LA princeſſe, armée de la pantoufle, traverſa, ſans être vue, tous les appartemens du palais. Le ſoleil étoit déjà levé: elle craignit, comme elle n'avoit pas pu avertir Cormoran de ſon deſſein, qu'elle ne mît beaucoup de temps à le chercher, & que le génie, en s'éveillant, ne dérangeât toutes ſes meſures. Heureuſement elle n'alla pas loin. Cormoran, que ſes malheurs rendoient inquiet, loin de s'abandonner au ſommeil, rêvoit ſur la terraſſe. Elle ſe découvrit à lui.

Ne perdons point de temps, Seigneur, lui dit-elle, sortez de votre esclavage, & venez dans les bras d'une fée qui vous adore, vous dédommager de vos peines. Ah, Princesse! s'écria Cormoran, seroit-il possible que Moustache pensât encore à moi? N'en doutez pas, Prince, répondit-elle : oui, son cœur prévenu pour vous de la passion la plus vive, souffre autant éloigné de vous, que vous souffrez absent d'elle. Est-elle toujours taupe? demanda-t-il. Que j'ai craint que le barbare Jonquille ne l'eût en sa puissance! Echappés tous deux à son couroux, répliqua-t-elle, venez jouir d'un sort plus heureux, & lui rendre cette figure charmante qui vous inspiroit tant d'ardeur. Mais avez-vous encore la pantoufle de la fée? Oui, reprit Cormoran; mais il ne m'a pas été possible, depuis dix ans que je la possede, de la regarder une seule fois : occupé sans relâche à faire la culebute, ou à travailler aux plaisirs du génie, ou je n'ai pas eu le temps de la baiser, ou je n'ai pas osé, de peur que le génie me sachant possesseur de ce trésor, ne me le ravît encore. En connoissez-vous la vertu? demanda Néadarné. Non, reprit-il; & quelle est-elle? De vous rendre invisible. Ah, que ne l'ai-je su plutôt! s'écria-t-il; que cette connoissance m'auroit épargné de tourments! Peut-être aussi, dit-elle, que plutôt elle ne vous auroit servi à rien. L'intention des dieux étoit sans doute que vous fussiez malheureux dix ans; & avant le temps mar-

qué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté. Mais finissons ces discours, craignez encore la colere du génie, vous êtes perdu s'il s'éveille; prenez votre pantoufle, & suivez-moi. Ce n'est donc pas lui qui finit mes peines? demanda-t-il. Non, reprit la princesse : en vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes-vous guérie? Paix, répondit-elle; que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiscrétion ne vous échappe; & s'il en est besoin, soutenez que je n'ai vu le génie qu'une minute, & encore devant vous, autrement vous me perdriez : vous saurez un jour les raisons qui doivent vous forcer au silence sur cet article, ou à appuyer mes discours. Ne craignez rien, Princesse, dit-il, je vous jure une fidélité inviolable.

Alors il tira la pantoufle de sa poche, & suivant la princesse, ils passerent devant les gardes de Jonquille sans qu'aucun d'eux les apperçût. Ils parvinrent au port sans rencontrer plus d'obstacles que dans le palais, prirent une des barques de Jonquille, & quitterent l'isle, non sans que Néadarné regardât souvent, & avec un peu de tristesse, l'endroit du palais où elle avoit laissé le génie. Qu'on ne l'en blâme pas, sa vertu avoit assez éclaté pour qu'elle se permît cette légere satisfaction, & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât,

mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit passé entr'eux, & ne pouvoit raisonnablement le regarder que comme son libérateur. Toutes ces idées s'effacerent de son esprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ses gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre; elle fit monter Cormoran avec elle dans son palanquin, & réprit le chemin de la ville Bleue, en s'occupant seulement du plaisir de revoir Tanzaï.

Elle n'étoit plus inquiete sur le secret de Moustache; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille, ne lui laissoit pas lieu de douter que le prince n'y fût trompé. Avant même de sortir du palais du génie, elle avoit prononcé trois ou quatre fois les secourables paroles; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne put revoir la ville Bleue sans émotion. La nécessité où elle étoit de mentir à Tanzaï; la crainte que, malgré ses discours, il ne découvrît la vérité de l'aventure, ou que Jonquille ne fût indiscret; la honte dont en elle-même elle se sentoit couverte, excitoient dans son cœur les mouvements les plus cruels, & y balançoient le plaisir d'être réunie à son époux.

Ce n'étoit pas sans raison qu'elle craignoit sa présence. Tanzaï, malgré l'esprit de Moustache, & les consolations qu'elle lui avoit apportées, avoit pensé mourir de chagrin. Quoi! disoit-il à la fée, j'ai pu consentir qu'elle allât trouver Jonquille! il manquoit à mes maux de faire moi-même mon

déshonneur, & de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidelle à ſon retour? Hélas! en cet inſtant peut-être elle oublie dans les bras du génie, mon amour & mon déſeſpoir. Pour vous oublier, dit Mouſtache, je ſuis bien ſûre que non; & je répondrois bien, que ſi, par une fatalité que je ne conçois pas, elle a cédé à Jonquille, ſa vertu n'en aura pas été offenſée. Oh, ſans doute! reprenoit-il; on ſe ſouvient beaucoup de ſa vertu, & il dépend d'une femme de la voir préſente à ſes idées dans ce moment-là! En ce cas, repartit Mouſtache, quels reproches pourriez-vous donc faire à la princeſſe? Et ſi par haſard elle revient de l'iſle telle qu'elle eſt partie, laide & inutile, de quel œil la reverrez-vous? Je n'en ſais rien, dit Tanzaï; vous prenez bien votre temps pour me faire ces arguments-là! vous raiſonnez les paſſions avec une exactitude impatientante, & pourvu que vous faſſiez un beau & long diſcours, le reſte ne vous eſt de rien. Je hais auſſi de vous voir injuſte, reprit Mouſtache, & je voudrois que vous fuſſiez moins bizarre. Encore un coup, comptez un peu ſur ma puiſſance, & que les ſoins de Barbacela pour vous, vous raſſurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter ſur votre protection, ou ſur la ſienne, je puis garder mes inquiétudes; & à juger de ſes ſoins pour moi, par une occaſion où je me ſuis trouvé, je ne dois pas eſpérer qu'elle ſoit utile à la princeſſe. Vous-même, ſi votre

pouvoir est si grand, que n'avez-vous empêché son départ ? Vous savez, dit la taupe, qu'on ne peut s'opposer aux ordres suprêmes du destin. Fort bien, reprit-il; & si les ordres suprêmes du destin sont que Néadarné ne puisse me revenir, telle je la souhaite, que par l'entremise de Jonquille, puisqu'on ne peut s'y opposer, de quel biais userez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent ? Vous qui aimez tant les raisonnements, en voilà un, répondez-y. La chose n'est pas difficile, répondit-elle : filles du destin comme nous le sommes, ce qui seroit impossible aux mortels, nous devient aisé ; s'il ne peut révoquer ses arrêts en notre faveur, il les adoucit du moins ; & nous laissant sous lui la conduite de l'univers, il nous permet de favoriser les objets sur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je crois, de mon amitié, & vous devez vous souvenir qu'avant que Néadarné partît, je vous ai dit qu'en cas que Jonquille n'en agît pas généreusement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puisque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez-vous pas fait pour vous ? Qui vous empêchoit de substituer une ombre à votre Cormoran, & de terminer par-là sa pénitence ? Jonquille s'en seroit apperçu, reprit-elle : Cormoran devoit rester si long-temps en son pouvoir, & il l'a employé à tant d'usages pendant sa captivité, qu'il ne m'auroit pas

été possible de le tromper là dessus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'usage qu'il doit faire de la princesse le rend plus aisé à être trompé. En vérité, le destin votre pere ordonne d'étranges sottises, & vous les réparez par de singuliers moyens. Oh! répondit Moustache, vous ne méritez pas d'être rassuré, ni que Néadarné vous aime avec tant de délicatesse. Quand elle ne pourroit éviter Jonquille, il vous siéroit mal de le lui reprocher; & quand il fut question pour vous de passer une nuit avec Concombre, vous fîtes moins de difficulté que Néadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crûtes ridiculement que le plus bel objet de la terre vous tendoit les bras, vous vous livrâtes en insensé à tout ce que vous dit la chouette : & si la princesse savoit à quel point vous lui fûtes infidele, je ne réponds pas que, malgré sa vertu, elle ne sentît quelque douceur à vous en punir. Au nom de Cormoran, Moustache, dit Tanzaï confus, ne lui parlez jamais de cette détestable isle des cousins : elle ne fut que trop bien vengée; & si, comme je n'en doute point, vous savez le reste de l'histoire, vous devez me rendre justice, & vous n'ignorez pas que le desir de la revoir, m'en fit plus faire que celui de mon rétablissement. Je vous garderai volontiers le secret, dit la fée, mais soyez plus tranquille, & ne m'outragez pas au point de douter toujours de mon pouvoir; il va plus loin que vous ne

pensez. Le prince lui promit tout ce qu'elle voulut; mais son inquiétude étoit si forte qu'il ne put un moment la suspendre, & que la fée impatientée de ses plaintes, fut obligée de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée : encore n'auroit-il fait que de mauvais songes, si Moustache, pour l'intérêt de la princesse, ne lui en eût procuré d'agréables.



CHAPITRE XIX.

Plus nécessaire qu'agréable.

TANZAÏ sortoit à peine d'une de ces gracieuses illusions que la fée lui présentoit, lorsqu'il vit arriver la princesse. Il venoit, en rêvant, de la voir insensible aux feux de Jonquille, refuser sa guérison; & le génie, touché de tant de vertu, la lui procurer sans en prétendre aucune reconnoissance. Ce songe l'avoit disposé à bien recevoir Néadarné. Il courut au devant d'elle : mais quand il la vit couverte des présents de Jonquille, & menée par Cormoran, il imagina que la délivrance de ce prince lui avoit coûté plus d'une complaisance; & que si elle avoit été si vertueuse, Jonquille l'auroit estimée, mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute sa jalousie se réveilla : il la regarda sombre-

ment, & repondit avec hauteur aux civilités de l'amant de Moustache. A peine cette fée eut-elle entrevu Cormoran, que sa métamorphose cessa, & que sous les habits les plus galants, Tanzaï & la princesse virent une femme grande, un peu seche, l'air coquet, minaudier & précieux, qui se précipita dans les bras de Cormoran. Elle avoit réellement du côté gauche une moustache à la Chinoise, qui fut la premiere chose que baisa Cormoran, & qui selon Tanzaï faisoit sur le visage de la fée un effet assez ridicule.

Comme il étoit assez de mauvaise humeur, il examina Cormoran pour le critiquer. Après le portrait charmant qu'en avoit fait Moustache, il s'attendoit à voir une personne miraculeuse, & ne fut pas fâché, quand il vit dans ce prince si vanté, une petite figure haute de quatre pieds, grêle & contraint, & qui ne lui parut avoir pour tout agrément qu'un air fade & doucereux, qui annonçoit le caractere de son esprit, & la possession où il étoit de plaire aux femmes de l'espece de la fée. Dans un autre temps, Tanzaï s'en seroit plus diverti; mais la colere où il étoit contre Néadarné, ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette princesse s'étoit approchée de lui en tremblant, & pendant que les deux amants réunis se disoient tout ce qu'un amour longtemps malheureux, & enfin satisfait, peut inspirer de tendre, Tanzaï, l'oeil farouche, & dans un morne silence, se refusa à ses

embrassements. Que vous êtes cruel ! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendresse ! je n'ai point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec fierté, allez retrouver Jonquille, & oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle ; vous seul m'avez contrainte à ce funeste voyage, & je ne vois pas pourquoi.... En vérité, Prince, dit Moustache, qui à leur querelle s'étoit approchée d'eux, vous êtes bien injuste, de toutes façons ; & si vous saviez combien vous aurez à rougir de votre jalousie, vous ne la témoigneriez pas si hautement. Ecoutez-moi, continua-t-elle en le tirant à part : vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre, je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je vous prouverai l'innocence de la princesse ; mais pour vous punir de vos injustes soupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'est passé dans cette isle, vous inquiete : il seroit aisé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran, qui n'a pas quitté un instant Néadarné, que plus délicate que vous, ce génie, malgré sa beauté & sa puissance, en a été rebuté. Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence confonde votre incrédulité ? vous saviez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même sur ce qu'elle est aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embrassements cette sombre jalousie, que la

princeſſe ne vous pardonneroit peut-être pas ſi elle duroit plus long-temps ; & ſouvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos ſoupçons, que de tous les hommes du monde vous êtes celui à qui, de toutes façons, la plainte & le reproche ſeroient le moins permis. Allez expier à ſes pieds le crime de l'avoir ſi injuſtement outragée, & ſans perdre du temps à l'interroger, diſpoſez-la doucement à vous donner des preuves completes & de ſa vertu & de ſa tendreſſe pour vous.

Tanzaï ne ſachant que répondre à la fée, revint à Néadarné d'un air auſſi ſoumis qu'il l'avoit eu fier ; & Mouſtache étant ſortie avec Cormoran, avec qui elle avoit auſſi à s'éclaircir de bien des choſes : Si j'en crois Mouſtache, & l'eſtime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous ne m'avez point trahi : mais pardonnez à ma délicateſſe, ſi j'ai pu douter de votre vertu. Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous euſſe point aimée ; & je me ſuis trouvé dans des circonſtances ſi cruelles pour mon amour, ſi dangereuſes pour vous, qu'il ne m'a pas été poſſible d'être ſans inquiétude. Ce fatal oracle qui ordonnoit que vous allaſſiez trouver Jonquille, l'emploi de ce génie, votre beauté, que de raiſons pour trembler ! & qu'il me ſeroit doux que votre tendreſſe pour moi vous eût fait ſurmonter tant d'obſtacles ! Ah Seigneur, répondit Néadarné en pleurant,

je n'ai pas cessé un moment de vous aimer. Toujours présent à mon idée, Jonquille, malgré ses soins, n'a pu toucher un cœur que vous possédez tout entier. Ce génie sans doute étoit pressant, reprit Tanzaï, il sembloit que vous lui fussiez destinée, il vous aura trouvée belle, il étoit maître! Ne vous souvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné, du changement affreux qui s'est fait dans ma personne la nuit qui a précédé mon départ, & croyez-vous qu'en cet état je dusse lui inspirer des desirs? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire disparoître cette laideur, que seul il avoit causée; & j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette ville, qui étoient dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confondue avec elles, répondit la princesse, & sans savoir à qui je dois le retour de ma beauté, (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bientôt paru à ses yeux telle que je parois aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eu besoin d'implorer son secours: mais en quel état revenez-vous? portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le génie vous a-t-il été pour cet article aussi inutile que pour l'autre! Seigneur, dit-elle en baissant les yeux, comme ce n'est pas moi qui me suis apperçue de ma premiere métamorphose, ce n'est pas encore à moi à décider s'il ne nous reste plus rien à desirer à l'un & à l'autre. Vous savez du moins,

continua Tanzaï, si Jonquille a été sensible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire qu'elle a été auprès de vous sa sainte volonté, pour m'exprimer selon les paroles de l'oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par louer avec exagération le peu d'agrément que je puis posséder, il m'a forcée de lui apprendre quel étoit le sujet de mon voyage, il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombre étoit de me livrer à ses desirs. Eh bien? interrompit Tanzaï en rougissant. Eh quoi! Seigneur, dit-elle, vous savez que je vous aime, & vous m'interrogez! Mais enfin, qu'avez-vous répondu, répliqua le Prince? Tout ce que ma passion pour vous a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette premiere tentative, continua Tanzaï, a-t-il été découragé? N'a-t-il pas cherché à vaincre vos rigueurs? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir, & je sens qu'à sa place je ne serois pas resté insensible à une beauté telle que la vôtre.

Seigneur, dit-elle, malgré le peu que je vaux, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçu comme il s'en étoit flatté, il a cru que ses soins pourroient me faire accepter son hommage; il m'a tenu les discours les plus tendres; & plus touché, à ce qu'il disoit, de gagner mon cœur, que des plaisirs dont les beautés plus faciles le laissent jouir sans qu'il lui en coûte de soins,

il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait ſur lui la plus forte impreſſion. Les fêtes les plus ſuperbes m'ont déclaré ſon amour. Plus ſouveraine dans ſon iſle que lui-même, j'ai vu ſes ſujets, à ſon exemple, s'humilier devant moi; l'amant de Mouſtache qui languiſſoit dans la plus cruelle captivité, a vu tomber ſes chaînes, & finir ſes tourments, je l'ai enfin délivré... Mais ce Génie, pour prix de tant de ſoins, n'a-t-il rien exigé de vous? interrompit Tanzaï. Soumiſe à ſon pouvoir ſuprême dans le temps qu'il le dépoſoit entre vos mains, n'a-t-il pas cherché à l'exercer ſur vous? Comment enfin votre guériſon vous a-t-elle été procurée? Le Génie, reprit-elle, s'eſt laſſé de mes refus, autant que je me laſſe de vos queſtions: plus amoureux que vous, & moins injuſte, il a reſpecté mes pleurs. Je ne ſais ſur qui ſont tombés ſes tranſports, je ne ſais moi-même en quel état je ſuis ſortie enfin de ſon iſle. Je me retrouve avec vous, vous me faites ſubir le plus injurieux examen; ſans mémoire, & ſans reconnoiſſance, vous ne vous ſouvenez pas que vous ſeul m'avez envoyée à Jonquille, vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obéir. Eh bien, conſommez vos injuſtices, rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre; & puiſqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr...... Ah Princeſſe, dit Tanzaï en ſe jetant à ſes genoux, je reconnois tous mes torts: épargnez-moi votre haine, épargnez-moi un malheur qui

de tous ſeroit pour moi le plus affreux. Oüi, je crois que toujours tendre & fidèlle, vous n'avez pas cédé aux tranſports de Jonquille : mais que vouloit donc dire l'oracle ? & ſi vous êtes telle que mes tranſports vous ſouhaitent, par quel moyen ſuis-je échappé à l'affront qui ſembloit m'être deſtiné ? Je vous ait déjà dit, Prince, reprit Néadarné, que je ne ſais ſi Concombre n'eſt plus à craindre pour nous : j'ai cependant lieu de ſoupçonner que ſa colere ne pourra plus troubler nos jours. Jonquille ennuyé de ma réſiſtance, après avoir tenté auprès de moi tout ce que l'amour peut ſuggérer de ſéductions, me laiſſa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un appartement dont je fermai toutes les portes ſur moi : couchée ſur un canapé, je déplorois ma ſituation, je me mis à rêver profondément à mes malheurs ; je m'endormis, & après le ſonge le plus funeſte pour ma pudeur & mon amour, ſonge, qui tout éveillée que je ſuis, me remplit de terreur & de honte, je crus m'appercevoir d'un changement conſidérable.... Ah, Singe barbare ! s'écria Tanzaï, il ne me manque plus rien, & ce ſonge fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient juſtes. Je ne conçois pas bien, reprit la princeſſe d'un air de courroux, d'où peuvent naître ces tranſports, & quelle peut être l'offenſe que j'ai commiſe envers vous. Juſques ici, tel a été la conformité de nos aventures, que j'ai cru que vous ne deviez pas vous étonner

qu'un ſonge finit les miennes. Punis tous deux de la même maniere, pourquoi ne vous auroit-on pas donné le même remede? Ah! s'écria Tanzaï, plût aux dieux cruels qui me pourſuivent, que je n'euſſe point à leur reprocher ce remede affreux qui vous coûte ſi peu de remords! Eh bien, Seigneur, répondit Néadarné, livrez-vous à votre colere: vous ne cherchez qu'à me trouver coupable, je conſens à l'être. Faites une réalité de mon ſonge, oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre ſi digne de vos deſirs: oubliez que j'aurois pu ſans crime me livrer à Jonquille; mais laiſſez-moi auſſi vous fuir pour toujours; & puiſque vous ne me jugez pas digne de votre eſtime, ne me parlez jamais de votre amour. La princeſſe prononça ces paroles d'un ton ſi abſolu, marqua tant de courroux, que Tanzaï dominé par ſa tendreſſe, ceſſa ſes reproches, & ſe ſouvenant de l'épreuve que Mouſtache lui avoit conſeillée, voulut calmer Néadarné, & l'embraſſant avec tranſport, la réduiſit au point de ne lui rien refuſer malgré ſa colere. Ah, barbare! lui dit-elle tendreſſement, laiſſez-moi, vous ne m'aimez plus. Tanzaï occupé à ſatisfaire ſon amour & ſa curioſité, ne lui répondit qu'en redoublant ſes careſſes; & Néadarné vaincue par ſa paſſion, ne s'oppoſa plus à une épreuve qui aſſuroit pour toujours ſa gloire & ſa tranquillité.

CHAPITRE XX.

Comme quoi les plus fins y sont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Différends sur l'écumoire terminés à l'aimable. Fin de l'histoire.

C'EST pourtant une belle chose que les enchantements ! car il est de notoriété publique que la princesse n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve ; & il est aussi vrai que Tanzaï, qui ne savoit rien du secret de Moustache, fut obligé d'avouer que sa défiance avoit été injuste. Aussi Néadarné, qui n'avoit pas un médiocre intérêt à lui calmer l'esprit, avoit-elle, avant de sortir de l'isle, prononcé trois fois sur sa personne les paroles mystérieuses : pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'isle, à la ville Bleue, elle les avoit redites ; & l'on peut penser que dans la situation où elle se trouvoit, elle ne crut pas hors de propos de s'en servir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répété tant de fois, sans imaginer qu'il tirât à une certaine conséquence, l'avoit déguisée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eût encore besoin du secours du Génie. Tanzaï impatienté de tant d'obstacles, fit d'inutiles efforts pour les surmonter : ni sa

tendresse, ni son courage ne lui servirent. Transporté d'amour & de plaisir, ah, Princesse! s'écria-t-il, quel est mon malheur! mais quelle est votre vertu!

Eh quoi! Prince, lui dit-elle tendrement, toujours des plaintes! Auriez-vous mieux aimé que je vous eusse mis hors d'état d'en faire de cette espece! Ah! pourquoi, dit Tanzaï, qui ne sentoit alors que sa passion, pourquoi avez-vous tout refusé à Jonquille? Quelles seront nos ressources? Hélas! après ce songe que vous venez de me reprocher, je n'eus pas besoin du moins de recourir à un second voyage; y serez-vous condamnée? Mais dites-moi, je vous en conjure, quel est donc ce songe qui, chez Jonquille, s'est offert à vos esprits? Permettez-moi plutôt, répondit Néadarné, d'en oublier toutes les circonstances. Quoique convaincu à présent que ma fidélité a été réelle, vous avez trop de délicatesse pour entendre sans émotion le détail d'une chose aussi désagréable; & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçât pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette isle fatale, & daignez ne m'en rappeller jamais le souvenir. Au reste, ne soyez pas inquiet sur ma guérison: Moustache, aujourd'hui entrée dans tous ses droits, s'opposera à Concombre, & Barbacela sans doute nous aidera de sa puissance. Ainsi, ajouta-t-elle, allons retrouver la fée, & ne vous obstinez pas davantage à mon désenchantement, vos efforts seroient inutiles. Tanzaï,

qui

qui étoit le prince du monde le plus opiniâtre, ne fut pas d'abord de cet avis; mais obligé bientôt de reconnoître que Néadarné lui avoit dit vrai, il ſortit avec elle pour rejoindre Mouſtache & Cormoran. Il ſeroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occaſion il diſoit de tendre à la princeſſe. Qu'on ſe figure un homme éperdument amoureux, & jaloux au dernier point, qui a tout à craindre, & qui eſt convaincu de toutes façons qu'il eſt échappé au péril qui le menaçoit.

Il ne furent pas long-temps ſans rencontrer Mouſtache, qui penchée nonchalamment ſur ſon ſpirituel Cormoran, ſortoit du jardin. La fée s'apperçut aiſément, à l'air ſatisfait de Tanzaï, que Néadarné étoit dans ſon ame hors de tout ſoupçon; & pendant que les deux princes ſe renouvelloient leurs politeſſes: eh bien! dit Mouſtache à Néadarné en la tirant à part, comment s'eſt paſſé l'éclairciſſement? A cet égard, reprit la Princeſſe, je n'ai rien à ſouhaiter, mon époux ſe croiroit criminel de me ſoupçonner. Mais, Mouſtache, je ne me conſolerai jamais de ce qui s'eſt paſſé avec le Génie, & je me reprocherai toujours l'artifice dont je viens de me ſervir avec Tanzaï. Je conçois, répondit la fée, que les deux choſes dont vous me parlez, ſont, pour une perſonne auſſi vertueuſe, & auſſi ſincere que vous, ce qui peut arriver de plus cruel; mais l'une & l'autre étoient néceſſaires; ne vous en

occupez donc plus. Ah, Moustache! répliqua-t-elle, eh! le moyen que je ne m'en occupe pas? Jonquille m'a menacée de prendre la figure de mon époux, quand il voudroit m'arracher des faveurs; & je suis si frappée de la crainte qu'il n'exécute ses menaces, qu'à l'instant même je doutois si c'étoit lui, ou Tanzaï, qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toujours dans la même crainte? Quand il arriveroit que Jonquille useroit de ce stratagême pour vous voir, reprit la fée, qu'en coûteroit-il à votre vertu. D'ailleurs, vous ne pourrez jamais que le soupçonner. Ah! n'en est-ce pas assez, s'écria Néadarné? Au nom des dieux! délivrez-moi de cette crainte. Je ne puis, répondit Moustache; le Génie qui vient de sortir de la léthargie où vous l'aviez plongé, au désespoir de votre fuite, forme dans ce moment même le projet de vous aimer toujours, & ne se console de vous avoir perdue que par la certitude où il est de vous revoir. Mais, continua-t-elle, n'allez pas découvrir au prince les craintes que vous inspire Jonquille: soupçonneux comme il est, il vous observeroit sans cesse, & vous rendroit malheureuse à force de délicatesse. Il faut cependant que vous haïssiez bien Jonquille, pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige; la nuit derniere, il vous étoit moins odieux. J'ai succombé, repartit la princesse, à la rigueur de mon sort; mais mon cœur, toujours fidele, n'a pas perdu un instant l'image de

Tanzaï. Il y auroit bien, reprit Moustache, quelque chose à vous répondre là-dessus; mais une plus longue conversation seroit peut-être suspecte à votre époux, & je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles, elles se rapprocherent des deux princes, qui, déjà les meilleurs amis du monde, dissertoient ensemble sur l'harmonie de la vielle. Ils reprenoient tous le chemin du palais où ils étoient logés, lorsqu'un char brillant, & traîné par des papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage, ils reconnurent la bienfaisante Barbacela. Tanzaï courut au devant d'elle avec d'autant plus de joie, qu'il crut, en la revoyant, tous ses malheurs terminés. Cette fée embrassa avec tendresse Moustache & Cormoran, & les félicita tous deux d'une réunion si long-temps desirée. Pour vous, Prince, dit-elle à Tanzaï, vous avez bien souffert depuis mon absence, & la princesse n'a pas été exempte de tourments. Le destin irrité de votre désobéissance, à ma priere enfin s'est calmé : je revois avec plaisir sur vous l'écumoire enchantée ; & si Saugrénutio consent à ce qu'on lui demande, à l'abri des persécutions de Concombre, vous passerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire, dit Tanzaï, que vous veniez à bout de le persuader; il est sur l'article de l'écumoire d'une opiniâtreté invincible : en vain tout l'état s'est armé contre

lui, rien n'a pu le vaincre. J'ai, répondit Barbacela, un moyen sûr pour le faire obéir. Mais montez dans ce char, nous allons tout à l'heure être transportés à Chéchian, & c'est là que vous jouirez d'un plein repos. Tous les amants obéirent à la fée, & le char secondant leur impatience, leur fit voir bientôt la capitale de la Chéchianée.

On ne peut exprimer la joie de Céphaès en revoyant les deux époux. Après bien des caresses & des questions, la fée manda Saugrénutio. Pendant l'absence du prince, les choses avoient changé de face. Le patriarche étoit mort. Le grand-prêtre aspiroit secrétement à cette dignité : mais comme elle dépendoit entiérement du roi, il voyoit peu de jour à l'obtenir, à moins qu'il ne devînt docile sur l'article de l'écumoire. Ambitieux comme il étoit, l'écumoire l'effrayoit moins, depuis qu'il y voyoit attachée une aussi grande place. Malgré sa rebellion, il n'auroit pas hésité alors à la lécher, si elle n'eût été que d'une grosseur ordinaire ; mais à la honte qu'il trouvoit à se rétracter, se joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui causeroit, & la perte totale de sa bouche. Ces deux motifs étoient les seuls qui l'empêchassent d'obéir.

Le roi, qui n'avoit pas de plus cher intérêt que le salut de son fils, consentoit à nommer Saugrénutio patriarche, s'il se rangeoit à son devoir. Un négociateur habile député par Céphaès au grand-prêtre, lui avoit fai

indirectement des ouvertures ſur cette affaire, & Saugrénutio étoit en pour-parler lorſque la fée arriva. Il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit long-temps couru que cette fée l'avoit aimé ; & que ce fait fût vrai ou non, il eſt certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette ſorte de conſidération que l'on conſerve pour les perſonnes avec qui l'on a vécu amicalement. Auſſi avoit-on été extrêmement ſurpris quant on ſut que cette fée l'avoit deſtiné à lécher l'écumoire, & l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faiſoit, à quelque dépit ſecret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplut cependant pas à Saugrénutio, & il ſe rendit à ſes ordres dans l'inſtant qu'il les eut reçus. Approchez, lui dit Barbacela ; je ſais quel eſt le motif qui vous empêche d'obéir, & d'écouter vos véritables intérêts. Je puis, en votre faveur, lever l'obſtacle qui vous gêne. La groſſeur de l'écumoire vous effraie ; ne la craignez plus ; je vous promets, foi de fée, qu'elle n'aura rien des déſagréments qui vous révoltent contre elle ; & j'ai obtenu du roi qu'il vous feroit patriarche, pour vous payer de votre obéiſſance. Conſentez-vous à ce que je vous propoſe ? Oui, dit Saugrénutio, & dès demain, en préſence de la nobleſſe & des ſacrificateurs, je lécherai l'écumoire, puiſque enfin il en faut paſſer par là. Alors le prince le complimenta fort civilement, & le roi le nomma ſur le champ patriarche de la grande

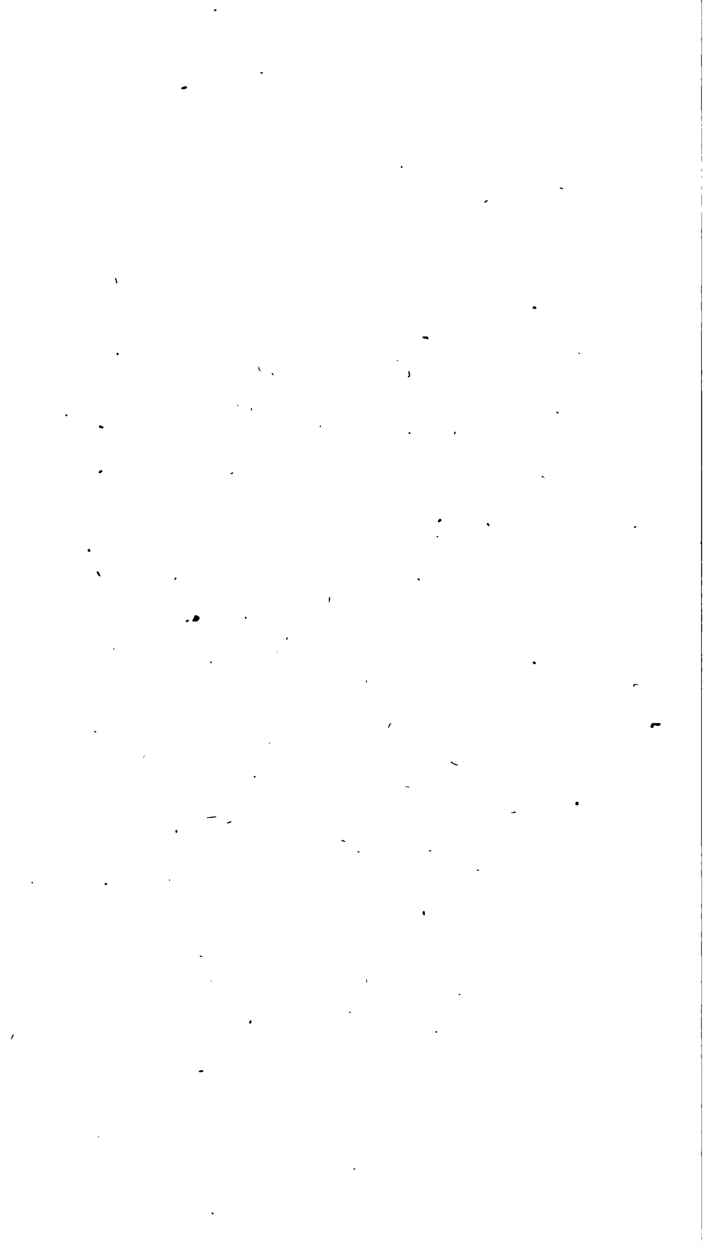
Chéchianée. Tout le monde parut content de cette réunion. Les ſacrificateurs ſeuls accuſerent Saugrénutio de lâcheté, & ne conçurent que du mépris pour un homme qui, à ce qu'ils diſoient, vendoit l'honneur de la religion; pendant qu'il n'y en avoit pas un qui, pour un moindre prix, ne l'eût vendu bien davantage. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de ſe voir poſſeſſeur de Néadarné, demanda au grand-prêtre s'il ne pourroit pas ſur le champ lécher l'écumoire: il y conſentit. Mais la fée ayant aſſuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le prince ſe vit encore contraint d'attendre; & par le conſeil de Barbacela, il paſſa la nuit éloigné de ſa princeſſe, à qui Mouſtache tint compagnie, comme Cormoran la tint au prince. Néadarné avertit Mouſtache qu'elle croyoit avoir trop répété le ſecret; & cette généreuſe fée, on ne ſait comment, y mit ordre.

Enfin ce jour ſi deſiré arriva. La fée, le roi, & les quatre amants ſe rendirent de bonne heure au temple, où Saugrénutio, revêtu des ornements de ſa nouvelle dignité, lécha l'écumoire avec une grace ſurnaturelle, en préſence de la nobleſſe & des ſacrificateurs. Dans le fond de l'ame il étoit outré de s'avilir à ce point; & pour s'en conſoler, il ordonna, par ſon premier décret, qu'aucun ſacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçu, ſans lécher auſſi l'écumoire. On imagine aiſément que ce décret ne paſſa pas

ſans oppoſition, & qu'il fut dans tous les temps une ſource de diſcorde dans la Chéchianée.

Après cette auguſte cérémonie, chacun retourna au palais. Barbacela, après avoir aſſuré les deux époux d'une conſtante protection, & de l'impuiſſance de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'iſle Babiole. Tanzaï ſe vit au comble de ſes vœux; amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne ſe ſouvint plus des alarmes que lui avoit cauſé Jonquille; & la tendre Néadarné perdit dans les bras de ſon époux le ſouvenir de Concombre, & peut-être encore celui du génie. Mouſtache & Cormoran, après être reſtés quelque temps à Chéchian pour partager les plaiſirs de Tanzaï, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir ſouvent. Céphaès, las de ſa couronne, la céda à ſon fils, qui, toujours amoureux, ſe fit le plus d'héritiers qu'il put. Néadarné, ſi elle revit Jonquille, n'en dit rien; & tel fut leur bonheur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample chronique, finira une des plus extraordinaires hiſtoires que peut-être on ſe ſoit jamais aviſé d'écrire.

Fin de l'hiſtoire de Tanzaï & du ſecond volume.





TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce ſecond Volume.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table du second Volume.



